

PRÉSENCE DU FUTUR

serge brussolo la petite fille et le dobermann



Denoël

Serge Brussolo

LA PLANÈTE DES OURAGANS - 2

La petite fille et le dobermann

*Déambulation dans l'ossuaire secret
d'un silencieux massacre*



Denoël

Première partie

CHAPITRE PREMIER

Nathalie avançait, Cedric sur les talons. La fillette marchait le dos voûté, le chien tirait la langue. Leurs deux silhouettes épuisées s'allongeaient sur la lande en ombres filiformes et caoutchouteuses. Au début de la course le doberman ne s'était pas privé de bondir et de caracoler à travers la plaine. Nathalie l'avait imité. Puis la fatigue était venue, leur brûlant pattes et pieds. Maintenant ils trottaient, flanc contre flanc, mêlant leurs sueurs. Par moments la petite fille posait son bras sur le col du grand chien, se laissant remorquer par la puissante machine musculaire de la bête. Dans leur dos le jour baissait. Le pâle soleil sombrait en boule rose à l'horizon de la plaine pelée. Le chien mourait de soif et ses halètements se faisaient de plus en plus sourds. Lorsqu'ils atteignirent le bord de la route Nathalie se laissa tomber sur une borne d'ancrage et retira ses chaussures. Ses socquettes, trouées au talon, laissaient apparaître de grosses cloques gorgées d'eau. La fillette soupira de lassitude et tenta de se repeigner de ses doigts écartés en râteau. Elle ne se sentait plus le courage de faire un pas. L'excitation des premiers instants de liberté s'estompait, la folie de la course débridée se dissolvait. La joie du corps enfuie, il ne restait plus de toute cette cavalcade que douleurs et grelottements. Cedric se coucha dans les cailloux, la truffe sur les pattes, laissant échapper des couinements de chiot malade. Nathalie lui gratta le front. Elle était elle-même désespérée, perdue, et le chien le devinait sans difficulté.

La petite fille songea qu'ils étaient accrochés au bord de la route comme des pêcheurs à la rive d'un fleuve. La nuit tombait, le froid raidissait déjà la blouse humide de la gamine et les poils du chien souillés d'écume.

— Quelqu'un va venir, dit doucement Nathalie pour endiguer l'angoisse du doberman, il suffit de fixer la route assez

longtemps, jusqu'à en avoir la vue brouillée. Fais comme moi !
Regarde la piste !

Mais elle savait que sa voix manquait d'assurance et trahissait sa peur de l'inconnu. Les années de claustration passées dans la maison-prison de son père lui avaient fait perdre tout sens de l'orientation, toute notion des distances. En ce moment elle était échouée au bord d'un abîme, au bout du monde, assise à la frontière des galaxies... et le vertige lui emplissait la tête. Il lui semblait que d'une seconde à l'autre elle allait tomber, raide et tétanisée comme un gyroscope mort, ou bien se mettre à danser en vrille telle une toupie qui veut préserver son équilibre pour survivre.

Elle s'écorcha les ongles sur la borne de pierre.

La route prenait pour elle l'allure d'un fleuve limoneux charriant des flots de poussière. Elle eut l'impression qu'elle ne pourrait y poser le pied sans s'y enfoncer immédiatement jusqu'au menton. Elle ferma les yeux pour combattre ces premiers symptômes d'agoraphobie. Sentant qu'elle perdait prise, Cedric se dressa, renversa la tête, et se mit à hurler à la mort.

Nathalie le laissa faire, ces longs hoquets de loup désespéré la rassuraient. Un peu plus tard elle entendit le bruit lourd et cahoteux d'une carriole. Cela résonnait comme une caravane de tambours montés sur roues. En ouvrant les paupières elle crut tout d'abord qu'un train aux innombrables wagons s'était égaré sur la piste, puis elle discerna des roulottes sans fenêtres montées sur roues jumelées. Leurs bases et leurs flancs avaient été alourdis au moyen de gueuses de fonte et d'enclumes retenues par des chaînes ou soudées au chalumeau à même la paroi. Ces curieux caissons aveugles ne comportaient aucune autre ouverture qu'une porte blindée munie d'un gros volant de fermeture. En les voyant on songeait immédiatement à une procession de coffres-forts en partance pour quelque obscur pèlerinage bancaire. Une grosse motrice les tractait, soufflant une fumée grasse qui se rabattait aussitôt sur le toit des wagons, leur noircissant l'échine.

Nathalie s'était instinctivement redressée. Maintenant que le convoi se rapprochait elle pouvait déchiffrer des inscriptions sur les flancs des roulottes. Elle lut en plissant les yeux :

*Unité mobile de sécurité.
Ne craignez plus le vent : louez votre abri !*

La caravane remontait la piste avec un bruit d'enfer qui effrayait Cedric. Le doberman se mit à gronder en découvrant les crocs. Nathalie lui donna une tape et ébaucha un geste maladroit du pouce pour essayer d'attirer l'attention du conducteur de la motrice. Au bout d'une interminable seconde un homme apparut en haut du marchepied. Il était gras et chauve, vêtu d'une salopette caparaçonnée de cambouis. Il portait de gros gants de travail comme les conducteurs de locomotive. Le vacarme des moteurs interdisait tout échange verbal, mais Nathalie comprit à sa mimique qu'il l'autorisait à embarquer. Elle se lança en avant, sans même se rechausser, et courut pour se porter à la hauteur du marchepied. Une chaleur moite ponctuée de jets de vapeur s'élevait des événements de la motrice. La fillette haletait, claudiquant sur ses socquettes trouées. Elle finit par saisir l'une des mains courantes et réussit à se hisser sur l'échelle d'accès. Cedric, lui, après deux ou trois foulées élastiques, s'arracha du sol d'une détente des cuisses et retomba à l'intérieur de l'habitacle, provoquant les jurons du chauffeur. Nathalie entreprit de le rejoindre en s'écorchant les genoux aux tôles boulonnées.

— Mets-moi ce fauve à l'attache ou je vous débarque aussitôt ! rugit l'homme en salopette au moment où elle passait le seuil du poste de pilotage. Me fais pas regretter de t'avoir ramassée... Y a de la corde, là, dans le coin.

Nathalie faillit refuser, puis elle songea que l'homme n'hésiterait pas à mettre sa menace à exécution. Il émanait de lui une force bornée qui décourageait la révolte.

Malgré sa répugnance Nathalie se résigna à entraver Cedric en reliant son collier à un anneau fixé au garde-fou de la passerelle principale. L'habitacle tenait le milieu entre la timonerie et le poste de chauffe d'une locomotive. C'était une

cahute de ferraille greffée à l'arrière de l'énorme caisson renfermant le cœur de la motrice. Un revêtement de caoutchouc en tapissait les parois, s'évertuant tant bien que mal à isoler les passagers du vacarme qui s'élevait du capot vert olive du véhicule de traction. L'homme en salopette s'agitait devant une myriade de cadrans grands comme des hublots. Par moments il tirait une manette ou repoussait un levier, provoquant des fuites de vapeur et des hurlements de soupapes congestionnées.

— Je m'appelle Romo, cria-t-il sans tourner la tête. Qu'est-ce que tu fiches par là ? T'es une errante, hein ? Moi je vais sur Almoha, si ça peut t'intéresser...

— Almoha ? répéta Nathalie sans comprendre.

Romo haussa les épaules avec mauvaise humeur.

— D'où tu sors, toi ? C'est une ville, dans le nord du pays, dans une région encore habitable, un coin civilisé, pas comme ici...

La fillette s'assit à côté du chien et lui flatta l'encolure pour apaiser ses craintes. Elle suffoquait un peu. Le bruit et la vapeur stagnante lui faisaient tourner la tête. Par la custode arrière elle essaya d'apercevoir la longue file de wagons sans fenêtres.

— Vous conduisez un train ? demanda-t-elle. Il y a des gens dans les voitures ?

— Mais non, grommela Romo, c'est un convoi d'abris collectifs. Je dois les acheminer vers Almoha. C'est une initiative des prêtres pour venir en aide à ceux qui ne disposent plus d'un toit pour se mettre à l'abri du vent. On va les disperser à travers les rues, de manière que les errants puissent s'y engouffrer au premier signe de tempête.

Nathalie fit la moue.

— Ici ça ne servirait à rien, observa-t-elle, les trombes les aspireraient comme des feuilles mortes.

Romo cracha sur le sol avec ostentation.

— Ici, oui, rauqua-t-il, c'est une contrée maudite. Rien ne peut survivre aux alentours du désert de verre, mais plus haut les maisons ont encore de bonnes racines. On y dort sans craindre de voir le toit s'envoler et les étages s'émietter les uns après les autres dans la tempête.

— Alors pourquoi ces wagons ?

— La ville est surpeuplée. Tous les errants des environs s'y entassent. Ceux qui avaient de l'argent ont pu louer des appartements, les autres traînent dans les rues, à la merci des bourrasques. C'est pour eux que les prêtres ont loué toute la caravane. Pour leur donner une chance de s'en sortir. Je suppose que c'est une manière de faire la charité.

Il se tut après un dernier marmonnement incompréhensible. Nathalie appuya sa tête sur le flanc de Cedric. La vapeur imprégnait ses vêtements, les alourdissant comme une averse sournoise. De l'autre côté des hublots la nuit s'installait. Le bruit d'usine dispensé par la motrice se changeait en fredonnement métallique.

« Nous sommes dans le ventre d'une bouilloire en voyage, pensa Nathalie que gagnait la somnolence. Une bouilloire qui remorque un train sans voyageurs. »

La voix de Romo ne lui parvenait plus qu'assourdie, comme si la buée était une sorte de buvard s'imprégnant des mots. Elle comprit qu'il lui parlait encore des confréries religieuses régissant Almoha. Mais elle n'écoutait pas, elle songeait au monde étrange qui les entourait. Beaucoup de gens pensaient que Santäl se refroidissait de l'intérieur, que le feu central qui brûlait au cœur de la planète s'éteignait doucement comme une chaudière dont le combustible s'épuise. Depuis plusieurs années la température ne cessait de chuter, les étés étaient inexistants, on ne connaissait plus la canicule et le ciel était perpétuellement gris. Des sectes diverses avaient commencé à prétendre que la planète « mourait de l'intérieur », que dans son ventre ne brasillaient plus que des tisons noyés dans un océan de cendre.

À la même époque étaient apparus ces bizarres phénomènes d'aspiration ravageant l'atmosphère. On avait dit que ce souffle, ces véritables trous d'air, émanaient du grand volcan du désert de verre. Que le cratère qui en occupait le centre était la bouche de Santäl, et que cette gueule béante aspirait littéralement tout ce qui se trouvait à la surface de la planète pour fournir du combustible au noyau à demi éteint. Bref, on en était arrivé à penser que Santäl se dévorait elle-même pour ranimer son feu central ! Selon l'avis général, tout ce que les courants aériens

précipitaient dans le cratère allait nourrir le foyer qui couvait sous les différentes couches de l'écorce santâlienne.

Certains sectateurs, comme les prêtres-bûcherons, préconisaient une activation radicale du brasier. Ils étaient prêts à tout brûler pour remplir la chaudière. C'est pourquoi ils se faisaient complices du vent et s'employaient au déboisement accéléré de la région, haches et scies en main.

Nathalie coulait vers le sommeil, bercée par la motrice. Un flot d'images la submergeait. Elle voyait un homme affamé se dévorant les deux mains pour survivre. Elle voyait un train lancé à pleine vitesse sur une voie ferrée interminable. Le charbon venait à manquer, alors, sans même ralentir, on démantelait les wagons pour les brûler dans le ventre de la locomotive... Elle voyait...

Santäl inventait l'auto-anthropophagie ! Elle créait des forêts puis les engloutissait pour stimuler son métabolisme basal défaillant. Le volcan palpitait, grosse bouche de poisson aux lèvres goulues. Il happait l'air, faisant le vide autour de lui. Ses spasmes perturbaient l'atmosphère, occasionnaient des dépressions. Des masses chaudes et froides s'entrechoquaient, des couloirs s'ouvraient çà et là, véritables puits d'aspiration. Des cyclones nourriciers s'en allaient faire le marché à la surface de la planète ! Les vents chassaient, rabattant pêle-mêle vers la gueule du volcan un gibier aux propriétés essentiellement combustibles. Le cratère déglutissait à la hâte. Ses proies riches en carbone dégringolaient le long d'un œsophage-cheminée galvanisé à la lave refroidie. Au bout de la chute il y avait le four, la chaudière sphérique du centre planétaire. Le noyau d'ordinaire en fusion, grosse orange de lave liquide à la mousse incandescente. Mais ici rien de tout cela, plutôt un ventre froid, croûteux, un vieux fourneau noirci tapissé de cendres argentées où brillent encore quelques braises clignotantes. Les forêts, cueillies ici ou là, entassaient leurs bûchettes centenaires dans ce poêle endormi. Alors les flammes crépitaient à nouveau, jetaient des étincelles, le feu léchait les parois du four, les parois du monde, et les glaces du pôle reculaient de deux centimètres.

Le volcan rotait quelques nuages de contentement, les peuples de Santäl avaient à nouveau chaud aux pieds. La bonne

chaleur montait à travers les différentes couches de l'écorce, activant les échanges chimiques de l'humus, favorisant l'évaporation des mers et les précipitations. D'autres champs dressaient leurs épis, d'autres arbres déployaient leurs ramures... Jusqu'à la prochaine fois, jusqu'à ce que la lumière baisse encore au cœur de la planète. Jusqu'à ce que les flammes se fassent lumignons et la cendre plus épaisse... plus grise.

Cette géologie poétique ravissait la fillette.

Un jour, au cours d'un repas, Jean-Pierre, son père, avait entrepris de développer les principaux théorèmes régissant la maladie de Santäl. C'était peu de temps avant la fugue de Nathalie, alors qu'ils accueillaient des voyageurs égarés sur la plaine.

— Souvenez-vous des paroles de la Bible, attaqua-t-il brutalement en levant sa fourchette. Il est dit aux versets 15 et 16 du chapitre 3 de l'Apocalypse : « Je connais tes œuvres. Je sais que tu n'es ni froid ni bouillant, puisses-tu être froid ou bouillant. Ainsi parce que tu es tiède, et que tu n'es ni froid ni bouillant, je te vomirai de ma bouche... » Santäl est très précisément une planète qui tiédit, c'est pour cette raison que certains la considèrent comme maudite. La tiédeur du noyau c'est le symptôme même de l'état d'impureté. Seuls les extrêmes peuvent être admis. Le cœur de Santäl doit redevenir brûlant ou bien s'éteindre définitivement. La planète doit renaître ou mourir, mais en aucun cas s'obstiner dans la tiédeur. Si beaucoup tentent de se préserver de l'aspiration, quelques-uns la favorisent au contraire, tels les moines-bûcherons qui sapent la forêt. Pour ma part je ne crois pas que l'affaire se résume à un simple problème de chaleur. Le ventre de Santäl n'est pas une minable chaudière qu'il s'agit de ranimer au moyen de quelques pelletées de combustible. Non, le volcan est la grande bouche menant au melting-pot central. Le ventre de Santäl n'est pas un banal four crématoire mais un creuset alchimique où s'élabore quelque chose de nouveau. Personne n'a encore véritablement compris ce qui se passe autour de nous. La terre, mécontente de ses créations, est en train de les effacer ! Elle gomme tout ce qui se trouve à sa surface pour recommencer autre chose ! Imaginez un enfant façonnant des animaux et des personnages avec de la

pâte à modeler. Soudain il prend du recul, considère son œuvre et la juge laide, alors il écrase toutes les figurines, les amalgame en une seule et même boule qu'il roule sous sa paume. Santäl n'agit pas différemment : elle récupère au moyen du souffle tout ce qu'elle avait distribué. Elle aspirera tout : hommes, forêts, océans, animaux, entassant tout un monde dans sa poche ventrale, dans son creuset. Ce creuset n'est pas un foyer à demi éteint, c'est une matrice, une caverne énorme conçue pour une gestation titanesque ! Une chose neuve s'y forme déjà. Quelque chose qui dort sous la cendre ! Quelque chose qui s'alimente du feu central, qui se chauffe à la lave de cette couveuse démentielle. Oui, Santäl est en train de fabriquer une nouvelle humanité, d'élaborer de nouvelles races, et cette tâche réclame toute son énergie. Désormais elle économisera de plus en plus sa chaleur, la concentrant sur sa couvée. Elle se moque de ce qui peut se passer en surface. Elle agit comme un alchimiste qui brûle ses meubles, ses parquets, pour alimenter le foyer qui fait bouillonner ses cornues, et tant pis si sa femme et ses enfants meurent de froid ! En ce moment même c'est le futur qui bourgeonne au sein de ce volcan. Le futur de Santäl. Personne ne l'a compris. Nous sommes périmés, archaïques, désuets, frappés d'obsolescence. Déjà Santäl cuisine une autre genèse. Le futur c'est ce qui dort en ce moment sous la cendre et les braises. Ce qui mijote, fermente. Ce ragoût de cellules qui s'accouplent en dehors des habituelles lois biologiques. La tiédeur de ce monde n'est qu'apparente, nous avons tort de la vomir car en définitive c'est Santäl qui vomira par la bouche du volcan une nouvelle création destinée à nous remplacer. Une civilisation, une humanité va se retirer comme un livre qu'on ferme – l'histoire lue – et qui appartient désormais au passé. Nous sommes le passé. Notre présent refuse l'évidence des phénomènes. L'aspiration est un coup d'éponge au tableau noir. Si nous n'étions pas si lâches nous devrions courir sur l'heure nous jeter dans la gueule du volcan. En nous cramponnant nous retardons l'évolution d'une planète, nous sommes des criminels, des dinosaures qui refusent d'admettre que leur tour de manège est fini. Nous falsifions le processus évolutif en nous racontant des fables, des contes à dormir debout au sujet de chaudières

qui s'éteignent ! Si nous voulons participer à l'élaboration du futur, payons l'impôt de nos vies, jetons nos masses cellulaires dans le creuset de Santäl. Ce ventre a besoin de matière première. Il faut passer la main, casser nos tirelires d'A.D.N., nous dissoudre dans la soupe qui bouillonne au fond de la grande marmite du magma...

Il s'était interrompu, haletant. Des perles de sueur roulaient sur son front, crevaient dans ses sourcils. Autour de la table un grand silence avait figé les gestes et les visages. Oui, Nathalie se souvenait parfaitement de ses paroles. Couveuse sournoise, la planète économisait sa chaleur. Noyau de feu recroquevillé sur un fœtus non identifiable. Elle était enceinte du futur et cachait sa grossesse sous le masque d'un refroidissement général. La fillette rêva un instant sur l'imagerie somptueuse qu'un tel mythe aurait pu faire naître entre les mains d'habiles enlumineurs. Santäl enceinte d'elle-même ! L'hypothèse (le dogme ?) naviguait entre le sublime et le grotesque. Nathalie imaginait une mère, déçue par son rejeton à peine né, et s'appliquant à réintroduire le bébé dans son sexe encore dilaté et sanglant en vue d'une révision générale. Mais un autre théorème excitait sa réflexion : Santäl était à la fois la mort et la vie. Le passé et le futur. Non pas la résurrection mais la transformation, la transmutation d'une ébauche en œuvre achevée. Santäl n'était pas une carcasse refroidie, Santäl était un œuf... Un œuf couvé par la lave de mille volcans. Sur cette dernière bulle onirique Nathalie s'endormit... Le gros homme la secoua quelques heures plus tard alors qu'ils arrivaient en vue d'Almoha.

La fillette se haussa sur la pointe des pieds pour jeter un coup d'œil à travers le hublot.

Elle n'aperçut qu'une forêt de tours trapézoïdales érigées selon les nouvelles normes anti-ouragan. Des monuments insolites côtoyaient ces falaises de béton. Avec beaucoup de bonne volonté on parvenait à identifier diverses reproductions de l'Arc de triomphe, de la tour Eiffel, et même de l'Opéra.

Sans doute les architectes avaient-ils voulu égayer le paysage austère de la cité, mais ces épaves vieillottes, loin de rassurer le visiteur, l'emplissaient d'une indicible impression d'angoisse.

En les observant on ne pouvait s'empêcher de les comparer à des insectes parasites dissimulés dans la crinière d'un gigantesque animal.

— Almoha ! hurla Romo en se cramponnant au levier de la sirène. Tout le monde descend !

CHAPITRE II

Isi était nue et blanche dans le désordre du lit. Ses longs cheveux éclataient en corolle noire sous sa nuque, là où le chignon saccagé achevait de se répandre en mèches folles. Malgré les coups de reins sa peau restait sèche et le seul point de moiteur tachant son corps se situait entre ses cuisses. De l'homme qui la dominait, de l'homme qui la faisait tressauter sous son interminable va-et-vient, elle ne distinguait qu'un torse maigre, une tête aux boucles pâles qu'on aurait pu trouver belle si toute sa physionomie n'avait été marquée par la maladie.

Il haletait, transpirait beaucoup, mais on ne savait si c'était d'excitation ou de fièvre.

Il eut une quinte, et la jeune femme crut qu'il se décidait enfin à jouir, mais il ne faisait que tousser. Une toux profonde, déchirante, une toux qui rabotait. Une toux qui semblait exploser au fond des poumons comme un chapelet de grenades marines.

Il s'abattit sur le côté, bavant sur les draps une salive rose. Son sexe se recroquevillait dans le ventre d'Isi, escargot mort au milieu de la touffe des poils amidonnés.

— Tu te fais du mal, dit simplement Isi.

Il ne répondit pas. Il mangeait le drap pour étouffer ses quintes. Il mangeait l'oreiller pour faire taire les détonations ravageant sa poitrine.

Isi se redressa. Elle était grande et mince, avec des seins lourds un peu surprenants. Elle avait le cou long, un cou-pilier qui mettait en valeur son visage triangulaire au front exagérément bombé. Elle n'était pas belle mais d'une incohérence esthétique qui retenait l'œil.

Elle marcha vers le miroir de la coiffeuse, s'y épia sans indulgence.

Malgré la pénombre elle n'eut aucune difficulté à repérer le cercle blanc entourant sa bouche. Une sorte d'auréole de peau flétrie, à peine discernable, et qui décolorait les lèvres.

Une pointe d'angoisse lui perça le ventre. À tâtons, elle chercha un pot d'onguent parmi les produits de maquillage, y préleva une noisette de pâte et entreprit de se masser les commissures et le menton.

Sur le lit le jeune homme reprenait son souffle, le visage dans l'oreiller pour cacher sa honte. Isi hésita, ne sachant si elle devait hasarder quelques mots de réconfort ou ignorer l'incident comme c'était généralement la règle au sein de la corporation.

Elle était un peu inquiète car elle sentait ses propres bronches la brûler d'un feu sourd. Elle tendit la main vers le carafon de cristal et emplit deux coupes finement ciselées. Un liquide brunâtre, plutôt épais, se mit à couler en un lourd filet poisseux.

— Buvons, dit la jeune femme.

Ils trinquèrent en évitant de se regarder, s'obstinant à jouer une comédie qui ne les trompait ni l'un ni l'autre.

Isi reposa son verre en réprimant une grimace. Le médicament qu'ils venaient d'avalier comme un vin rare était en réalité affreusement amer.

Elle frissonna et ramassa un drap qui traînait pour s'en couvrir.

Pour éviter le lit elle alla vers la fenêtre. C'était un rectangle de verre blindé épais comme un cockpit d'avion. Aucun système ne permettait de l'ouvrir, ni même de l'entrebâiller.

On l'avait conçue pour résister aux rafales les plus violentes, mais ici elle servait surtout à protéger les locataires des projectiles dont les errants bombardaient les immeubles lorsque le désespoir les poussait à d'absurdes sursauts de révolte.

Isi appuya son front contre le carreau.

En bas, dans la rue, une petite fille descendait d'un convoi d'abris ambulants. Un grand chien la rejoignit d'un bond. Un doberman. Isi remarqua que la fillette était en guenilles et l'animal souillé de boue.

— Encore une, dit-elle tristement.

— Quoi ? lança le jeune homme qui s'était rallongé, le drap tiré jusqu'au menton, comme un malade.

— Encore une errante, répéta Isi. Il en arrive tous les jours.

— C'est normal, Almoha est la seule ville à peu près clémente de la région. On dit que c'est parce qu'elle est située dans une cuvette.

Isi haussa les épaules, agacée.

— Tu sais bien que ce n'est pas la seule raison, fit-elle d'une voix presque inaudible. C'est nous qui les attirons... comme des naufrageurs.

— Tu exagères.

— Pas du tout. Notre renommée a fait le tour du pays. Les prêtres s'en sont chargés.

Elle laissa tomber le drap et appliqua ses paumes sur la vitre glacée. Elle regardait la petite fille et le grand chien, tous deux immobiles sur la place, hésitants, perdus. Pour un peu elle leur aurait crié de fuir, de faire demi-tour avant qu'il ne soit trop tard. La peur l'en empêcha.

« Et puis, songea-t-elle avec fatalisme, la vitre étoufferait mes mots. »

Mais elle savait que ce n'était pas là la vraie raison.

Elle recula, dissimulant sa lâcheté dans l'obscurité de l'appartement.

Sur la table de chevet un écrin de velours noir long d'une trentaine de centimètres s'entrebâillait sur un mince tuyau percé de trous. Une flûte ivoirine, dont la matière évoquait l'os poli.

Sans même avoir besoin de s'en approcher on sentait bien qu'il s'agissait d'un instrument très ancien.

Son travail délicat évoquait la pièce de musée, l'objet d'art ou d'orfèvrerie. Sa texture, toutefois, tempérerait l'émerveillement qu'on pouvait ressentir en la détaillant car elle amenait à l'esprit des connotations désagréables d'ossuaire, de charnier ou de fosse commune.

Cette rencontre d'idées antithétiques créait une curieuse impression de malaise. Un de ces dégoûts incontrôlables qui vous assaillent devant une rangée d'instruments chirurgicaux et

vous font détourner la tête à la vue de divers spécimens de scies d'amputation.

De telles images paraissaient totalement incongrues en présence d'une simple flûte, pourtant on les devinait à l'état latent, effrayantes et immatérielles comme des ombres.

Isi claqua le couvercle de l'écrin. Au même moment le jeune homme se remit à tousser.

La jeune femme se boucha les oreilles pour ne pas se laisser gagner par la contagion. Un picotement sournois commençait à naître au creux de sa poitrine.

Elle déglutit et serra les mâchoires, bien décidée à résister à la quinte naissante.

Dehors, de l'autre côté de la vitre blindée, la petite fille et le doberman venaient de se mettre en marche.

CHAPITRE III

Le groupe d'enfants marchait à la rencontre de Nathalie. Vêtus de guenilles, ils avaient essayé de se composer une personnalité inquiétante en arborant des objets insolites qui pouvaient tout à la fois faire office d'armes et de bijoux. Une chaîne à gros maillons pendait sur la poitrine creuse de l'un d'eux. Un autre avait débité un tuyau de plomb en rondelles et enfilé les anneaux ainsi obtenus à chacun de ses doigts, se composant du même coup une sorte de gantelet articulé. Les moins ingénieux étaient équipés de bas de nylon emplis de sable, ou de tronçons de chambre à air bourrés de cailloux qui pendaient à leur ceinture comme de longues matraques crissantes.

Le plus âgé, un adolescent au crâne orné d'une croix noire peinte au goudron, affichait avec ostentation un vieux gilet pare-balles qui, par endroits, vomissait son rembourrage protecteur.

Ils avançaient vers Nathalie en roulant des épaules, mais il était visible que la présence du doberman les inquiétait. Celui-ci d'ailleurs s'était mis à gronder dès leur apparition, et la fillette avait dû le saisir par le collier pour l'empêcher de bondir.

La petite bande choisit de s'arrêter à distance respectueuse, et le chef à tête peinte n'osa pas faire plus de deux pas en avant pour se démarquer de ses subordonnés. C'était un gosse d'une quinzaine d'années au visage boutonneux. Il parlait d'une voix que la mue rendait rauque.

— On veut pas de toi, dit-il sans préambule. Y a pas de place pour les nouveaux, toutes les caches sont attribuées. T'es une fille, tu peux pas rentrer dans la bande en subissant les épreuves, ou alors faut que tu deviennes notre femme et que tu acceptes de tuer toi-même ton chien.

Nathalie haussa les épaules, agacée par ces enfantillages.

— Qu'est-ce que vous appelez des « caches » ? demanda-t-elle.

L'autre parut surpris par tant d'ignorance.

— Ben, des trous, tiens ! s'exclama-t-il. Des coins où l'on peut se planquer en cas de tempête. Y en a pas des masses. Quand on en dégote un, on se le garde !

— Il n'y a pas d'abris collectifs ? De maisons d'accueil ? s'étonna Nathalie.

Un vaste éclat de rire secoua le groupe.

— D'où tu sors ? ricana le garçon. Pour nous il n'y a que la rue. C'est la seule aumône qu'on nous accorde. Si tu as de la chance tu peux découvrir un terrier : un trou dans un mur, une vieille sortie d'égout, une cabine téléphonique, un ancien kiosque à journaux, mais n'y crois pas trop. Tous les bons coins sont déjà pris.

— Mais les immeubles ?

— Les maisons sont plus étanches qu'un sous-marin, si t'essayes de t'y faufiler tu recevras un coup de fusil ou tu te feras électrocuter par un dispositif de sécurité. Il y a partout des portiers automatiques à combinaisons, et les halls sont de vrais sas de sélection. Une fois passé le seuil tu as dix secondes pour taper le bon code sur la console. Si tu ne le connais pas, tu te retrouves aspergée de gaz incapacitant, et le gardien te balance dehors après t'avoir cassé un bras ou une jambe pour t'ôter l'envie de recommencer.

Nathalie fronça les sourcils, cherchant à deviner si l'adolescent bluffait, mais elle pressentait hélas qu'il disait bien la vérité.

— Nous, on est les Ventouses, proclama le garçon rasséréné par le désarroi visible de la fillette. On nous appelle comme ça parce qu'on s'accroche et que le vent n'a pas encore réussi à nous déraciner, pas vrai les gars ?

La troupe approuva bruyamment.

— Mon nom c'est Otmar, grasseya l'adolescent. On a dégotté des coins « super ». Trop petits pour les adultes, des caches juste à notre taille et que les grands ne risquent pas de nous piquer. Si tu veux être notre femme et tuer ton clébard, alors on pourra peut-être quelque chose pour toi...

Nathalie secoua négativement la tête. Otmar renifla avec mépris.

— Alors il te reste encore une solution, fit-il d'un air mauvais. Va sur la place Verneuve, y a d'anciennes toilettes publiques. C'est Moro, un vieux vicieux, qui les occupe. Il aime les petites filles, il te prendra peut-être comme pensionnaire ? Et puis ton chien, ça représente quelques kilos de bifteck ! Tu pourras toujours l'échanger contre une place bien au chaud sur les chiottes du patron !

La bande se contorsionna dans un hoquet d'hilarité générale. Ce nouvel éclat exaspéra Cedric qui tendit l'encolure, oreilles couchées, véritable figure de proue, rostre de combat cherchant sa cible. Otmar flaira le danger et recula précipitamment.

Les rires s'estompèrent, sonnèrent faux.

— Allez, lança le garçon en se passant nerveusement le dos de la main sur la bouche, on te fait marcher !

Il parut réfléchir, puis jeta :

— Y a peut-être encore un endroit où tu peux tenter ta chance. Le jardin zoologique. Oui, c'est ça ! Le jardin zoologique... Hein, les gars ?

Nathalie perçut un flottement dans les rangs de la bande, puis, très vite, les voyous se mirent à hocher la tête en se guettant du coin de l'œil. Une flamme mauvaise dansait dans les pupilles d'Otmar.

— Tiens ! On n'est pas vaches ! susurra-t-il, Markos va te montrer le chemin. Viens, Markos, occupe-toi de la demoiselle.

Un adolescent dégingandé et boutonneux, flanqué d'une matraque improvisée, s'avança, le regard fuyant.

— T'as qu'à le suivre, dit Otmar à Nathalie. Le vieux parc zoologique c'est juste ce qu'il te faut pour toi et ton fauve !

Jugeant cette réplique suffisamment théâtrale, il tourna les talons. Tout le groupe l'imita. La fillette dut se secouer et presser le pas pour suivre son guide qui s'éloignait sans un signe. Elle eut envie de crier « Attends ! », mais ravala ses mots. On lui préparait une mauvaise farce, elle le devinait sans peine. Elle accéléra pour se maintenir dans le sillage de l'adolescent voûté qui marchait à grandes enjambées. Elle avait décidé de relever le défi, quel qu'il fût. De se défaire de l'étiquette « proie

facile » qu'on lui avait déjà collée sur le front. Dans ce monde aux forts relents de jungle elle ne survivrait qu'à ce prix, c'était évident.

Au bout d'un quart d'heure de déambulation silencieuse au long des boulevards gris, une enclave délimitée par des piques de fer forgé se dessina à un carrefour.

— C'est là, dit laconiquement le guide désigné par Otmar.

Le parc zoologique était entouré de hautes grilles aux barreaux serrés. En les voyant, Nathalie songea à des lances soudées entre elles, et dont les hampes de fer se seraient terminées par un double tranchant enduit de peinture dorée. Derrière cette herse circulaire, les bâtiments semblaient en cage, prisonniers. Hors d'atteinte. La fillette hasarda le nez entre deux barreaux. Elle avait l'impression qu'une étrange menace émanait des constructions disséminées à travers le parc, comme si les pavillons d'exposition étaient en réalité d'énormes félins de brique pelotonnés dans une immobilité trompeuse.

D'où elle se tenait elle distinguait des serres aux vitrages probablement blindés, des verrières aux reflets glauques. Tout cela était intact. Les vitres des hautes fenêtres ne présentaient aucune fêlure. Les bâtiments eux-mêmes paraissaient solidement enracinés, leurs façades aux arêtes tranchantes ignoraient tout de l'érosion. On les avait conçus comme autant de lames destinées à lacérer le vent, à effiloche les bourrasques. C'était un jardin têtu, obstiné. Une redoute qui n'entendait pas capituler. Un bloc d'entêtement qui faisait le gros dos de toutes ses tuiles. Seuls les arbres avaient souffert. Amputés de leurs branches, ils ne dressaient plus que des moignons de troncs. Les haies de troènes, jadis taillées au cordeau telles des coiffures de Mohican, avaient dû subir la calvitie des tempêtes. Elles résistaient encore çà et là, grosses brosses de chiendent aplaties par de trop nombreuses lessives. Les statues, elles, ne s'étaient laissé voler aucune pièce d'anatomie. Sans doute les avait-on coulées sur une structure d'acier plongeant ses racines dans le sous-sol et s'y ramifiant en arborescences faisant office d'amarres ?

Au loin, on apercevait un kiosque à musique plus ou moins démantelé, des volées de marches, des bassins couronnés de dauphins oxydés. Mais ce qui retenait principalement le regard se trouvait au niveau du sol sous la forme d'amas terreux qui jonchaient les allées et les pelouses à la manière de ces tumulus marquant le cheminement souterrain des taupes. En plissant les yeux, Nathalie remarqua de curieuses boursouflures du terrain, comme si des bêtes fouisseuses avaient entrepris un gigantesque travail de sape sur toute l'étendue du jardin zoologique.

L'enfant qui l'accompagnait dansait maintenant d'un pied sur l'autre, et son visage avait pris une expression chiffonnée. Nathalie l'interrogea du regard. Le garçon baissa les yeux, penaud.

— Faut pas que tu rentres là-dedans, laissa-t-il tomber en articulant à peine. Otmar te fait une sale blague en t'envoyant ici. C'est pas habitable. Personne à Almoha n'aurait l'idée de se réfugier là. Tiens ! Regarde !

Du doigt, il désigna deux cratères ébréchant l'arrondi d'une ancienne pelouse. Deux entonnoirs tachés de suie qui semblaient s'être vidés sous l'effet d'une explosion venue du sous-sol.

— Le parc est piégé, reprit l'adolescent, tous les jardins sont remplis de mines-taupes. Des charges mobiles montées sur chenilles et équipées d'hélices de taraudage. Elles se déplacent constamment sous la terre des allées, si bien qu'on ne peut déterminer aucun passage sûr. C'est comme un essaim qui s'entrecroise sans cesse. Elles sont programmées pour épargner les bâtiments et les statues, c'est tout. N'y va pas, elles courent sans jamais s'arrêter. Quelques types qui se croyaient malins ont essayé de s'y risquer avec un détecteur de mines. Ils n'ont pas dépassé le grand bassin. Un détecteur, c'est utile quand les charges sont immobiles, enfouies, inertes. Pas quand elles bougent tout le temps et s'amènent dans votre dos comme un petit train électrique !

Nathalie hocha la tête.

— Merci de m'avoir prévenue, murmura-t-elle. Mais pourquoi tant de précautions autour d'un simple musée ?

Le garçon eut un geste vague en direction de l'un des bâtiments.

— C'est Werner, le conservateur ; il est fou. Quand les prêtres lui ont demandé d'ouvrir les pavillons d'exposition pour accueillir les réfugiés, il a déclenché tous les dispositifs anti-vandalisme qui protégeaient les salles. Le jardin zoologique s'est transformé en une véritable forteresse. Toutes les portes sont piégées, toutes les verrières sont blindées. Personne ne peut entrer. Werner est tout seul là-dedans, quelque part. Il prétend que sa mission consiste à sauvegarder les trésors artistiques de Santäl, que le musée est une arche, un sanctuaire qui subsistera longtemps après que le vent nous aura tous avalés. C'est un vieux cinglé. On n'en a rien à foutre de ses vieilleries ! S'il avait ouvert les galeries tous les gueux d'Almoha auraient pu y trouver refuge. À cause de lui on est à la rue et on sert de casse-croûte aux tempêtes...

Mais Nathalie n'écoutait plus. Les yeux fixés sur le sol elle essayait de se représenter le ballet souterrain des charges explosives sous la croûte tonsurée des anciennes pelouses. Cedric lui-même avait dressé les oreilles et pointé le museau. Ses pupilles avaient pris la fixité inquiétante de l'affût. Sans doute percevait-il le grignotement ténu des mines mobiles occupées à forer leurs tunnels ? Sans doute devinait-il leur approche invisible à de menues vibrations que lui seul était capable de détecter ? Quoique dissimulées, les bêtes de métal n'avaient pas échappé à son flair. Nathalie était prête à le parier. La fillette crispa les doigts sur les muscles dorsaux du chien. Dans leur code cela signifiait l'imminence d'un danger.

Les taupes du jardin n'étaient pas des animaux inoffensifs qu'on renversait d'un coup de patte. Le doberman comprit le message et laissa filer un couinement aigu.

— Tous ces tunnels ont ravagé le sous-sol, reprit Markos. Sous les pelouses, sous les allées, ce n'est qu'un enchevêtrement de galeries. À certains endroits ça peut s'effondrer au moindre choc.

La petite fille se mordit les lèvres avant de demander :

— À ton avis, j'ai combien de chances de survivre à Almoha si je ne trouve pas d'abri ?

L'autre grimaça de façon peu encourageante.

— Tu ne fais pas partie d'une bande, observa-t-il. Le jour tu ne risques rien, les prêtres veillent et les errants sont trop occupés à courir les distributions de nourriture, mais la nuit...

— La nuit ?

— La nuit c'est la jungle. On chassera ton chien comme un lapin. Il a beau avoir des crocs, une bonne fronde maniée par un expert, et tu le ramasseras le crâne ouvert comme une noix. Quant à toi...

— Oui ?

— Le mot « enfant », ça ne veut plus dire grand-chose ici, surtout pour une gamine de ton âge. T'es plus assez petite pour rester sur la touche.

Nathalie reporta son regard sur les bâtiments gris. Son interlocuteur s'agita.

— Si tu crois pouvoir te glisser là-dedans, siffla-t-il, t'es aussi folle que le vieux Werner, mais après tout ce sont tes affaires. On dit qu'à l'angle sud de la ménagerie il y a un carreau cassé. C'est le seul tuyau que je peux te donner. Une mine aurait éclaté tout près et fendu la verrière. Mais c'est peut-être des histoires.

— Où est la ménagerie ?

— Là-bas, le bâtiment tout en vitres, comme une serre géante.

Il fit une pause avant d'ajouter :

— T'es complètement cinglée. Pense que les mines courent sous la terre comme des rats. Chaque fois qu'elles se déplacent la configuration du labyrinthe change avec elles !

— J'ai le choix ? coupa Nathalie.

— Fais ce que t'a dit Otmar, deviens notre femme. Y a pas de vraie bande sans nana, tu serais pas malheureuse.

Nathalie haussa les épaules et saisit les barreaux à pleines mains pour se hisser sur le muret ceignant le périmètre du jardin. L'adolescent eut un recul épouvanté.

— Tu te suicides ! cracha-t-il en amorçant un mouvement de fuite.

— Tu ferais mieux de partir, ricana Nathalie. Si je marche sur une taupe tu pourrais bien en recevoir les éclaboussures !

Le garçon eut une seconde d'hésitation puis détala, sa matraque lui battant les jambes.

Cedric avait rejoint sa maîtresse d'un bond souple. Il engagea l'encolure entre les barreaux. Nathalie avança une épaule, puis le torse. L'écartement des tiges d'acier ne constituait pas un obstacle ; en deux secondes ils furent tous deux de l'autre côté toujours en équilibre sur le bord du muret.

— C'est comme un lac, chuchota la fillette à l'oreille du doberman, un lac plein de poissons carnivores, tu comprends ?

Mais le chien était déjà en alerte. Son oreille de fauve à peine domestiqué percevait nettement le grignotement sournois des bêtes cachées qui creusaient la terre. Il aurait voulu se jeter en avant, forer le sol avec ses pattes pour déloger l'une ou l'autre de ces agaçantes bestioles qui se promenaient impunément sous son nez, mais un obscur instinct l'avertissait de n'en rien faire.

— On va descendre, reprit lentement Nathalie. Je compte sur toi. Il ne faut pas que les taupes nous rattrapent, tu entends ? Chaque fois que l'une d'elles se dirigera vers nous il faudra changer de direction, immédiatement. Elle se tut. Elle savait qu'elle parlait en vain, pour faire du bruit. Le chien se moquait des mots, il avait déjà décelé l'odeur de peur qui montait de sa maîtresse, il avait compris qu'il ne s'agissait pas d'un jeu. La fixité de ses pupilles le prouvait.

L'animal et l'enfant descendirent du muret. Nathalie enfourcha Cedric, le chevauchant comme un poney. C'était la meilleure méthode, elle était d'un poids négligeable eu égard à la force musculaire de la bête. Cedric se mit en marche, le nez à ras de terre.

Par moments, ses oreilles raidies s'incurvaient à droite ou à gauche. On le sentait d'une attention extrême. Chacune de ses pattes était un stéthoscope collé sur la peau du jardin zoologique, elles lui transmettaient la plus infime vibration des tréfonds.

Soudain il démarra, s'arrachant de terre d'un coup de reins fabuleux, et Nathalie faillit basculer en arrière. Par bonheur elle eut le réflexe de s'accrocher au collier et de serrer les genoux. Derrière eux une canule perça le sol pour souffler un nuage de déblais. Cedric courait maintenant à petites foulées. À trois

reprises il cassa son itinéraire à angle droit sans que Nathalie ait pu déceler le moindre indice de danger. Puis l'animal s'arrêta, haletant, sur le qui-vive. La fillette ruisselait de sueur. Elle nota que les pelouses accusaient de fortes dépressions, là où le travail de sape des mines mobiles avait trop fouillé le sous-sol. Un nouveau tube chromé perça la croûte d'une allée comme un périscope et cracha une bouffée d'humus. Cette fois Nathalie entendit nettement le ronronnement d'un petit moteur. La taupe bourrée d'explosifs venait droit sur eux. Cedric hésita, fit un bond, et retomba de l'autre côté de la machine infernale. Il paraissait un peu affolé. Nathalie tenta de repérer l'entrée de la ménagerie. C'était un gros bâtiment tout en verrières, semblable à la coque pansue d'une barrique. Cedric laissa échapper un grognement plaintif. Ses muscles dorsaux tremblaient sous les cuisses de Nathalie. La fillette se coucha sur son encolure et lui murmura des mots de réconfort, des mots inventés dont ils étaient les seuls à comprendre la charge magique.

Le chien redémarra, zigzaguant tel un lièvre. Le parc était plein de grignotements, seules les statues semblaient des oasis de solidité.

« Nous n'y arriverons jamais ! » pensa Nathalie.

Au même moment la terre se déroba sous les pattes de Cedric. La pelouse, criblée par les sapes, venait de s'enfoncer d'un bon mètre. Nathalie hurla, mêlant son cri au jappement de terreur du doberman. Ils roulèrent au fond d'une tranchée pulvérulente, tandis qu'à moins de trois enjambées, une mine patinait dans l'humus trop meuble, essayant de se remettre sur ses chenilles comme une tortue ou un gros insecte renversé.

La fillette se mordit le gras de la main. L'engin, taché de points d'oxydation, trépidait en faisant rugir son arbre de forage aux hélices tranchantes. Il avait l'aspect d'une torpille courtaude. Sur son dos, on voyait distinctement la plaque à ressort du détonateur. Nathalie, horrifiée, songea qu'à force de patiner, la mine risquait de se retourner, se percutant elle-même sous son propre poids. Cedric luttait pour s'extraire de l'excavation, mais la terre, travaillée par le va-et-vient des charges mobiles, s'éboulait de toutes parts.

La fillette s'agrippa au collier de l'animal qui finit par la traîner hors du cratère. L'entrée de la ménagerie n'était plus très loin. Le chien écumait, les babines découvertes. Nathalie eut soudain très peur qu'il ne perde la tête et se mette à déterrer la prochaine mine qui viendrait à passer pour la mordre à belles dents. Elle lui désigna la serre brisée qui leur faisait face.

— Le trou ! cria-t-elle. C'est là ! Là !

Cedric se ressaisit. Dès que Nathalie lui eut à nouveau passé les bras autour du cou, il fit deux bonds en sens contraire, décrivant une sorte de V qui l'amena juste au seuil du pan de vitre cassée.

— À l'intérieur ! hurla Nathalie. Vite ! Entre !

Le grand chien obéit encore une fois, plongeant dans la pénombre verte du pavillon de zoologie. Nathalie se laissa tomber sur le sol carrelé. Elle était méconnaissable, barbouillée de sueur et de terre, les yeux agrandis par la tension nerveuse. Elle se trouvait dans une vaste salle en rotonde au centre de laquelle avait été creusée une fosse peu profonde. Les vitrages, très épais et très sales, atténuaient considérablement la lumière du jour.

Cedric demeurait sur la défensive, détaillant les cages qui tapissaient le mur du fond. Des bêtes immobiles s'y tenaient dressées sur des perchoirs. Uniquement des oiseaux. Leurs ailes et leurs queues étaient curieusement recouvertes d'une épaisse pellicule de poussière grise.

La fillette se redressa. Dans la fosse il y avait un hippopotame. Immobile et poussiéreux, lui aussi. La ménagerie était aussi vivante qu'un garde-meuble. Nathalie songea qu'il s'agissait d'animaux empaillés, ou d'habiles reconstitutions. Rien d'étonnant à cela, on ne voyait plus guère d'oiseaux sur Santäl depuis que le vent en avait fait ses premières victimes.

Comme de coutume la rotonde avait été aménagée de manière symbolique. La pesanteur du pachyderme contrastait avec la légèreté des volatiles, exprimant toute la crainte et tout l'espoir de Santäl : la peur de l'envol et la volonté d'enracinement.

Nathalie s'écarta de la fosse pour longer les cages. Certains oiseaux disparaissaient sous une telle couche de poussière qu'on

ne pouvait même plus deviner leur ramage initial. Elle avisa une petite porte qui menait à une étroite cabine de sonorisation dominant la salle. Une imposte permettait de surveiller l'écoulement des visiteurs. Le réduit était encombré de pupitres de lecture, de potentiomètres à curseur, et de cassettes soigneusement étiquetées. La fillette en épousseta quelques-unes. Elle crut deviner qu'il s'agissait d'enregistrements de chants d'oiseaux. Obéissant à une impulsion, elle glissa au hasard une demi-douzaine de cassettes dans les fentes de lecture trouant la console, tâtonna sur les interrupteurs, et regagna la rotonde. Des trilles, des sifflements, jaillissaient à présent des haut-parleurs dissimulés dans la gorge des animaux empaillés. C'était sinistre. Elle éclata toutefois de rire en découvrant que l'hippopotame roucoulait maintenant comme une colombe et qu'un canari poussait des barrissements épouvantables.

Cedric, affolé, courait en cercle autour de la fosse. Nathalie dut retourner dans la cabine de sonorisation pour faire cesser l'affreuse cacophonie qu'elle avait déchaînée. En éteignant la console elle eut un soupir attristé. La ménagerie, qui l'avait fait un court instant rêver, n'était qu'un cimetière sonorisé. Un alignement de tombes branchées sur la stéréophonie !

Elle se prit à imaginer un cimetière aux dalles flanquées de haut-parleurs de marbre, et où il suffirait d'appuyer sur un bouton pour faire défiler une bande restituant la voix du défunt. Elle frissonna en observant l'hippopotame à nouveau muet. De faux excréments de caoutchouc tapissaient le fond de la fosse. Ce souci du détail avait quelque chose de dérisoire.

Cedric vint se frotter contre elle, mendiant une caresse. Elle lui chiffonna les oreilles avec tendresse, brusquement ragaillardie. De quoi se plaignait-elle ? Ils avaient triomphé des mines, de la nuit et des pièges d'Almoha ! Le jardin zoologique veillait sur eux comme la meilleure des forteresses. Alors ? Demain il serait toujours temps d'aviser...

La fillette s'assit sur le carrelage, le dos contre la maçonnerie de la fosse. Le doberman s'allongea près d'elle, et elle entreprit de lui gratter distraitement l'échine. Elle était fatiguée, trop fatiguée pour échafauder le moindre plan. Elle ferma les

paupières et le chien l'imita. Ils s'endormirent de concert, sous le regard mort des oiseaux de la rotonde.

La nuit s'écoula sans incident. Le parc était une enclave dans la cité, une tranche crémeuse découpée dans le gâteau d'une autre dimension.

Nathalie fut réveillée par une brusque sensation de froid. Son estomac gargouillait et elle avait faim. Elle but abondamment au robinet de cuivre qui sortait du mur au-dessous de la cage étiquetée *Ardea Cinerea* (héron cendré), et Cedric fit de même.

Le chien sur les talons, elle commença l'inspection de son nouveau domaine. Toutefois elle ne découvrit aucune nouvelle porte. La cabine de sonorisation semblait le seul prolongement de la rotonde, et elle ne tarda pas à comprendre que le musée avait été bâti de manière qu'une réelle étanchéité isolât les bâtiments entre eux. Ainsi on coupait court à toute tentative d'invasion. Pénétrer dans un pavillon ne donnait pas accès aux autres galeries d'exposition. La rotonde de l'hippopotame était un cul-de-sac, et il en allait probablement de même pour toutes les autres constructions.

Nathalie ordonna à Cedric de se coucher, et gagna la brèche d'accès. Le chien émit des jappements d'angoisse quand il vit sa maîtresse disparaître par la verrière brisée mais il connaissait la valeur d'un commandement et ne bougea pas. Il resta seul, tremblant au milieu des animaux sans odeur tassés au fond des cages, et dont le regard fixe était une véritable provocation.

Nathalie, elle, avait entrepris d'escalader l'une des membrures de métal structurant la serre. C'était relativement aisé, les gros boulons constituaient des prises faciles et, en l'espace de quelques minutes, elle se hissa au sommet du dôme. Enjambant les poutrelles, elle remonta ainsi tout le long de l'échine de la construction. Parfois elle s'agenouillait, crachait sur le verre, et collait son œil sur le carreau, laissant son regard couler vers les profondeurs des galeries. La mauvaise luminosité ne lui offrait généralement qu'une perspective de silhouettes figées. Des bataillons de cormorans et d'ibis taxidermisés, rangés en parade militaire. Plus loin leur succédaient des légions de pélicans et d'albatros empaillés. Tous ces volatiles,

disposés selon une géométrie parfaite, dressaient leur raideur sur l'étendue d'un immense parquet ciré. Leurs couleurs étaient intactes et ils ne présentaient aucune trace de poussière. Nathalie se demanda si les salles d'exposition n'avaient pas été placées en état de vide artificiel. Quoi qu'il en fût, aucun des dômes qu'elle parcourut ne lui laissa la moindre chance d'accès. À deux reprises elle fut tentée de se laisser glisser au bas d'une colonne pour aller frapper à la porte de l'un ou l'autre des bâtiments massifs qui s'intercalaient entre chaque tronçon de galerie, mais son instinct l'avertit de n'en rien faire. Les marches de marbre étaient probablement piégées, la sonnette déclencherait sûrement le tir croisé d'une douzaine de riot-guns, quant au heurtoir de bronze, il servait sans aucun doute de détonateur à une charge de plastic placée sous le tapis-brosse. Elle soupira, découragée.

La plus petite lucarne disparaissait sous un entrecroisement de barreaux, les ardoises du toit – lorsqu'on les déplaçait – laissaient apercevoir une série de plaques de blindage soigneusement soudées. Le jardin zoologique cachait son armure de combat sous les volutes, les décorations corinthiennes ou doriques, les lanterneaux aux mièvres vitraux. Atlantes et cariatides avaient été plaqués sur la cuirasse sans faille d'un coffre-fort bourré de cadavres emplumés. Au moment où elle amorçait son demi-tour, Nathalie remarqua une plaque de marbre, scellée au-dessus du heurtoir d'une porte à double battant : « Docteur Georges Werner. Conservateur général ».

La fillette haussa les épaules avec mauvaise humeur et reprit le chemin de la rotonde où l'attendait Cedric.

Son expédition ne lui avait rien appris de véritablement réjouissant. De plus elle se retrouvait confrontée au plus épineux des problèmes : celui du ravitaillement. Si elle voulait manger il lui faudrait quitter l'asile du musée... et donc retraverser le champ de mines. À cette seule idée la sueur lui mouilla les aisselles et le bas des reins. Cedric l'accueillit en bondissant de soulagement. Elle se pelotonna contre lui, écrasa son visage sur le poil noir du doberman, essayant de puiser un quelconque regain de courage dans ce contact avec l'impressionnante carapace musculaire de la bête.

CHAPITRE IV

Cedric courait dans l'allée principale séparant l'ancien kiosque à musique du pavillon de géologie. Il zigzaguait comme à l'accoutumée, Nathalie juchée sur son dos, les deux mains rivées au collier clouté enserrant la gorge du doberman.

Le grand chien progressait par bonds souples, démarrages foudroyants, volte-face vertigineuses.

C'était la troisième fois qu'ils traversaient le champ de mines et Nathalie s'étonnait d'être encore en vie. Mais la bête semblait guidée par un instinct mystérieux, une sorte de flair fantastique, et ces courses mortelles s'achevaient toujours de la meilleure façon.

Cette fois il s'agissait de sortir et les grilles ceignant le parc zoologique se rapprochaient lentement. Nathalie transpirait d'abondance. Elle avait l'impression que ses tympans, à la sensibilité décuplée par la peur, percevaient le cheminement souterrain des mines-taupes s'entrecroisant au hasard du prodigieux réseau de galeries qu'elles avaient creusées sous la terre des pelouses et des allées.

Par endroits, le terrain, privé de véritable assise, s'effondrait en cuvette ou en cratère, faisant basculer une statue ou une vasque de pierre. Cedric obliqua deux fois encore avant de s'arracher du sol d'une détente des cuisses pour retomber souplement sur le muret où s'enracinaient les grilles ceignant le parc. Nathalie laissa échapper un soupir douloureux.

Au moment où le chien se glissait entre les barreaux, elle avisa un petit groupe d'enfants qui l'observaient, les yeux arrondis d'hébétude et la lèvre pendante. Ils paraissaient béats d'admiration. L'un d'eux, un enfant à tignasse rousse, s'avança timidement. Comme ses compagnons il était vêtu de haillons.

Il hésita, fixa Nathalie dans les yeux avec une arrogance contrefaite, et demanda d'une voix qui tremblait un peu :

— C'est vrai que tu vis au milieu du champ de mines ?

Nathalie fit la moue.

— Tu dormais quand j'ai traversé ? lâcha-t-elle d'un ton cinglant.

L'enfant recula.

— C'est vrai que t'as refusé d'entrer dans la bande des Ventouses ? interrogea-t-il dans un souffle.

— Et d'être la femme d'Otmar ? ajouta aussitôt quelqu'un.

La fillette se redressa et posa une main sur l'encolure du doberman, adoptant l'attitude d'un colonel de cavalerie au moment du lever des couleurs.

— Je n'ai pas besoin d'Otmar et de ses clowns, déclara-t-elle sèchement, je me moque de la protection d'une bande de pleutres ! Je ne reconnaîtrai pour compagnons que ceux qui auront visité au moins une fois la fosse de l'hippopotame.

Elle avait conscience d'en faire un peu trop mais elle était persuadée qu'elle devait frapper les imaginations si elle voulait qu'on la laisse en paix.

Les gosses reculèrent, impressionnés. Quand Cedric sauta sur le trottoir, ils s'enfuirent en piaillant. Cette fois Nathalie comprit qu'elle était devenue une sorte de célébrité dans le monde étrange de la gueuserie enfantine. Puis elle songea que cet avantage n'irait pas sans éveiller quelque jalousie, mais il n'est pas de médaille sans revers.

Ses admirateurs ayant disparu, elle quitta le dos de Cedric et prit pied sur l'asphalte. Le soleil venait à peine de se lever mais elle avait déjà très faim.

CHAPITRE V

Isi se drapa dans sa vieille cape violette aux pans élimés et franchit le sas de l'immeuble. La porte hydraulique se referma automatiquement derrière elle dans un chuintement pressé, restituant à la maison son étanchéité de sous-marin. Chaque fois qu'elle posait le pied dans la rue, Isi mesurait l'étendue de l'incroyable privilège dont elle jouissait. Elle avait un abri ! Elle était une nantie, elle possédait un toit, une case, un antre, un terrier... Un trou au fond duquel elle pouvait s'enfouir. Comme tous les musiciens elle avait droit à un appartement dans l'un des immeubles appartenant à la communauté religieuse d'Almoha. Tant que l'Église la protégerait elle ne connaîtrait pas l'enfer des boulevards transformés en camps de réfugiés, les baraques de carton assemblées sous les arcades, les tentes de toile goudronnée élevées au milieu des anciens jardins publics. Non, tant qu'elle obéirait elle aurait la chance de pouvoir tourner une clef dans une serrure, de claquer une porte, de...

Elle marchait, faisant sonner ses talons hauts et voler les pans de sa cape. Elle avançait, traçant sa route à travers des foules misérables vautrées sur l'asphalte ou tassées à croupetons au pied des monuments. Elle laissait derrière elle une masse uniforme, anonyme et déguenillée. Une armée fourbue qui ne connaissait plus la station verticale et stagnait, retournant lentement au recroquevillement foetal. Personne ne la sifflait jamais. Aucune main n'osait s'interposer. Elle était Isi, la maîtresse musicienne, celle qui possédait les clefs de l'Opéra.

Elle marchait, droite dans le flottement violet du domino, l'écrin de velours coincé sous le bras comme un étui à revolver. La flûte dormait au creux de cette boîte, sarbacane curieusement trouée, sceptre d'une étrange royauté, baguette magique ou mince tronçon de squelette. Illogique instrument à vent sur une planète ravagée par les vents...

Au carrefour, Isi connut un moment d'hésitation. La légion des sans-abri avait colonisé tous les trottoirs. Ceux qui n'avaient plus assez de force étaient allongés sur des civières de fortune. On ne comptait plus les béquilles ou les attelles. La dernière bourrasque avait cruellement meurtri ces naufragés venus des quatre coins du pays, les traînant à travers les canyons des rues, les aplatissant sur les façades, les empalant sur les grilles des squares. Après chaque coup de vent les blessés s'évaluaient par dizaines. Le personnel médical de l'A.N.P.E. (l'Agence nationale de protection des errants) s'évertuait bien sûr à distribuer des secours, mais son action n'était guère plus qu'une goutte d'eau dans la mer. Aux sans-abri s'ajoutaient ainsi des escouades d'accidentés aux membres et aux côtes fracassés, et dont les gémissements se conjuguèrent en une sourde mélodie dont l'écho déferlait au long des boulevards, flux et reflux d'une douleur lancinante fredonnée à bouche close.

Cette armée en déroute, affaissée sur les pavés, grelottait de faim, de fièvre et de froid, attendant tout de la charité parcimonieuse des habitants d'Almoha.

« Si on commence à les nourrir ils ne s'en iront jamais ! » protestaient les comités de résidents, et, fort de ce théorème, chacun renforçait ses blindages de porte et les barreaux de ses fenêtres.

Isi traversa la place en diagonale. Beaucoup détournaient la tête en la voyant, les quolibets mouraient au fond des gorges, les conversations se réduisaient en chuchotis.

Quelquefois pourtant, un homme se dressait sur ses béquilles, la tête enturbannée de pansements rougis ; tendant la main il criait d'une voix mal assurée :

— À défaut de pain, donne-nous ta musique !

Et les autres reprenaient en chœur, martelant en sourdine :
« Le concert ! Le concert ! »

Mais ces manifestations d'audace ne duraient jamais plus de quelques secondes. Isi s'éloignait, ne pouvant dispenser aucune promesse. Les dates des concerts étaient arrêtées par l'office météorologique de la Compagnie du Saint-Allègement. Personne ne les connaissait à l'avance. Personne, sauf les prêtres...

Isi contourna la colonne de la Liberté, ou du moins ce qu'en avaient laissé les tempêtes, et prit la direction de l'Opéra.

Sous les arcades, jadis occupées par les boutiques de luxe, on avait échafaudé d'incroyables bidonvilles faits de planches, de tôles et de cartons imbriqués. Les commerçants avaient battu en retraite, tirant leurs rideaux de fer blindés, espérant secrètement que le prochain ouragan balaierait ce dépotoir, ce grouillement humain toujours en quête de niches ou de tanières.

Lorsque les premiers réfugiés étaient entrés dans la ville on leur avait d'abord abandonné les hangars, d'anciens bâtiments administratifs désaffectés. Puis, devant leur nombre sans cesse grandissant, on avait pris peur. Chaque immeuble avait été gagné par la psychose de la citadelle assiégée. On avait tout mis en œuvre pour faire échec à un éventuel assaut de la gueuserie. Beaucoup redoutaient de voir ces cohortes de clochards se métamorphoser en pirates. On vivait dans la terreur d'un futur soulèvement, d'une ruée chaotique porteuse d'échelles et de grappins. Les maisons barricadées vivaient en quasi-autarcie. Dans les « beaux quartiers » le ravitaillement s'effectuait par hélicoptère, et de petits téléphériques reliaient les bâtiments entre eux, de manière qu'on puisse se rendre visite sans jamais devoir poser le pied dans la rue.

Ces fantasmes d'insécurité, entretenus par les médias, avaient transformé la ville en une sorte de cité lacustre, une Venise hallucinatoire où chaque construction se trouvait isolée des autres par des canaux, jadis appelés boulevards, et aujourd'hui emplis d'une boue redoutable dont il valait mieux se tenir éloigné. Une boue humaine s'accrochant désespérément à la vie.

Par bonheur tous les quartiers n'étaient pas frappés de cette folie isolationniste, mais Isi savait que l'envahissement dont était victime Almoha développait chez nombre de ses concitoyens une vénération malsaine pour le vent nettoyeur. Certains se mettaient progressivement à espérer le déferlement des ouragans. On parlait à voix basse du « prochain coup de balai » qui tardait à venir et on guettait les anémomètres avec impatience.

Un groupement de défense s'était constitué, exigeant l'érection d'une muraille tout autour de la ville, mais les autorités religieuses avaient repoussé ce projet en déclarant que le droit d'asile était un devoir sacré.

Cette prise de position avait fait glousser bien des musiciens qui savaient à quoi s'en tenir quant aux conditions d'accueil réservées aux réfugiés, mais on s'était gardé d'évoquer clairement les motivations secrètes du clergé almohan.

Isi pressa le pas. Elle approchait de l'Opéra et l'appréhension lui nouait l'estomac. C'était généralement dans ce dernier tronçon de parcours que se rassemblaient les mères et leurs enfants. Dès que la jeune femme apparaissait dans le froissement de sa cape, elles accouraient, tirant chacune un gosse par la main, se bousculant l'une l'autre pour attirer l'attention de la flûtiste. Elles disaient toutes la même chose :

— Prends mon fils, maîtresse musicienne ! Prends ma fille ! Je t'en supplie, tu ne trouveras pas d'élèves plus doués, fais-leur subir les épreuves de recrutement ! Par pitié !

Isi avait le plus grand mal à se dégager, à ignorer les mains tendues, les enfants qu'on lui jetait dans les jambes. Chaque fois elle serrait les dents et luttait pour ne pas céder à la panique. Elle aurait voulu qu'ils l'oublient, qu'ils ne la reconnaissent plus, mais c'était impossible. Pour eux, elle resterait à jamais « la pourvoyeuse »... Celle qui, debout sur le seuil de l'Opéra, pouvait vous introduire au paradis... ou vous faire basculer en enfer.

CHAPITRE VI

Nathalie apprit très vite que les errants surnommaient Almoha « la ville aux serrures crispées », et elle n'eut pas de mal à comprendre pourquoi. Les immeubles étaient tous équipés de volets de fer qui, à la moindre alerte, s'abattaient avec des crisements stridents de couperet de guillotine, obturant portes et fenêtres comme des paupières blindées. Les habitants des lieux préservaient farouchement leur étanchéité. Tous ceux qui avaient la chance de jouir d'un refuge le défendaient âprement contre l'envahissement des « gens de la rue ». Des rideaux métalliques condamnaient l'accès des bâtiments, faisant des porches et des halls des territoires inviolables. Almoha se fermait par tous ses orifices, tel un malade victime d'une aberration des processus de cicatrisation, et qui verrait se souder les unes après les autres toutes ses ouvertures naturelles. Un peu plus tard on lui raconta que cette étrange folie d'enfermement avait d'ailleurs donné naissance à des manifestations psychosomatiques défiant l'imagination. Certains esprits fragiles, obsédés par l'idée que le vent pouvait mettre à profit le moindre interstice pour exercer ses ravages, avaient déclenché sur leur propre corps d'incroyables bouleversements.

— Leur bouche se met à rétrécir, expliqua un gosse à Nathalie, puis leurs narines, leur trou du cul, tout ! J'en ai vu un qui avait une bouche pas plus grande que l'ongle du pouce, et les yeux soudés. Quand ça les prend ils se colmatent de tous les côtés. Même le nombril disparaît. On les nourrit par perfusion et on les fait respirer en leur mettant un petit tuyau dans la gorge...

Au hasard des discussions, la fillette reçut la confirmation qu'un nombre sans cesse grandissant de « colmatés » encombraient les salles communes de l'hôpital général. Les

médecins demeuraient impuissants devant cette manifestation hystérique.

La maladie commençait par une obsession constante des fuites et des courants d'air. Les sujets atteints, terrifiés par les méfaits du vent, s'évertuaient dans un premier temps à boucher la moindre fissure de leur appartement en la bourrant de plâtre, de mastic, voire de goudron de calfatage. Puis, très vite, les symptômes dégénéraient. L'étanchéité du local n'était plus perçue comme suffisamment sécurisante. La menace du trou non détecté, de la faille ignorée, se faisait obsessionnelle, entraînant des perturbations physiologiques, et notamment un hyperfonctionnement pathologique des processus naturels de cicatrisation.

Un renouvellement tissulaire accéléré s'emparait en premier lieu des sphincters, puis tous les autres orifices voyaient leur diamètre rétrécir de jour en jour. Le malade se changeait alors en une poupée aveugle, sourde, muette, plus étanche qu'une chambre à air. Ces monstres infirmes et parfaitement clos ne survivaient qu'à condition qu'une main attentive, munie d'un bistouri, rouvre un à un les accès principaux du corps. C'était une tâche rebutante car la folie cellulaire ne tolérait aucune déchirure et se mettait aussitôt en devoir de combler les plaies ainsi pratiquées. Les tissus sectionnés se ressoudaient à une vitesse inimaginable, obligeant le praticien à lacérer sans cesse les mêmes zones corporelles.

— Ils sont déjà des centaines, conclut l'interlocuteur de Nathalie. Après avoir bouclé leurs maisons ils se verrouillent eux-mêmes ! Comme si le vent allait leur aspirer les boyaux, leur pomper un poumon ou trois mètres d'intestin. Le plus dingue à Almoha c'est que ceux qui ont un refuge ont encore plus peur des tempêtes que ceux qui campent sur les trottoirs ! Allez donc comprendre ça !

La fillette pensait souvent à ces curieux malades qu'elle se représentait sous l'aspect des grands poupons de celluloïd des temps anciens, quand la décence et la morale interdisaient qu'on pratiquât dans le corps des jouets des trous honteux susceptibles de faire travailler l'imagination des enfants.

Comment appelait-on cela, déjà ? Ah ! oui, des « baigneurs »... De beaux bébés insubmersibles et sans faille, des cocons de plastique asexués, lisses... fermés, impénétrables. La cicatrisation pathologique transformait les humains en coquilles absurdes. Les corps scellés ne protégeaient pas mais tuaient, au contraire, à brève échéance. L'armure se muait en défroque suicidaire.

Nathalie ne se lassait pas de demander des précisions, des détails supplémentaires. Pour un peu, elle s'en serait allée rôder sous les fenêtres grillagées de l'hôpital.

« ... C'est la folie du vent, lui répétait-on avec un haussement d'épaules, l'attente d'une catastrophe qui tarde beaucoup trop à se produire. Quand Santäl remplit ses poumons les hommes ne pèsent pas lourd, c'est une loi de la nature, mais il vaut mieux ne pas y penser. »

Une telle philosophie ne convenait guère à la fillette, trop occupée à scruter le monde pour laisser s'échapper un seul sujet d'étonnement.

Heureusement pour elle, les « colmatés » ne constituaient qu'une aberration parmi tant d'autres dans l'univers troublé d'Almoha. Lorsque, quittant le no man's land du jardin zoologique, elle entamait sa longue déambulation quotidienne à travers la ville, il lui arrivait fréquemment de croiser un cul-de-jatte, remontant un boulevard dans le grincement de sa caisse à roulettes. La plupart du temps l'infirme portait un stéthoscope médical en sautoir, comme le collier d'un grand ordre mystérieux, et un petit maillet à réflexes dépassait de l'une de ses poches.

Au début la fillette avait pensé qu'il s'agissait d'un fou, puis elle avait remarqué d'autres amputés, se déplaçant en patrouille dans le même attirail, et elle s'était mise à observer leur curieux manège.

Après un court briefing sur une place publique, les culs-de-jatte se séparaient. La formation se dissolvait en étoile et chacun entreprenait de descendre une rue ou une avenue, se propulsant de mètre en mètre au moyen de grosses poignées de bois en forme de fer à repasser.

De temps à autre le maraudeur bardé d'instruments médicaux choisissait de s'arrêter. Il enfonçait alors les écouteurs du stéthoscope dans ses oreilles et promenait le capteur de l'appareil sur l'asphalte humide, comme sur le dos ou la poitrine d'un gigantesque malade. Il étayait son auscultation en frappant ensuite les pavés et le bord des trottoirs du bout de son marteau à réflexes. À son air pénétré on sentait qu'il se concentrait sur les résonances nées des différents chocs, comme si ces échos amplifiés par le canal de l'instrument d'écoute étaient chargés d'importants messages. Après quelques minutes d'attention extrême, il reprenait ses palets propulseurs et se traînait un peu plus loin, où il s'empressait de répéter aussitôt la même cérémonie.

Nathalie chercha cette fois la réponse à ses questions auprès de Noro-le-rouquin, un gosse de huit ou neuf ans qui tentait désespérément de se faire admettre dans la bande des Ventouses et qu'aucune rebuffade ne décourageait jamais.

— Les Sans-pattes ? s'étonna l'enfant en dévisageant la fillette à travers la broussaille de ses cheveux écarlates. Faut pas se moquer d'eux, ni leur faire des blagues. C'est du sérieux, les prêtres les protègent...

Du flot d'explications embrouillées qui sortit de sa bouche, Nathalie retint que l'auscultation des trottoirs était une charge privilégiée octroyée par les autorités religieuses. Depuis des années les culs-de-jatte la monopolisaient en raison même de leur infirmité, et des « avantages » qui en résultaient pour l'écoute du macadam. Vivant au niveau du sol, ils n'avaient pas à se baisser et à s'agenouiller comme auraient dû fatalement le faire des hommes normalement constitués.

— Avant c'était pas des infirmes qui faisaient ce boulot, expliqua le jeune garçon, mais les gars avaient tout le temps des sciaticques ou des tours de reins. À force de se déplacer à genoux leurs articulations se bloquaient.

La légion des amputés ne connaissait pas ce problème, elle travaillait vite et bien, affichant une morgue hautaine qui décourageait toute approche familière.

Nathalie ne se laissa pas impressionner pour autant. Durant toute une matinée elle suivit l'un des « médecins du trottoir »

dans ses déplacements. À la fin, l'homme exaspéré pivota dans un crissement de roues mal huilées et lui fit face. C'était un quinquagénaire au torse proéminent, flanqué de bras musculeux et velus. Il portait une redingote noire, sans manches, et un chapeau melon râpé.

— Merde ! hurla-t-il. Qu'est-ce que tu veux, la môme ? T'as pas bientôt fini de marcher sur mon ombre avec ton clébard grand comme un cheval ? Je le sens tout le temps dans mon dos, à baver, les babines retroussées, et ça m'énerve !

Nathalie força le doberman à se coucher, le museau sur les pattes de devant.

— Je voudrais juste savoir ce que vous faites, dit-elle d'un ton poli et faussement suppliant. Je ne comprends pas à quoi ça peut servir...

L'homme eut un mouvement de recul offusqué et fronça les sourcils.

— Tu n'es pas d'ici, conclut-il après un bref examen. Errante et ne faisant partie d'aucune bande ? C'est pas commun. On ne t'a donc rien appris là où tu vivais ? Tu ne sais pas que la croûte de Santäl s'amincit de jour en jour, que la terre qui nous porte est de mois en mois plus fragile, moins épaisse ? Tu n'as jamais reçu l'enseignement des pères du Saint-Allègement ? Notre profession de foi est simple, elle tient en un mot : « Écopez ! »

Discourant d'une voix au débit de plus en plus rapide, il s'appliqua durant quarante-cinq minutes à faire naître la lumière dans l'esprit de Nathalie.

Sa doctrine était relativement simple, elle différait des thèses les plus répandues sur un point capital : l'interprétation qu'il convenait de donner aux phénomènes aspiratoires ravageant la surface de la planète.

— Les autres se trompent, disait-il, Santäl ne se refroidit pas, de même qu'elle n'aspire pas tout ce qui couvre sa surface pour alimenter le feu défaillant du noyau de magma. Santäl n'est pas une chaudière géante en voie d'extinction. Le sens, la raison d'être de ces tempêtes qui labourent le pays et emportent tout dans leurs trombes, se trouve ailleurs. La vérité est plus terrible encore : notre monde est rongé de l'intérieur ! Au fil des siècles la sphère qui nous porte s'est progressivement effritée, *évidée* !

On pourrait la comparer à ces vieilles noix, d'abord pleines, lourdes, compactes, puis qui, au fil du temps, commencent à se ratatiner. Leur fruit se dessèche, ballotte au cœur de la coquille, car la chair ne remplit plus l'habitable naturel de la bille de bois. Enfin la coque elle-même s'amincit et il suffit d'une légère pression des doigts pour faire éclater ce qui, jadis, opposait une réelle résistance aux mâchoires du casse-noix. Santäl souffre d'un processus de dégénérescence identique. Trop vieille planète dans un système solaire épuisé, elle se ratatine. Sous la croûte, la chair se décolle par lambeaux grands comme des continents. L'humus s'éboule, tombe en pluie dans le foyer du magma. Imagine un plafond qui perd sa peinture, son plâtre, puis dont les lattes pourrissent, s'éparpillent en échardes. La vérité est là ! Nous nous promenons, nous bâtissons, nous nous reproduisons à la surface d'une coquille de plus en plus fragile, d'un œuf dévitalisé. C'est cela que Santäl essaye de nous faire comprendre au moyen du vent et des phénomènes aspiratoires. Elle nous crie un message d'alerte. Elle nous dit : « N'entassez plus ! N'entassez plus, vous êtes trop nombreux, la chaloupe va sombrer. Cessez de vous reproduire, d'ajouter des tonnes de chair humaine à d'autres tonnes de chair humaine. Je suis un ascenseur surchargé dont les câbles vont se rompre, je suis un vieux pont de bois vermoulu dont les piles vont céder sous le poids d'une foule trop dense ! » Voilà ce que hurle le vent... Les tempêtes sont la légitime défense de Santäl, elles viennent jeter du lest. En déferlant elles razzient les hommes, les emportent dans la gueule du volcan pour les brûler et transformer la pesanteur de leur chair en une cendre impalpable. Santäl se défend contre notre prolifération. Elle ne connaît plus qu'un seul ordre : « Écopez ! » Et c'est ce qu'elle fait. Puisque le genre humain est encore trop stupide pour comprendre son message, elle a décidé de prendre elle-même les choses en main. Et elle nous envoie le vent... Le vent qui combat l'entassement en taillant dans nos rangs. Il sait ce qu'il fait. Il a sa mission : moins d'hommes, moins de maisons, moins de villes... Le nettoyage par le vide. Une bonne aspiration, le fourneau du feu central, et tout retourne à la cendre, à la poussière, au néant... à la légèreté salvatrice. C'est à cette seule condition que le vieux

plancher peut tenir, par l'allégement permanent, par saignées répétées. Il faut tailler dans la masse. Tu connais l'expression « marcher sur des œufs » ? Elle est horrible, car notre situation est encore plus cruciale : nous sommes des millions à peser sur un seul œuf ! Un œuf à la coquille fendillée, craquelée, de plus en plus mince... Si nous ne prenons pas garde le sol s'ouvrira sur l'abîme et nous serons tous avalés. Voilà pourquoi j'arpente les rues, le stéthoscope à la main. J'ausculte le sol, je tente de repérer les zones de fragilité, les endroits où la croûte terrestre devient de plus en plus fine. Quand l'écho des résonances augmente, nous le signalons aux prêtres, qui décrètent la zone inhabitable. On évacue aussitôt les maisons, on dispose tout ce qu'elles contiennent au long des trottoirs pour que le vent puisse l'emporter. C'est une ponction nécessaire, inévitable. Les expropriés deviennent souvent des errants, des sans-abri, destinés à s'envoler à la prochaine tempête. Mais que faire d'autre ? Si nous voulons survivre il faut que certains soient sacrifiés. Quand nous nous serons débarrassés de l'excédent de poids, tout rentrera dans l'ordre. Nous serons tranquilles pendant dix ou vingt ans, puis, dès que l'aiguille de la balance du monde entrera dans la zone critique, Santäl rouvrira la bouche pour nous crier son message d'alarme : « Écopez ! »... Tu dois savoir cela, toi, une errante. Quand le vent t'emportera, cette connaissance t'aidera peut-être à accepter la mort avec sérénité...

Sur ces dernières paroles il se détourna pour reprendre son travail d'auscultation. Nathalie choisit de s'éloigner, Cedric sur les talons. Pendant un long moment elle se concentra sur le bruit de ses pas, et sur les échos qu'ils éveillaient de façade en façade. Elle tenta d'y repérer une quelconque note de fragilité, une sorte d'accord fêlé, mais elle dut rapidement s'avouer que les sonorités qui naissaient sous ses semelles lui semblaient toutes d'une solidité indifférenciée... mais peut-être n'avait-elle pas l'oreille assez fine ? Elle n'avait jamais été douée pour la musique, elle le déplora en songeant que les musiciens auraient le privilège de deviner avant tout le monde l'heure de la fin du monde. Elle trouva cela injuste, les envia, puis cessa totalement d'y penser car elle avait faim. Cette dernière constatation

l'alarma beaucoup plus que l'état de la croûte terrestre car il était extrêmement difficile de se procurer gratuitement de la nourriture à Almoha.

Au cours de son errance elle observa les rares badauds rasant les murs. Ceux qui rentraient chez eux, alourdis par les sacs de provisions, étaient tous ostensiblement armés. Arrivés au pied de leur immeuble, ils pianotaient un code secret sur le clavier du portier automatique et se glissaient avec une élasticité d'ectoplasme dans l'entrebâillement réduit de la porte blindée. Cette opération se déroulait chaque fois à une vitesse de hold-up. On avait à peine le temps d'entrevoir une ombre se glissant dans la fente d'une tirelire que le battant claquait dans un bruit plein de coffre-fort gavé.

Les pieds en feu, la fillette finit par déboucher sur une place encombrée par une foule en haillons. Un fort relent de graisse flottait dans l'air, et, en grimpant sur le piédestal d'une statue envolée, elle aperçut une poignée de prêtres en soutane à rayures jaunes, occupés à distribuer d'une louche parcimonieuse le contenu d'une grosse marmite. Les pauvres se bousculaient, donnant sournoisement du coude, tandis qu'un novice s'évertuait à les disposer en file indienne.

— C'est encore de la soupe aux cierges ! grogna quelqu'un.

— Ça pue toujours autant ! renchérit un autre contestataire invisible.

L'ecclésiastique préposé à la louche siffla un avertissement et beaucoup baissèrent la tête, adoptant par réflexe une attitude de feinte humilité. Nathalie remarqua que la distribution avait lieu sous une grande affiche rouge, agressive et encadrée de filets dorés. On y lisait cette phrase sibylline :

L'office météorologique a le plaisir de vous annoncer l'imminence du cent dixième concert de la saison des pluies. La représentation aura lieu avant trois jours, place de l'Opéra. Qu'on se le dise.

Nathalie haussa les sourcils, interdite. Son étonnement ne fit que croître lorsqu'elle réalisa que beaucoup d'errants déchiffraient le placard avec un plaisir évident, et que des bouches édentées souriaient en colportant la nouvelle. La foule des miséreux au ventre vide se réjouissait d'une quelconque

manifestation symphonique avec autant de satisfaction que s'il s'était agi d'un arrivage massif de salaisons promises à la distribution publique. Mais elle avait faim, et ses crampes d'estomac prirent rapidement le pas sur la curiosité. Elle n'eut pas à faire la queue ; le jeune novice vint à elle pour lui remettre un quart empli de soupe fumante.

— Tiens, petite, murmura-t-il en lui posant une main sur le sommet du crâne. Que le Saint-Allègement t'épargne ou te soit doux selon la volonté des tréfonds...

Nathalie se retira à l'écart. La présence de Cedric lui évita de se faire arracher sa gamelle. Elle en partagea le contenu avec le doberman qui sécha le fond de l'écuelle en deux coups de langue. Ce maigre repas avalé, ils restèrent affalés dans une flaque de soleil, essayant de réparer leurs forces. Un peu plus tard Noro-le-rouquin vint se camper aux pieds de Nathalie. Il paraissait excité et bégayait quelque chose à propos du concert gratuit, mais la fillette, engourdie par l'épuisement, ne comprit rien à son discours saccadé. En désespoir de cause le gosse s'assit à côté du doberman et esquissa peureusement une caresse. Un grognement de la bête torturée par la faim le dissuada d'insister.

Alors que Nathalie dérivait doucement vers le sommeil, l'enfant aux cheveux roux tendit brusquement le doigt, désignant une jeune femme qui traversait la place d'un pas pressé...

— C'est Isi ! lança-t-il sans buter sur les mots. La maîtresse musicienne, celle qui fait passer les auditions ! Elle est belle !

Nathalie ouvrit un œil distrait, mais n'aperçut qu'une cape violette qui disparaissait au coin de la rue.

— C'est Isi ! répéta Noro en se dandinant. La recruteuse de l'Opéra...

CHAPITRE VII

Jadis, quelque part dans le bottin des millénaires, dans l'une des colonnes de l'annuaire du temps, l'Opéra avait dû être répertorié sous l'un des noms compliqués qui président d'ordinaire au baptême des dinosaures. Et puis les siècles avaient passé, emportant le cuir épais de cette bête immobile. La pourriture avait fait son œuvre, les charognards leur travail de cure-dents, libérant de son enveloppe de chair pataude ce magnifique squelette de marbre verdi.

Depuis toujours Isi professait que les nombreux monuments peuplant la capitale n'étaient que les os monstrueux d'animaux oubliés. Elle voyait dans l'Arc de triomphe un quelconque éléphant cubique génétiquement conçu à l'équerre et au fil à plomb. Une sorte de ruminant aux pattes trop lourdes pour être remuées. Un monstre apathique destiné à voir défiler des foules rectilignes entre ses gros pieds carrés. Ses articulations, mal conçues par une nature encore débutante, l'avaient condamné à l'arthrite, à la paralysie. Il avait vieilli, goutteux et immobile au carrefour des plaines du monde. Son sang circulant mal dans ses veines, des adorateurs compatissants avaient daigné allumer et entretenir un feu sous le ventre de la vieille bête, dans l'espoir de réchauffer sa lente agonie.

La mort était venue, enfin, et avec elle les corbeaux, fouille-viande, mâche-chair, et autres récurveurs de carcasse. Travaillant du bec, ils avaient vite eu raison de cette façade musculaire, tout en parpaings de graisse... Et il n'était plus resté que cette arche d'os verdi, aux imbrications si fines qu'aucun ligament n'était nécessaire pour les maintenir en place. Des émanations méphitiques avaient entretenu la petite flamme brasillant sous le ventre du squelette... Plus tard d'autres peuplades avaient sculpté les flancs de la dépouille tassée sous son propre poids. On avait inventé cette histoire de « flamme du souvenir », mais

Isi n'y accordait aucun crédit. Elle savait que l'Arc de triomphe était bel et bien un dinosaure oublié sur le parking du temps par des paléontologues peu scrupuleux.

Il en allait de même, bien sûr, pour la tour Eiffel, au long cou de diplodocus. Seul le maquillage trompeur du temps avait dupé les foules. La patine des millénaires avait fardé l'os, lui donnant l'allure de la pierre ou du métal. Isi, elle, n'était pas si crédule. Son œil exercé savait lire l'ossuaire secret de la capitale. Se mordant la lèvre inférieure, elle s'attardait longuement aux carrefours-cimetières, cherchant à distinguer sous le masque ornemental la bête primitive, le cadavre originel ; cet amas de côtes, de tibias et de cartilages qu'on avait fini par prendre pour un monument érigé de main d'homme.

Isi aimait être la seule à savoir. Elle ouvrait l'œil, se mordait de plus en plus la lèvre jusqu'à la changer en une grosse muqueuse-limace, lourde de sang puisé et de fièvre, qui faisait rêver les hommes et naître des mots sales dans l'esprit des adolescents.

Mais Isi s'en moquait, seul comptait le cou de la tour Eiffel, cette colonne vertébrale soudée par la calcification et condamnée à une perpétuelle érection. L'incurie des hommes avait installé un ascenseur au cœur de cette formidable dépouille dressée comme un défi aux millénaires. On était même allé jusqu'à planter des antennes de télédiffusion sur le crâne minuscule perché en haut de son chapelet de vertèbres.

L'Opéra avait, lui aussi, subi les mêmes métamorphoses. Jadis squelette de tortue, l'ignorance l'avait maquillé en palais bossu. Personne ne semblait plus réaliser que son gigantesque dôme n'était qu'une carapace déguisée, et que les imbrications le couvrant n'étaient pas d'ardoise mais bel et bien d'écaille. Non, personne. Sauf Isi.

« Une tortue octopode à thèque hypertrophiée, songeait parfois la jeune femme, un chélonien à ouvertures multiples... »

Alors ses doigts couraient sur le papier, ébauchant l'anatomie approximative de cet animal aux dimensions d'arène antique.

À première vue le bâtiment répondait aux canons habituels de l'architecture d'apparat. Des arcades, des colonnes avec leurs

jaillissements de nervures. Des voûtes à clef pendante tendues sur la toile d'araignée des croisées d'ogive. Tout un enfer d'arêtes, de doubleaux, de formerets. Des choses faussement molles, des affaissements renforcés intérieurement comme des cuirasses. Une géométrie lancéolée, aciculaire, cachant sa fonction d'ossature sous un camouflage de stuc doré. De salle en salle on retrouvait ces lignes de combat raidies, étarquées dans un interminable affrontement contre la pesanteur. Les grandes peintures des plafonds ne parvenaient pas à masquer totalement cet entrelacs guerrier essayant depuis toujours d'équilibrer des poussées invisibles, d'annuler la pesée coercitive de telle ou telle coupole.

Quelquefois Isi s'arrêtait pour scruter les murs, cherchant à y détecter le mystérieux travail de la pierre poussant la pierre. Toutes ces briques, tous ces blocs de granit étaient comme autant de foules se heurtant de plein fouet au cours d'une manifestation aux revendications incompréhensibles. Les parois se cognaient contre leurs voisines. Les pierres faisaient front, épaule contre épaule, arête contre arête.

Chacun cherchait à se maintenir à sa place, à annuler les pressions, les poussées. Sous l'apparente froideur des salles aux ornements figés vibrait un dynamisme invisible et destructeur. L'équilibre d'un bâtiment est une lutte de chaque minute. Ainsi, depuis des siècles, l'Opéra ne cessait de se battre contre lui-même, de mener une guerre d'unification afin que ne se morcelle son corps. Remontant les couloirs, Isi frissonnait en devinant au-dessus de sa tête l'entrecroisement des voûtes d'arête. Elle y retrouvait les mêmes lignes de force qui structurent les armures, les heaumes ou les caparaçons de bataille des chevaux du Moyen Âge. Habiter l'Opéra c'était élire domicile à l'intérieur d'une machine blindée. Un char d'assaut dissimulé sous un amoncellement de crème Chantilly et d'angelots de sucre doré.

Parfois elle faisait halte sous la bulle reposante d'une voûte en cul-de-four. En ces brefs instants elle se laissait gagner par l'agréable conviction d'être devenue lapin sous le chapeau melon de pierre d'un illusionniste géant.

Ainsi percevait-elle l'Opéra au travers du brouillard fantasmagorique engorgeant sa lucidité. Une carcasse oubliée, qui, pour échapper à la condamnation perpétuelle au musée, avait su se fabriquer une nouvelle identité : celle de bâtiment public. Hors-la-loi du temps refusant l'incarcération culturelle, le vieux squelette avait rusé, misant sur la bêtise des hommes pour leur faire confondre vieil os et marbre ancien. Seuls les chiens ne s'y laissaient pas prendre, et on les voyait souvent grignoter le bas d'une colonne dorique avec des grognements d'aise et des frétillements de queue gourmands. On les chassait, bien sûr, mais ils ne manquaient jamais de revenir, avides de mordiller marches et sculptures en un festin vandale et dénonciateur. Isi rêvait parfois qu'une armée de dogues aux babines écumantes se lançait à l'assaut de la construction, la réduisant en miettes dans un concert de mâchoires besogneuses.

Elle n'osait parler de ses angoisses à aucun de ses compagnons de peur de passer pour folle. Ce qu'elle était peut-être, du reste, mais en débarquant à Almoha elle n'avait pas aimé y découvrir cette caricature du vieux Paris que les architectes s'étaient efforcés de reconstituer à partir d'anciens documents. Pour elle la ville était irrémédiablement et définitivement truquée. Elle habitait un cadavre maquillé. Un ossuaire doué de mimétisme, une sorte de caméléon urbain capable de prendre l'aspect d'un immeuble, de farder ses vieux os de salpêtre et de graffiti pour ressembler à n'importe quelle bâtisse terrienne. Et les dinosaures décapés par les siècles riaient en grinçant des articulations de cette bonne farce, de ce carnaval qui les préservait de la curiosité des savants. Déguisés en temples, en ministères, les vieux prédateurs de la nuit des temps entamaient une nouvelle carrière de travestis !

Isi restait sans défense devant de telles bouffées fantasmagoriques. Ces chapelets d'images obsessionnelles dilataient son cerveau des heures entières, véritables hernies de matière grise, anévrysmes boursouflant ses circonvolutions mentales, distendant ses lobes cérébraux comme des baudruches ou des chambres à air frôlant le point de rupture. Elle savait bien évidemment qu'il s'agissait là de symptômes typiques de la maladie. Tous les musiciens finissaient par

devenir la proie de semblables idées fixes plus ou moins en rapport avec l'objet de leur déchéance physique. Certains voyaient dans les colonnes d'une rangée d'arcades des flûtes déguisées en piliers... Un obélisque se faisait hautbois, un...

Isi, elle, était obsédée par la matière même des instruments : cet os couleur de vieil ivoire, à la fois patiné et poreux. Et lorsque la fièvre lui faisait battre les tempes, il lui semblait que la ville entière se changeait en un gigantesque squelette aux articulations complexes, une sorte de structure à la logique enfouie sous un désordre apparent. Quelque chose qu'on ne pourrait jamais saisir que de façon fragmentaire, faute d'un observatoire assez élevé. Alors, épuisée, hagarde, elle avalait des cachets acides et poudreux dans l'espoir de faire tomber la fièvre et de retrouver la paix de l'esprit. Mais le remède restait la plupart du temps sans grand effet.

CHAPITRE VIII

Un petit ballon dirigeable remontait le boulevard. Le filet emprisonnant la vessie gonflée à l'hélium se terminait par un système de sangles analogues à celles d'un parachute. Un homme, très maigre, était prisonnier de ce harnachement dont les courroies lui ceignaient la poitrine, les reins et les épaules. Ses pieds flottaient au-dessus du sol, à une cinquantaine de centimètres du trottoir, comme ceux d'un pendu. Ainsi soutenu, il progressait en brassant l'air dans une sorte de crawl frénétique. Les mouvements de ses membres, agissant par tractions successives, suffisaient à tirer le ballon dans la direction souhaitée.

Suspendu à sa bulle de gaz, l'inconnu traversait la ville sans même effleurer l'asphalte. Sa faible altitude de translation ne permettait pas de dire qu'il volait, et sa gesticulation, plutôt ridicule, ôtait toute dignité au moyen de transport choisi.

Nathalie nota d'ailleurs que le « nageur aérien » se déplaçait à faible vitesse, et que cette médiocre performance s'accompagnait d'une débauche d'énergie véritablement insensée.

Pourtant elle ne tarda pas à croiser d'autres ballons. Certains étaient bleus, rouges, quelques-uns de couleur grise et constellés de rustines. Ils portaient tous des individus émaciés, se contorsionnant en une même nage verticale, une bonbonne d'hélium en équilibre en travers des reins. Nathalie n'osa pas leur adresser la parole. En outre ils semblaient tous beaucoup trop absorbés par leurs mouvements gymniques pour accepter de converser avec une enfant en guenilles. Ces pendus baladeurs exaspéraient Cedric, qui se mit à les poursuivre en claquant des mâchoires. Se voyant attaqués, les nageurs aériens se contentèrent d'ouvrir leur réserve d'hélium, augmentant la

portance de leur ballon et gagnant du même coup deux ou trois mètres d'altitude.

Cette fois encore ce fut Noro-le-rouquin qui vint éclairer les interrogations de la fillette.

— Les Pendus ? s'étonna-t-il. C'est la Compagnie du Saint-Allègement qui leur a bourré le crâne. Ils disent que la croûte de Santäl est devenue trop fragile et qu'il ne faut plus lui faire supporter aucun excédent de poids...

En quelques anecdotes il peignit à son interlocutrice l'étrange existence de cette faction religieuse extrémiste qui avait fait le vœu de ne plus jamais infliger à la terre de Santäl la corvée de les porter.

— Ils sont dingues mais nombreux, commentait l'enfant. Ils vivent en grappes, les prêtres soutiennent leur action en leur fournissant gratuitement le gaz qui gonfle les ballons. Ils se regroupent généralement sur... ou plutôt au-dessus de la place Verneuve, si tu veux les voir...

Nathalie ne se fit pas prier. Postée au coin d'une rue, elle put observer à loisir l'étrange ballet de baudruches multicolores agglutinées en une gigantesque grappe. C'était comme un troupeau de parachutistes destinés à ne jamais toucher terre. Il y avait des femmes et des enfants parmi eux. La couleur des ballons variait en fonction de la position hiérarchique à l'intérieur du clan. Nathalie fut frappée de constater que les nageurs aériens se livraient à leurs besoins naturels sans daigner perdre un centimètre d'altitude.

— Ils pissent et chient au-dessus de nos têtes, l'avait pourtant prévenue Noro. Ça leur donne un sentiment de supériorité. Ils nous surnomment les « larves », les « rampants », les « culs-de-plomb ». Au début ils essayaient de convertir les errants mais maintenant ils vivent entre eux. Ils travaillent pour la confrérie, on ne sait pas trop à quoi...

Alors qu'elle s'asseyait au bord du trottoir, Nathalie vit qu'un ballon rose se détachait de la grappe et s'avancait vers elle. La baudruche supportait un adolescent décharné au crâne tondu. Il brassait l'air habilement et son crawl le mena juste à la verticale de la fillette. Nathalie dut lever la tête car les pieds du garçon la dominaient d'un bon mètre.

— Tu nous espionnes ? lança-t-il sèchement.

— Un peu, avoua Nathalie. Vous vivez drôlement...

— C'est toi qui vis drôlement, rétorqua l'adolescent. Tu es inconsciente comme tous tes semblables. Inconsciente ou mauvaise. Tu affaiblis Santäl par ta seule présence, tu blesses sa peau, tu contribues à son anéantissement. Tous les marcheurs sont des prédateurs. Vous piétinez avec vos pattes de plomb, chaque fois que vous faites un pas c'est comme si vous donniez un coup de marteau sur un œuf ! Un jour la coquille de l'œuf craquera par votre faute. Heureusement le vent est là pour vous emporter !

Nathalie fronça le nez, mécontente.

— Et toi, siffla-t-elle, tu ne crains pas le vent ? Vos petits ballons me semblent pourtant bien fragiles, mais peut-être que les bourrasques changent de trottoir en vous apercevant ?

Le garçon parut gêné.

— Les... les prêtres nous hébergent à chaque ouragan, dit-il enfin. On nous regroupe dans la grande salle de l'Opéra, elle est assez haute pour nous permettre de continuer à flotter.

— Dans ce cas, évidemment, ricana Nathalie. Vous devez leur être bien utiles pour bénéficier d'un tel privilège.

— Nous donnons l'exemple ! s'emporta l'adolescent suspendu. Nous avons choisi une vie difficile pour soulager l'écorce de Santäl. Nous avons fait vœu de ne plus jamais fouler le sol. Si par accident l'un d'entre nous tombe et pose les pieds sur le trottoir, il est déchu de ses droits, chassé du clan. Plus jamais il ne pourra se suspendre à un ballon.

— Qu'est-ce qu'il devient alors ? Un stupide rampant ?

Le garçon blêmit.

— Non, ça jamais ! cracha-t-il. Celui qui tombe doit se sacrifier.

— Se sacrifier ?

— Oui, s'immoler par le feu afin que son corps n'ajoute pas au fardeau supporté par la planète. Du feu naît la cendre, et la cendre ne pèse rien.

Nathalie avala sa salive, impressionnée. Pour avoir le dernier mot elle ajouta :

— Ce serait un sale tour à te jouer que de descendre ton ballon au lance-pierres, hein ?

— Salope ! rugit le garçon, et, ouvrant sa braguette, il en extirpa son sexe pour uriner sur la tête de la fillette.

Celle-ci se sauva en glapissant, les cheveux et les épaules inondés d'un liquide à l'odeur âcre. Il lui sembla que le rire du garçon la poursuivait tout le temps qu'elle mit pour trouver une fontaine. Alors qu'elle se rinçait la tête à l'eau glacée, Noro-le-rouquin vint s'appuyer à la vasque de pierre.

— Alors, lança-t-il, tu les as vus ?

Nathalie grommela en tordant ses mèches ruisselantes. Sa robe empestait, il faudrait la laver.

— C'est vrai qu'ils se brûlent s'ils viennent à poser le pied sur le sol ? s'enquit-elle d'un air détaché.

— Parfaitement, confirma le gosse, si le ballon crève ils se font hara-kiri. Ils ont une sorte de bûcher permanent sur l'ancienne place de la Bourse. Les prêtres y entassent des bidons d'essence à leur intention. Ils s'aspergent, craquent une allumette, et vlouf !

— Vlouf ?

— Le feu, quoi ! C'est leur loi, ils l'ont choisie. Mais eux, au moins, on les protège pendant les tempêtes.

— L'Opéra ?

— Oui. Y a plus vraiment de musiciens et les prêtres ont pris le contrôle de l'Académie de musique.

Il ne put en ajouter davantage car un groupe de nageurs aériens remontait la rue dans leur direction.

Nathalie et l'enfant roux s'écartèrent précipitamment. Les suspendus les dévisagèrent d'un air goguenard. L'adolescent au ballon rose fit un geste obscène à l'intention de la fillette.

— Que le prochain concert vous emporte ! hurla-t-il en brassant l'air de ses mains décharnées.

Nathalie les regarda s'éloigner sans répliquer. Quand ils eurent disparu, avalés par un tournant, elle demanda :

— Pourquoi parle-t-on toujours de musique dans cette ville ?

Mais elle n'obtint aucune réponse. Noro s'était enfui. Agacée, elle haussa les épaules et saisit Cedric par le collier. Il lui fallait à nouveau partir en quête de nourriture, chercher une

distribution publique, une soupe populaire. Cette éventualité ne la réjouissait guère et l'atmosphère d'Almoha lui semblait de jour en jour plus frelatée, mais elle ne se sentait pas la force de quitter la ville. De plus, l'annonce qu'on avait faite d'une tempête imminente rendait tout trajet en rase campagne parfaitement suicidaire. Elle ne pourrait abandonner la cité qu'à la prochaine période d'accalmie, et il lui faudrait survivre jusque-là. Cela s'annonçait moins facile qu'elle ne l'avait cru tout d'abord. Elle s'affaiblissait dangereusement et le doberman trottnait la tête basse. Son pelage terne s'éclaircissait sur ses flancs creux. Il était désormais d'une humeur massacranche et refusait de se laisser caresser. Lorsque Nathalie insistait il laissait fuser un grondement sourd de mauvais aloi. À plusieurs reprises elle l'avait surpris lorgnant d'un œil de fauve aux aguets les mollets nus d'un gamin sautillant. Elle redoutait que la faim ne le pousse à attaquer un errant sans défense, mais elle n'ignorait pas que les hommes chuchotaient dans son dos en évaluant le poids des magnifiques grillades qu'on ne manquerait pas de tirer d'un tel animal. Cedric était lui aussi bel et bien menacé. Nathalie appréhendait le jour où une troupe d'affamés lui barrerait la route, brandissant des gourdins.

Remuant ces sombres pensées, elle se coula dans le flot d'un attroupement qui stagnait sur le parvis d'une église. Un prêtre en soutane rayée jaune et noir haranguait la masse des badauds dépenaillés du haut d'une petite chaire de bois frappée aux armes de la Compagnie du Saint-Allègement.

C'était un vieillard sec comme un vieux cuir. Une sorte de squelette prisonnier d'un vêtement de chair terriblement rétréci. Lorsqu'il agitait les bras on avait l'impression que sa peau allait craquer aux emmanchures.

— Défiez-vous du poids ! hurlait-il en roulant des yeux de médium. Défiez-vous de la graisse. Défiez-vous de tout ce qui vous alourdit, car l'excès d'adiposité condamne Santäl chaque jour un peu plus. Adorez et pratiquez la sainte maigreur, celle qui ne pèse pas sur le sol fragile de notre pauvre planète. Apprenez à repousser les nourritures démoniaques, celles qui font grossir ! Fuyez la plus perverse d'entre elles : le sucre, les sucres ! Rappelez-vous que le diable a horreur du sel, et qu'il ne

peut donc que se complaire dans les douceurs suspectes. Le sucre, agent du démon, est à l'opposé de la morsure bienfaitrice du sel. Ce sel qui consacre le baptême. Savez-vous que la formule chimique des sucres est à peu près la suivante : $C^6H^{12}O^6$. Observez bien les valences des éléments combinés : six, douze, six. C'est-à-dire 6, deux fois 6... et encore une fois 6. Terrible coïncidence, car ces trois chiffres accolés en une étreinte perverse ne donnent-ils pas 666 ? Dois-je vous rappeler les paroles de l'Apocalypse ?

« C'est ici qu'il faut de la finesse ! Que l'homme doué d'esprit calcule le chiffre de la Bête, c'est un chiffre d'homme : son chiffre c'est 666. » Ainsi la preuve est faite ! Le sucre et tous ses dérivés, les glucides, les hydrates de carbone, les sucres lents ou rapides, toutes ces légions douceâtres et emmiellées travaillent à votre damnation ! Elles veulent vous pousser à grossir pour hâter la fin du monde. Je vous en conjure, bénissez votre maigreur, pensez qu'elle assure la survie de Santäl. La faim est une tromperie, une tentation qui vous est envoyée par Satan pour vous précipiter sur la pente de la damnation. Détournez-vous d'elle car elle est mirage. Un homme gavé est un homme damné ! Sauvez vos âmes en acceptant avec béatitude la souffrance du corps. Ne cherchez pas à voler de la nourriture, dites-vous que le désir de manger est une tentation diabolique. Restez purs en préservant votre maigreur. C'est aujourd'hui un devoir civique et religieux. Chacune de vos souffrances est un bienfait pour Santäl, comme l'assurance d'un sursis...

Nathalie battit en retraite, écoeurée par cette avalanche d'arguments spécieux, mais elle remarqua que de nombreux auditeurs hochaient mécaniquement la tête en signe d'assentiment. Elle jugea plus prudent de s'éloigner. À quelques rues de là elle vit qu'on avait disposé le long des trottoirs une invraisemblable accumulation de meubles dépareillés. Il y avait de tout : des bahuts, des commodes, des armoires à glace, des coffres, des tables, des chaises. Ces cohortes de mobilier reposaient pêle-mêle, de part et d'autre de la chaussée, telle une foule curieuse en attente de défilé. Il y avait là de quoi équiper des dizaines d'appartements. C'était comme si tout le quartier

avait entrepris de déménager le même jour, transformant en bâtisses exsangues les maisons des alentours.

Nathalie se hasarda dans la travée, passant en revue un bataillon de buffets aux tiroirs clos. Un cul-de-jatte à stéthoscope surgit brusquement d'une porte cochère et lui barra la route en gesticulant.

— Où vas-tu ? hurlait-il. Tu ne vois pas que tu entres dans une zone d'allégement prioritaire ?

— Une zone de quoi ?

— Le sol ! haleta l'infirmier. Le sol est ici plus mince que partout ailleurs, il a fallu alléger les immeubles, leur faire jeter du lest !

— Tous ces meubles ?

— Bien sûr ! Pour quelque temps encore leurs propriétaires pourront demeurer dans leurs appartements vides, mais si l'auscultation révèle un progrès du mal, alors il faudra amputer les maisons elles-mêmes. Leur ôter un toit, un étage... puis deux, puis trois. De manière que le vent puisse emporter ces pierres éparpillées.

— Mais les habitants ?

— Ils deviendront des errants, à moins qu'ils n'acceptent de se faire amputer des deux jambes, dans ce cas ils pourraient rejoindre notre confrérie. C'est une compensation que leur offre la Compagnie du Saint-Allégement, il ne faut pas la prendre à la légère. J'avais moi-même un duplex dans le quartier chic des facultés ; quand le terrain a commencé à s'amincir sous les fondations de mon immeuble il m'a bien fallu choisir : la rue ou la mutilation. Je crois avoir bien joué. À chaque tempête on nous abrite dans la grande salle de concert de l'Opéra, en compagnie des nageurs aériens. Les autres, eux, constituent la pâture du vent. Ne reste pas là, ne viens pas ajouter ton poids à ceux des résidents tolérés !

Nathalie tourna les talons, puis revint sur ses pas dès que le cul-de-jatte volontaire eut repris sa déambulation d'un porche à l'autre. Elle se coula entre deux armoires pour observer à loisir le pâté de maisons condamné. À première vue les bâtiments ne présentaient aucune aberration angulaire digne de la tour de Pise, pourtant l'armée des culs-de-jatte avait délimité le

périmètre vulnérable en traçant sur le sol une grande frontière à la peinture fluorescente. Ainsi le territoire de fragilité commençait au-delà de cette ligne symbolique. Nathalie eût aimé y faire rebondir une boule de pétanque afin d'y détecter une quelconque différence de sonorité. Elle avisa une série d'affiches placardées sur les portes des différents immeubles. Elles fredonnaient toutes la même rengaine tragico-comique :

Risques d'effondrement souterrain. Jeûne obligatoire. Mouvements violents prohibés. Adoptez la position couchée et attendez les directives des équipes de secours.

Nathalie imagina aussitôt le spectacle offert par ces centaines de locataires couchés sur leur moquette, le ventre assailli de borborygmes, et n'osant remuer de peur de sentir la maison rouler bord sur bord comme un navire trop chargé.

Elle vit que des inscriptions tracées à la bombe à peinture maculaient les façades. Elles répétaient toutes la même injonction : *Écopez !*

Elle allait se relever quand un frôlement la mit en alerte. Encore une fois c'était Noro-le-rouquin. Elle comprit que le gosse ne cessait de se déplacer dans son sillage, espérant plus ou moins bénéficier de sa protection et de celle du chien. Il moucha son nez morveux d'un revers de main et s'agenouilla derrière une commode.

— Ils ont vidé des quartiers entiers, dit-il sans préambule. Dans la zone nord ça regorge de maisons désertes, d'immeubles creux dans lesquels on pourrait caser des centaines d'errants.

— Pourquoi ne pas passer outre ?

— C'est dur, il y a des scellés explosifs sur les portes, les fenêtres, et des signaux d'alarme. À la moindre alerte les nageurs aériens s'amènent au bout de leurs ballons, ils vous tirent dessus avec des sarbacanes ou des frondes à billes d'acier. Si on se fait prendre, on est immolé par le feu ou attaché par les pieds à un ballon ascensionnel qui vous emporte par-dessus les toits jusqu'à une hauteur où l'oxygène est trop rare pour qu'on puisse encore respirer. Ils appellent ça « la pendaison volante ». Mais toutes ces maisons vides, c'est trop alléchant ; alors il y en a toujours qui tentent leur chance.

Nathalie hocha la tête. Au bout d'un moment, elle murmura :

— Ces histoires de sous-sol trop mince, tu y crois, toi ?

Noro se renfrognait.

— J'en sais rien, lâcha-t-il. C'est une croyance comme une autre, quand les prêtres vous expliquent ça, ça paraît du solide. Et puis le temps passe et on ne sait plus, on doute. Ici on vit dans le culte de l'allègement, ailleurs on m'a dit qu'on s'alourdisait au contraire, c'est vrai ?

— Oui, avoua la fillette en songeant aux tribus de Pesants du second cercle.

Alors que l'enfant aux cheveux roux allait ajouter quelque chose, un grattement ténu monta des profondeurs de l'armoire contre laquelle ils étaient appuyés. Nathalie sursauta mais Noro lui posa la main sur l'épaule pour l'empêcher de se relever.

— Il y a quelqu'un là-dedans ! balbutia la fillette.

— Tais-toi, lui ordonna le gosse. C'est sûrement un rat...

— Mais non, écoute ! On bouge ! C'est trop gros.

Noro blêmit et s'accrocha au bras de sa compagne, la tirant en arrière.

— Viens ! suppliait-il. Les nageurs aériens sont peut-être en train de nous espionner.

Sa panique, si évidente, devenait contagieuse.

Nathalie accepta de s'éloigner de la haie d'armoires bordant le trottoir. Lorsqu'ils eurent gagné le repli d'une rue annexe, Noro chuchota d'une voix de conspirateur :

— Ces meubles qu'on entasse le long des rues, c'est bien sûr pour les offrir au vent de la prochaine tempête, alors quelques familles en profitent pour se débarrasser de certains fardeaux : un vieux retombé en enfance, un gosse mal formé, un ancêtre qui n'en finit plus d'agoniser... On les ficelle avec du ruban adhésif, on les bâillonne et on les boucle dans une armoire réquisitionnée.

— Mais les prêtres ?

— Les prêtres ne disent rien, ils pensent que Santäl apprécie ce genre de cadeau, et puis c'est toujours quelques kilos en moins sur la terre qui nous porte !

CHAPITRE IX

Deux semaines s'écoulèrent. À présent Nathalie était capable de mettre quelques noms sur les visages qu'elle venait à croiser. Parfois, pour tromper la monotonie des jours, elle se lançait à l'assaut des toits du musée, nettoyant çà et là une verrière pour tenter d'espionner les profondeurs glauques des galeries scellées comme des tombeaux. Un matin elle crut voir un vieil homme à cheveux blancs qui se déplaçait dans la travée séparant deux haies de squelettes gigantesques, mais ce fut si rapide qu'elle en vint par la suite à douter de ses sens.

Le temps passait. Cedric et la fillette survivaient tant bien que mal. Nathalie sortait de plus en plus fréquemment seule, laissant le grand chien à l'attache à l'intérieur du pavillon de zoologie. Les errants s'étaient mis à chasser systématiquement rats et chats, et elle ne tenait pas à ce que le doberman fît les frais de ces safaris alimentaires. Maintenant elle était capable de repérer le grignotement des mines-taupes ainsi que les boursofflures de leurs galeries au ras du sol. Elle savait pressentir leurs déplacements, utiliser le piédestal de certaines statues, le pourtour des vasques de stuc ou le bord poli des bassins, de la même manière qu'on passe un ruisseau en sautant de pierre en pierre. C'était un peu compliqué, toujours dangereux, mais elle y prenait peu à peu un plaisir pervers qui la laissait moite et haletante. Elle passait ses journées à quêter des miettes de nourriture et à collecter des ragots. Généralement elle recevait plus de confidences que de nourriture car les enfants étaient fort prodiges en révélations et rumeurs. Il restait toutefois assez difficile de démêler l'écheveau de fantasmes et de mensonges sortant de leurs bouches, mais ces affabulations véhiculaient toutes le même leitmotiv : une étrange fascination pour la musique, et principalement les instruments à vent !

« Un instrument à vent »... Sur Santäl, planète ravagée par les ouragans, l'idée même qu'on pût ajouter le moindre souffle d'air à la tourmente ambiante avait quelque chose d'obscène. Une flûte, une trompette, étaient devenues dans l'esprit de beaucoup de gens des instruments maudits. On voyait en eux un aspect provocant et blasphématoire. Porter à ses lèvres le bec d'une flûte c'était déjà entamer les prémices d'une messe noire destinée à réveiller l'appétit dévorateur d'un monde haletant. On ne tolérait plus que la musique enregistrée, inscrite sur bande magnétique ou microsillon, une musique morte qui n'agitait l'espace d'aucune turbulence. L'équilibre de l'air était si précaire qu'on craignait à tout moment de voir s'abaisser l'un des deux plateaux de la balance invisible régissant l'harmonie des courants aériens.

« Le monde est comme une coupe pleine à ras bord, marmonnaient les vieilles. Une goutte de plus et elle déborde ! Sur Santäl rien ne doit troubler l'équilibre des masses d'air au repos. Rien ne doit réveiller la bête. Notre vie se déroule dans un long couloir d'avalanche. Si nous étions vraiment sages nous retiendrions notre souffle, nous ne respirerions qu'une fois sur trois, ainsi nos exhalaisons ne viendraient pas perturber la balance du ciel en surchargeant l'un ou l'autre des plateaux... ».

Certains illuminés prenaient ces déclarations au pied de la lettre et s'efforçaient de contrôler leur rythme respiratoire, ne s'accordant qu'une bouffée d'air toutes les cinquante secondes. On les repérait facilement au long des rues, avec leurs joues gonflées, leur visage que le début d'asphyxie rendait violet, et les grosses veines turgescentes sillonnant leurs tempes.

« L'épargne respiratoire peut contribuer à maintenir l'équilibre des masses d'air, proclamaient les affiches qu'ils s'acharnaient à coller ici et là. Ne gaspillez pas votre souffle ! N'ajoutez pas au chaos ! Respirer moins c'est préserver l'ordre ! L'asphyxie volontaire et contrôlée est le seul moyen dont nous disposons pour ne pas nous rendre complices des tempêtes ! »

De telles aberrations ravissaient Nathalie. Adossée à un lampadaire, elle regardait passer ces petits bonshommes congestionnés, les yeux hors de la tête, avec leurs lèvres cyanosées, serrées comme deux limaces noires en plein coït.

L'économie du souffle, le contrôle des turbulences... Ces mots revenaient souvent dans la presse. Mais la phrase clef, la formule quasi magique restait : « N'ajoutons pas au désordre. »

On craignait l'inflation respiratoire, les débauches « d'inspiration-expiration » chères aux gymnastes et aux athlètes. Un édit municipal avait ordonné la fermeture définitive de tous les clubs de mise en forme.

Le glas de l'austérité venait de sonner. On marcherait sur la pointe des pieds en respirant à petits poumons. Les grandes capacités pulmonaires (tous les anciens sportifs) seraient principalement taxées et surveillées. On entrerait dans l'ère de la cyanose civiquement consentie. On étoufferait, la conscience en repos, on tousserait et on éternuerait dans des sacs en papier afin de ne pas occasionner de violents appels d'air.

Nathalie attendait avec impatience qu'un décret officiel vienne aussi réglementer l'usage du pet. À son avis, il était en effet impossible de feindre d'ignorer l'importance d'une telle turbulence naturelle, d'une telle perturbation, que le langage policé désignait d'ailleurs sous l'euphémisme de « vents ». Cette coïncidence dans les appellations était comme un signe occulte, un signal d'alarme. Fallait-il voir dans le pet une contrefaçon, une parodie diabolique du souffle ? On dit « rendre son dernier soupir », « exhaler un dernier souffle », « rendre l'âme ». Si le souffle devait être rattaché à la notion d'âme, qu'en était-il du pet ?

Devait-on assimiler les fermentations intestinales aux noires pestilences du péché ?

Nathalie estimait qu'on avait grand tort de prendre ce point théologique à la légère.

Encore une fois la logique des gouvernants s'exerçait avec myopie. Si les restrictions respiratoires n'étaient suivies d'aucune mesure conséquente sur l'usage des flatulences, cela reviendrait à favoriser les parties basses de la nature humaine (à tous les sens du terme) au détriment des régions hautes. Le problème n'avait rien de simple.

Nathalie, elle, estimait qu'en raison de l'état de crise, l'homme devait désormais se contrôler du haut en bas, afin de

n'ajouter aucune contribution gazeuse personnelle à l'atmosphère ambiante.

Si elle n'avait pas eu faim et froid, la fillette aurait baigné dans le plus complet bonheur, tant la stupidité du monde des adultes réjouissait ses yeux neufs.

Dans un tel contexte, se déclarer musicien, et qui plus est adepte du saxophone, du tuba, du cor ou de la trompette, relevait de la provocation... et du suicide. Une seule corporation habitait encore la grande carcasse vide de l'Opéra : celle de la chirurgie musicale. La dénomination était volontairement vague, peut-être même trompeuse. La fillette avait cru comprendre que les artistes pratiquant cette discipline prétendaient, au moyen de sons spéciaux obtenus à partir d'instruments très particuliers, contrôler les mécanismes sensoriels régissant la souffrance. La thérapie musicale, s'appuyant uniquement sur des instruments à vent, rehaussait (disait-on) le seuil de détection de la douleur dans les fibres nerveuses, les rendant du même coup moins sensibles aux agressions. Une simple flûte pouvait inhiber la sécrétion des habituels médiateurs chimiques de la souffrance : kinines et histamine, dont le rôle est de stimuler les terminaisons nerveuses de la région atteinte. Une mélodie judicieusement choisie ralentissait la transmission de l'influx douloureux au long des fibres, transformant la fulgurante comète du mal en un véhicule poussif qui mettait des heures avant d'arriver au cerveau...

Nathalie n'avait pas d'opinion sur la chose, mais elle soupçonnait les musiciens d'avoir inventé cette fable pour obtenir des édiles l'autorisation de continuer à pratiquer leur art. Depuis qu'elle errait à travers la ville, la fillette avait croisé plusieurs de ces prétendus « magiciens du son ». Ils lui avaient tous offert le même visage de craie où les orbites creusaient deux cavernes rouges et fiévreuses.

La plupart du temps ils avançaient à petits pas, maigres et serrés dans une redingote de drap noir à col officier. On les sentait fragiles, émiettés de l'intérieur. Ils se tenaient voûtés et toussaient fréquemment en se comprimant la poitrine avec la main droite. Nathalie, en les détaillant à la dérobée, avait

observé une décoloration blanchâtre sur le pourtour de leur bouche, ainsi que des traces de desquamation, comme s'ils s'étaient tous laissés aller à quelque baiser infernal et corrupteur. Pour des médecins ils paraissaient singulièrement mal en point. Les plus âgés se répandaient en quintes effroyables, en expectorations explosives qui donnaient envie de s'enfuir en se cachant le nez et la bouche sous un mouchoir imbibé de désinfectant. La fillette estimait que le pacte qu'ils avaient dû passer avec le vent les détruisait lentement, mais elle ne pouvait en déterminer les raisons précises. Pour continuer à pratiquer une musique maudite, ils avaient vendu leurs corps. Mais sur Santäl personne ne jouait impunément avec le vent. Personne.

Une fois, au passage d'une maîtresse musicienne, quelqu'un avait chuchoté une phrase incompréhensible à laquelle un commis gouailleur avait répondu par ce mauvais jeu de mots : « Il est bien connu que la musique adoucit les meurtres ! »

Nathalie, que ne rebutait pourtant pas la causticité, n'avait guère aimé le ton du garçon. Elle avait cru y déceler une angoisse mal dissimulée, et elle avait répété, comme pour elle-même : « La musique adoucit les meurtres... », sans parvenir à ressentir le moindre frémissement d'hilarité.

CHAPITRE X

Une fois de plus Nathalie avait regagné le pavillon des oiseaux poussiéreux. Une fois de plus Cedric avait joué à saute-la-mort entre les statues, le kiosque à musique et les vieux bancs écaillés jalonnant les allées.

Durant tout le trajet une trentaine d'enfants, massés derrière les grilles du square, avaient suivi ses évolutions, les jointures blanchies sur les barreaux, les yeux écarquillés par l'admiration et la peur. Nathalie savait qu'en peu de temps elle était devenue une célébrité. Les adultes l'appelaient « la folle au chien ». Les enfants, eux, n'avaient pas osé lui donner de surnom.

Pourtant, lorsque Cedric pénétra enfin dans la rotonde, la fillette éclata en sanglots. Elle se laissa tomber à genoux sur le carrelage froid et noua ses bras sur l'encolure du doberman. Personne ne la regardait plus, elle pouvait jeter le masque, s'avouer fragile et dépassée. S'avouer minuscule et désarmée. Elle n'était plus « la folle au chien », la crâneuse superbe à la main droite toujours posée sur le cou du fauve. Non, elle était petite et sale. Elle avait froid aux pieds, et le nez noirci. Les ongles en deuil et les cheveux comme des mèches de filasse huileuse.

Elle pleura longtemps alors que le jour baissait. Elle pleura accrochée au doberman comme une naufragée à un récif, et ses larmes collaient les poils de la bête, laissant entr'apercevoir la peau violette sous le pelage sombre.

Elle murmurait des mots sans suite, ces litanies de peur qu'on psalmodie aux heures de grande fragilité.

Elle chuchotait dans la nuit naissante opacifiant les verrières.

— Cedric, Cedric, sanglotait Nathalie avec sa voix de l'en dedans, d'abord tu n'as été qu'une poignée de fourrure dans ma main. Quelque chose d'à peine vivant. Une loque chaude, une

boule morveuse qui cherchait en aveugle une niche où se tapir. C'était sous mon bras, à l'intérieur d'un tricot. Il te fallait des terriers remplis de mon odeur. Souviens-toi. Nous froitions nos museaux l'un contre l'autre, échangeant nos baves. Tu me débarbouillais à la langue papier de verre. Tu étais si chaud, j'avais besoin de ta fièvre naturelle, de tes 38 degrés d'animal bien portant. Cedric, ma bouillotte interdite, ma bassinoire vivante que papa arrachait du lit par la peau du cou. Cedric, mon oreiller musclé au pelage si doux. Je posais ma joue sur ton flanc et j'écoutais battre ton cœur de chien comme un métronome familial, une comptine rythmée qui m'acheminait lentement vers le sommeil. Ta langue me lavait, ton corps m'habillait, tu étais mon manteau vivant, mon jumeau, mon siamois, ma béquille à quatre pattes. Je marchais en m'appuyant sur ton dos comme une invalide en rupture d'équilibre.

« C'est déjà si loin, Cedric, tu vieillis trop vite pour moi, nous ne sommes plus synchronisés. Je suis toujours engluée dans l'enfance et toi tu es déjà un adulte, un mâle. Tu ne m'as pas attendue. Nos sabliers coulent un grain différent. J'ai peur, Cedric. C'est comme si tu étais passé de l'autre côté de ma vie, comme si tu n'allais plus te rappeler. Comme si tu allais oublier nos niches partagées sous les couvertures, nos nuits dans la même caisse d'emballage. Je crois que tout ça se rétrécit dans ton cerveau de chien. Ta tête trop chaude est un petit grenier où il n'y a que peu de place, alors la nature évacue les vieux meubles. Les vieux cartons bourrés d'enfance. De notre enfance.

« Cedric, tu files sur une autre dimension, le temps te mange plus vite que moi. Tu parais si fort et tu es pourtant une proie si facile ! Tes vrais ennemis sont les jours, ils te grignotent et tes crocs ne peuvent rien contre eux. Nos parallèles vont diverger. Mon Dieu ! ton enfance n'a été qu'un rêve, la mienne s'éternise comme une condamnation. Je voudrais que tu sois de nouveau ce caoutchouc palpitant qui courait après sa queue. Cette queue que j'ai toujours interdit qu'on te coupe... Tu faisais la guerre aux pantoufles dodues, tu les mettais en pièces avant d'en mastiquer interminablement la semelle. C'était ton chewing-gum de chien, je le répétais souvent à papa.

« Cedric, je suis sûre qu'il n'y a plus aucune trace de tout ça derrière tes yeux. Tu te transformes et je traîne. Tu galopes et je viens seulement d'apprendre à marcher. Nous allons nous perdre de vue. Oh ! je voudrais que tu te rappelles, toi mon frère de chaleur. Tu me léchais et je t'imitais en lissant tes oreilles du bout de ma langue. À chaque fois je toussais en avalant tes poils, et papa accourait. Alors je disais : "C'est la poussière, c'est le vent !" Cedric, tu attends de moi des ordres, des commandements. Tu te feras tuer pour moi, mais je préférerais ce jour-là – s'il vient – que tu t'enfuyes en couinant comme un chiot peureux. Je ne veux pas de ta résolution d'adulte, de ton sérieux de mâle accompli, de ton sacrifice consenti par avance, inscrit dans ton potentiel génétique.

« Je ne te veux pas soldat suicidaire, chien esclave. Si je meurs, survis-moi, lape mon sang en guise d'au revoir et galope loin de ce monde de fous. Si tu le peux, même, dévore mon cadavre pour que je passe en toi, pour que je parte avec toi.

« Cedric, tu es trop calme, trop sage... trop vieux déjà. Tu es mon jouet de toujours, la boule noire qui s'installait sur ma tête pour me faire un bonnet à quatre pattes. Nous jouions au trappeur, tu étais ma coiffure de castor, ta queue me chatouillait la nuque et tu me bavais sur le nez... Oh ! Cedric, toutes ces années, si courtes pour moi, si longues pour toi. On ne nous a pas distribué la soupe du temps avec la même cuiller.

« Et maintenant nous marchons côte à côte. Il n'y a pas si longtemps je veillais sur toi, tu étais mon nourrisson velu à la gueule mâchouillante, je t'évitais les traquenards domestiques, les piquûres d'insectes, les aliments dangereux... Aujourd'hui tu t'es raidi dans ton rôle de défenseur. La situation s'est renversée. Tu sais au fond de toi qu'on me veut du mal, que tôt ou tard se produira l'inévitable affrontement. Tu as été préparé de toute éternité à cette confrontation. Peut-être même y aspires-tu confusément pour mourir comme doivent mourir les "bons chiens" ?

« Oh ! Cedric, ne meurs pas inutilement pour défendre un corps sans vie. Ne t'obstine pas en un absurde baroud d'honneur... Fais volte-face et disparais dans la nuit, emportant

un peu de mon image au fond de tes cellules grises. Conduis-toi en chiot, non en mâle entêté.

« Tu es mon chiot géant, Cedric, et je pose encore une fois ma joue sur ton flanc. Tu as trois mois, j'ai six ans. Le monde n'existe pas, nous le créons chaque jour à grands coups de langue râpeuse et de caresses ébouriffées. Nous n'avons besoin que d'une niche pour deux. Je ne sais pas encore que tu n'es qu'un animal, tu ne m'as pas encore attribué le statut d'humain. Nous sommes dans l'indifférencié, nous n'avons pas de sexe ni d'âge, notre vie est si entamée qu'on peut encore la croire intacte. Bonsoir, Cedric... il est si tard qu'il vaut mieux dormir pour oublier le temps, pour oublier que tu vieillis sept fois plus vite que moi et que, malgré tous mes efforts, je ne peux me maintenir à ta hauteur dans la course que tu mènes sur cette piste en forme d'horloge.

« Je voudrais que nous échangions nos sangs, que tu me donnes un peu de cette impatience à mourir qui te mène, que je t'infuse quelques gouttes de mon interminable enfance. Qu'une moyenne s'établisse qui nous fasse ex æquo au tableau d'arrivée. Oh ! Cedric, je déconne parce que je n'ai que toi, parce que j'ai peur du sommeil comme de la mort, parce que tout va à la fois trop vite et trop lentement. Attends-moi ! Ne cours pas si vite... J'ai un point de côté. »

Ainsi parlait Nathalie, à la lisière du rêve, au centre de la rotonde de l'hippopotame poussiéreux, quelque part dans la nuit d'Almoha. Dehors aucune lumière ne brillait plus sur la ville. Les immeubles avaient fermé leurs paupières blindées, condamnant les rues à l'opacité des fonds marins.

C'était une nuit de vase comme tant d'autres. Le moment fatidique où les maisons devenaient falaises, où les tours se faisaient des profils de montagnes. Au ras du sol quelques obstinés s'évertuaient à confectionner des torches que le vent soufflerait en trois secondes. Le vent protégeait l'obscurité, défendait son épaisseur. Ses bourrasques éparpillaient les étincelles, effilochaient les brandons de papier journal, rabattant les langues de feu sur les visages des insolents, leur

aspergeant les cheveux et les sourcils de bouffées de tisons incandescents.

Parfois un homme se mettait à courir en hurlant, la tête transformée en flambeau.

La nuit aimait son intimité, sa noirceur secrète de viscère invisable, et le vent connaissait ses goûts.

Nathalie dormait, la joue chaude et les pieds froids. Cedric, lui, gardait un œil ouvert, guettant ce qui finirait bien, tôt ou tard, par sortir des ténèbres.

Deuxième partie

CHAPITRE XI

Nathalie venait de grimper sur le dauphin rouillé d'une fontaine depuis longtemps tarie. C'était un magnifique point d'observation d'où l'on découvrait l'étoile à cinq branches des anciens boulevards.

Pour la première fois elle trouva que le ciel avait une vilaine couleur. Une teinte indéfinissable. Des nuages niellés de flocons sales. Des moires suspectes qui jouaient comme des mirages à l'horizon. Cela lui rappela de mauvais souvenirs. Un silence pénible pesait sur la ville, et la moindre cavalcade se répercutait sur les façades en échos interminables.

Elle changea de position car le dauphin oxydé lui écorchait les cuisses. Soudain, remontant l'enchevêtrement des rues, elle vit deux points qui – venant de deux directions opposées – se dirigeaient visiblement vers le même endroit. L'une de ces taches mouvantes était un enfant, l'autre découpait une silhouette qu'elle avait appris à reconnaître. Celle d'Isi-la-recruteuse. Cette musicienne belle et pâle à la bouche marquée par la cicatrice perpétuelle d'un baiser infâme. Tous deux convergeaient vers l'Opéra...

Nathalie réprima un frémissement. À présent elle distinguait mieux l'enfant, un garçon, qui marchait d'un pas nerveux. Elle comprit qu'il allait solliciter une audition. Une audition, c'était quelque chose dont les gosses parlaient avec un effroi mêlé d'envie. Une sorte d'initiation magnifique et suicidaire, dont personne ne savait en quoi elle consistait réellement. Obéissant à une impulsion, Nathalie glissa le long des courbes de la fontaine et se mit à courir au-devant du garçon. Elle ne savait pas pourquoi elle agissait ainsi, mais il lui semblait capital d'intervenir, d'empêcher cette rencontre. En même temps elle avait conscience d'être idiote, de se mêler de ce qui ne la regardait pas. « C'est le ciel, pensa-t-elle, la mauvaise couleur

du ciel. C'est un jour de folie. » Lorsqu'elle rattrapa le gosse il escaladait déjà les marches de marbre menant au cabinet d'audition. Le bruit de pas le fit se retourner d'un bloc. Lorsqu'elle fut plus proche de lui elle le reconnut. C'était Marek, un errant, comme elle, qui tentait de survivre en exploitant son don inné pour la musique. Elle s'arrêta et fit la grimace.

— Tu viens te présenter à l'audition ? siffla-t-elle entre ses dents. Tu sais ce que tu risques ?

Le garçon haussa les épaules. Il était vêtu de haillons serrés à la taille par un morceau de ficelle.

— Si on est engagé par un maître musicien, on n'a plus faim, laissa-t-il tomber comme une sentence.

Nathalie renifla avec mépris. On racontait beaucoup de choses sur la corporation des musiciens, et plus particulièrement sur les artistes spécialisés dans l'usage des instruments à vent.

— Tu as entendu parler des épreuves ? lança-t-elle. Certains disent qu'on peut y trouver la mort...

Marek ricana en grossissant sa voix.

— Et dans la ville, rétorqua-t-il, elle n'y rôde pas la mort ? Tu es nouvelle, tu crois encore qu'on peut s'en tirer, mais tu te trompes. Tu fais la fière, la princesse, mais dans quinze jours tu courras derrière les beaux messieurs en relevant ta jupe pour mettre ta chatte en vitrine ! Tu te laisseras défoncer par-devant et par-dérrière pour un quignon de pain et une cruche de lait ! Tu ne pourras jamais vivre ici, tu as vécu dans du coton, du sucre d'orge plein la bouche... Si tu veux t'incruster à Almoha, c'est autre chose qu'il te faudra apprendre à sucer !

Nathalie ébaucha un geste pour le gifler, mais il était bien plus grand qu'elle. Plus fort aussi. Encore une fois elle regretta l'absence de Cedric. Quand le doberman trotтинait à ses côtés, personne ne lui manquait jamais de respect.

Elle se détourna, coupant en diagonale à travers le péristyle. Avant de se glisser entre deux colonnes elle eut un dernier regard pour le nigaud qui piétinait devant la salle d'audition. Une méchante flûte de bambou était coincée sous son aisselle, comme un stick d'officier. Il avait froid... et peur. Nathalie se mit subitement à courir.

Isi escalada les marches menant à l'entrée sud de l'Opéra. De ce côté on avait économisé la peinture dorée, et la rouille, heureuse de cette marque d'attention, accrétaient les grilles de sa mousse écarlate, marquant ferrures et barreaux de son lichen métallique qui écorchait les doigts.

Un portique de marbre noir supportait le fouillis d'une figure allégorique entremêlant les corps en une série de postures si curieuses, qu'on ne savait jamais si l'on était en train de contempler un champ de bataille au soir d'une défaite ou une monstrueuse partouze. Un cartouche doré émergeait de cette bouffissure collective. On y lisait en lettres gothiques : « Conservatoire de musique. Cabinet des auditions ». Isi remonta le col de sa vieille cape, comme si l'obscurité du marbre était contagieuse. Le péristyle, lavé par la pluie, brillait comme la peau huilée d'un lutteur nubien. La jeune fille (sûrement à cause des colonnes rangées dans leur rectitude de garde-à-vous) s'y sentait toujours encerclée, prisonnière d'une louche intimité. De l'une de ces pénombres perverses et complices qui vous poussent à oser des gestes de défi magiques et puérils, des attouchements honteux dont on ne se serait jamais cru capable. Isi ne s'attardait jamais dans le péristyle. Dans la lumière trop rare, il lui semblait distinguer, se profilant dans les intervalles des colonnes, les museaux chafouins de vérités à la fois inconnues et si familières...

Elle pressa le pas, faisant claquer ses talons-aiguilles, regrettant en cet instant de ne pas pouvoir piétiner un tapis d'amorces gonflées de poudre noire. Le marbre avait cette odeur de vase qui s'accroche aux aquariums même les mieux entretenus.

Au bout de l'allée se trouvait l'enfant... La jeune femme sursauta. Tout à sa rêverie, elle n'avait pas pris le temps de se préparer moralement à l'éventualité d'une audition. Elle chercha un juron particulièrement sale pour exprimer son embarras, n'en trouva pas, et se promit de ne pas poser un seul regard sur le visage du gosse immobile.

Il attendait, raide, bien centré au milieu d'une dalle. Audessus de sa tête la lourde plaque d'acier luisant pendait à la

manière d'une enseigne ou de la lame biseautée d'une guillotine. Isi déchiffra pour la millième fois : « Centre de musique médicale. Section G.S.A. (gommeurs sélectifs adaptables). »

L'enfant bafouilla une formule de politesse. La jeune femme n'y répondit pas et poussa le battant. La grosse porte de bois noir était gluante sous ses doigts, spongieuse, telle une épave qui aurait longtemps séjourné dans une mer d'encre de Chine.

Tout de suite on débouchait dans un couloir étroit où l'eau qui avait filtré sous la porte achevait de croupir en mares parcimonieuses. « C'est pour l'audition... » crut bon de répéter l'enfant dans le dos de la jeune femme. Elle ne dit rien. L'obscurité mauve du corridor amenait sur ses lèvres et sa langue des relents de fleurs fanées, de cimetière aux couronnes défraîchies.

L'enfant trottinait toujours derrière elle ; elle aurait voulu le rassurer mais elle ne pouvait pas. Elle marcha vers la longue table couverte d'instruments à vent et choisit une petite flûte d'os à quatre trous. C'était suffisant, il fallait quelque chose de simple dont le gosse possédait relativement bien la technique. Dans la lueur dansante des torchères, les flûtes, hautbois, clarinettes, cors, tous taillés dans la même matière, brillaient d'un éclat d'ossuaire. Isi rejeta ses cheveux sur ses omoplates, tendit le mince tube ivoirin à l'enfant.

— Tu connais la mélodie ? interrogea-t-elle avec l'espoir qu'il prendrait peur et s'enfuirait. Il n'y a pas de honte à dire non, tu sais ? Tu peux encore renoncer...

Mais il secoua négativement la tête, les traits figés par une brusque impatience boudeuse. Isi soupira. « Ils » étaient tous sûrs d'eux, « ils » voulaient tous devenir des « seigneurs musiciens ». Sur dix candidats, guère plus de trois battaient en retraite au moment de l'épreuve. Pour gagner du temps elle lui proposa de relire encore une fois la partition, mais il refusa d'un air agacé. Elle haussa les épaules et lui fit signe de la suivre. Elle avait été comme lui, quinze ans plus tôt. Comme lui, elle était venue frapper à la porte de l'Opéra pour subir les épreuves d'enrôlement, quatre autres gosses l'avaient accompagnée. Elle était la seule à en être sortie triomphante... et en vie. Les

parents ne se plaignaient jamais. Le mirage de l'ascension sociale finissait toujours par gommer le danger et les pleurs.

Un couloir humide les amena dans l'une des multiples caves de la haute tour. À présent le garçonnet était très pâle et la jeune femme salivait d'abondance pour lutter contre la nausée aigre qui lui emplissait la bouche.

Une vaste cage aux barreaux recouverts d'un treillis occupait le centre de la chambre voûtée. Un vivarium dressait ses parois de verre glauque contre le mur du fond. Il régnait sur les lieux une odeur d'eau croupie et de vase. Isi fit coulisser la porte de la cage.

— Tu as bien réfléchi ? chuchota-t-elle.

L'enfant eut une mimique agacée et se coula dans l'espace délimité par l'alignement des barreaux. Isi verrouilla l'accès. Les mailles du filet métallique étaient si serrées qu'on eût dit celles d'une moustiquaire. Le garçon s'assit en tailleur, porta la flûte à ses lèvres et répéta en silence une série de doigtés complexes. Elle vit qu'il transpirait. Elle-même sentait la sueur sourdre en gouttes isolées de la toison de ses aisselles. Elle se secoua, alla vers le vivier et prit le premier aquarium qui se présenta. Le cube de verre, à demi rempli de sable et d'eau, contenait un court serpent noir à tête triangulaire. Un voron, dont la morsure venimeuse provoquait une paralysie des muscles respiratoires en trente secondes. Malgré ce potentiel criminel c'était une bête plutôt apathique, ne réagissant qu'en cas d'agression et ne s'attaquant pour se nourrir qu'à de très petits animaux. Si on l'irritait, toutefois, elle était capable de se lover en ressort et de cracher son venin deux mètres plus loin. Isi évita de secouer le reptile et glissa le bocal par la trappe d'accès située au ras du sol. Le crochet de bois prévu à cet effet « décapsula » le vivarium. Libéré, le serpent sinua paresseusement sur le sol de béton, repérant les odeurs du bout de la langue. Isi saisit alors le manche d'une louche emplie de soude caustique, et, d'un mouvement sec, en projeta le contenu sur le reptile engourdi...

Tout de suite le voron se dressa sur sa queue en boucle, gonflant sa coiffe avec colère. Isi jeta un bref coup d'œil à l'enfant.

— Joue ! supplia-t-elle. Apaise ses brûlures !

Une mélodie aigre s'éleva, d'abord mal affermie, puis de plus en plus « coulée ». Le voron cracha avec rage. À la différence des reptiles terriens il n'était pas sourd et ses membranes auditives percevaient les sons avec une remarquable acuité. Isi serra les poings. La mince lanière noire venait de filer sur le sol cimenté, pour s'immobiliser à deux mètres de l'enfant. La tonalité de la flûte grimpa dans l'aigu.

La jeune femme sentit une légère chaleur emplir son ventre. C'était bon signe. Le gosse était doué. Peu à peu l'angoisse reflua en elle, la sueur séchait sur ses flancs. La musique sédative jouait son rôle. Elle se laissa aller à fermer les yeux. Lorsqu'elle les rouvrit, le voron était à nouveau lové sur le sol, comme un filin sur le pont d'un navire. Elle sourit ; tant d'adolescents échouaient à l'épreuve du voron qu'elle se faisait l'effet d'une pourvoyeuse d'abattoir. Avec Marek, elle reprenait confiance. Elle ouvrit la porte de la cage ; l'enfant sauta souplement sur le sol sans cesser de jouer. Il paraissait excité et content de lui. Pour sa sauvegarde elle estima nécessaire de doucher son enthousiasme hâtif.

— Comment t'appelles-tu, déjà ?

— Marek, Marek de la zone sud, maîtresse musicienne...

— Pas de famille, bien sûr ? Tu fais partie d'une bande d'errants, c'est ça !

— Oui... Mon village a été emporté par le vent. Mes parents aussi. J'ai suivi des routards qui remontaient vers Almoha en disant que c'était une zone moins exposée à l'appétit de Santäl...

— Écoute, Marek, le voron c'était bien, mais tu sais, il ne s'agissait que d'une épreuve préliminaire. Un test de présélection. Déjà sur Terre, jadis, on charmait les serpents. Maintenant ça va devenir sérieux. Je vais t'amener dans une fosse et je t'y abandonnerai en compagnie d'un gros félin. Un tigris ou un léopon. Il sera en colère car il souffre d'une plaie infectée au côté droit. D'ordinaire cependant, ces bêtes n'attaquent pas l'homme. Tu ne disposeras que de très peu de temps pour l'apaiser par ta musique. Si tu paniques, si tu sautes une mesure, le soulagement musical perdra tout son pouvoir. Inutile de t'expliquer ce qui se passera... La dernière épreuve est la plus difficile. Tu ne disposeras d'aucune partition mais l'on te

prêtera une flûte de maître, en os. Tu devras entièrement improviser. Je te ferai pénétrer dans une salle de torture où un bourreau professionnel passera un criminel à la question. Tu devras deviner les harmoniques qui commandent au cerveau du supplicié et composer un air qui anesthésiera la douleur de ses pieds broyés. Si tu échoues, le bourreau disposera de ton corps selon sa fantaisie. C'est Nero, il raffole d'expérimentations. Tu as entendu parler de lui ?

Le garçon secoua crânement la tête.

— Je n'ai pas peur, lâcha-t-il en triturant sa pauvre flûte d'apprenti. J'ai travaillé chez Pogon, le chirurgien. Il n'a plus d'anesthésiques depuis longtemps. Je jouais pendant qu'il opérait. J'ai réussi à maintenir insensible un type qu'on amputait de la jambe droite. Je n'avais qu'un simple bambou à six trous. Je sais que je peux trouver les airs qui soulagent. J'en suis sûr. Le gars qu'on amputait ne sentait rien, je vous assure ! À la fin même, il nous racontait des histoires drôles, et Maître Pogon pleurait de rire en lui sciant le tibia !

Isi soupira lourdement. La sueur perlait à nouveau au creux de ses reins. L'adolescent mentait pour se faire valoir, aucune flûte de chuiivre ou d'archélos ne permettait ce genre de prodige. Seul un outil de professionnel, manié par un maître, en aurait été capable.

Marek revint à la charge :

— Vous ne me croyez pas, fit-il, acerbe. Vous essayez de me décourager, c'est normal, je viens de la rue, pas de la bourgeoisie du conservatoire !

Isi haussa les épaules. Pourquoi s'acharnait-elle à vouloir donner une chance à ce petit bluffeur arrogant ? Parce qu'il puait la faim et la misère ? Maître Zarc n'aurait guère apprécié cette attitude.

— D'accord, murmura-t-elle, on y va. Rappelle-toi que les félins sont surtout sensibles aux accords en syndole. Ces partitions n'ont pas de rythme déterminé, la valeur des notes change avec chaque animal. C'est à toi de le pressentir en observant les réactions de la bête. As-tu des notions de psychologie animale ? Connais-tu les signes physiques qui traduisent les états nerveux des fauves ? Les oreilles aplaties ne

veulent pas dire la même chose chez les léopons et chez les tigres. Souvent même, des postures analogues ont des significations opposées. Penses-y. Une dilatation extrême des pupilles veut dire « détente, relaxation » chez l'un, « colère et imminence de l'attaque » chez l'autre. Ne les confonds pas...

Marek eut un claquement de langue irrité. Elle le vit entrer dans la fosse avec un serrement de cœur. Il était trop sûr de lui, dupe de ses propres affabulations.

Elle pressa la manette d'ouverture de la cage en fermant les yeux. Les griffes du fauve fiévreux crissèrent sur le sable de l'arène.

La musique s'éleva, hésitante, tremblée...

Elle songea que, petite fille, on la surnommait la « sirène ». On lui avait toujours dit qu'elle avait le « don ». Le don de tisser des mélodies analgésiques, d'écrire sur le sable des partitions sédatives. Plus tard, Maître Zarc lui avait expliqué tout cela scientifiquement, usant de mots dont elle ne comprenait pas toutes les significations.

— Sur cette planète, disait-il, les sons se propagent dans l'air de manière particulière. Les vibrations nées de certaines substances excitent le cerveau comme le feraient des émetteurs très sophistiqués. Grâce au bois de chivré, au bambou d'archélos, mais surtout, surtout, aux os de mégatéris, nous obtenons des notes qui n'existent nulle part ailleurs, des unités sonores sans équivalent, se développant à partir d'une technologie rudimentaire : un tube d'os, quelques trous... Ce que des machines compliquées n'obtiendraient que difficilement sur Terre, nous le réalisons en soufflant dans une flûte ! Bien sûr, j'exagère, je caricature, car tout n'est pas aussi simple. Seules quelques-unes des combinaisons mélodiques ainsi produites émettent des ondes calmantes, des suites de vagues sonores qui engourdissent jusqu'à l'insensibilisation. Quelques combinaisons seulement ! Tout le talent consiste à isoler, à imaginer ces accords, ces mélodies efficaces. Bien peu en sont capables. Combien d'œuvres pour un seul chant de sirène ? Combien de doigts assez agiles, assez résistants pour jouer des heures durant sans casser un seul accord ? Oui, combien ? Avec nous, Isi, tu vas devenir une « sirène ». De ton

souffle naîtra la paix dans les nerfs torturés. Ta chanson apaisera les fibres malades, tordues de spasmes. Avec nous tu apprendras à suspendre la sécrétion des médiateurs de la douleur, à court-circuiter le réseau de la souffrance. Tu seras servante de l'anesthésie musicale. C'est à tort qu'on nous appelle « médecins-musiciens ». Nous ne guérissons personne. Nous ne sommes que des illusionnistes de la sensation. Comme les prestidigitateurs nous donnons l'illusion de faire disparaître quelque chose qui en réalité continue d'exister : la maladie.

Un rugissement rauque tira brusquement la jeune femme de ses pensées. Elle se pencha sur la margelle de la fosse. Le léopon griffait le sable à dix mètres de l'enfant, les oreilles plaquées de chaque côté de la tête, la queue fouettant les flancs. Il tenait une patte levée à l'horizontale, griffes sorties.

Marek s'affola, s'égarant dans une mélodie banale, tout juste bonne à engourdir une nichée d'oisillons torturés par la faim. Il jouait trop aigu, usant de la tonalité qui lui avait permis de vaincre le serpent. C'était une erreur capitale. Les fauves s'apaisaient dans les basses, dans les successions sourdes évoquant le ronronnement. Les trilles de Marek devaient s'enfoncer dans la crinière du jeune mâle à la façon du cri d'attaque d'un busard, avivant du même coup ses douleurs.

Isi leva la main dans un geste instinctif de protection. Elle ne vit qu'un éclair fauve. Le léopon avait bondi, griffes tendues. Son long corps musculeux recouvrit entièrement celui de l'enfant. La petite flûte roula dans le sable tandis que les mâchoires de la bête se refermaient dans un craquement insupportable. Isi vomit sur la margelle, et ses déjections coulèrent le long du puits de ciment, souillant la crinière du fauve qui ne s'en soucia guère. Elle crut un instant qu'elle allait perdre connaissance, puis se ressaisit. Elle alla à la pompe, actionna le levier et se nettoya le visage au jet glacé. Le froid du liquide lui vrilla les dents de façon désagréable. Titubante, elle regagna le couloir et l'escalier de cent cinquante marches qui menait à l'étage supérieur.

En bas, les valets poussaient le léopon dans sa cage et traînaient le corps ensanglanté du garçon gémissant hors de l'arène.

CHAPITRE XII

Isi s'immobilisa au centre du cabinet noir. C'était une rotonde de marbre bleu foncé. Une pierre polie à peine nervurée de veines plus claires qui caparaçonnait tout, du sol au plafond, changeant la pièce en une sorte d'espace inquiétant où s'abolissaient les distances. « Un tube de nuit », pensa un peu sottement la jeune femme. Alors qu'elle oscillait entre les nègres à torchères qui perdaient leur peinture, elle aperçut Maître Zarc, debout dans l'embrasement d'une fenêtre à carreaux violets. Malgré sa haute position dans la hiérarchie des musiciens, il était vêtu d'une simple redingote verdie aux coudes. Son visage long et mince avait quelque chose de rose et de translucide qui rappelait certaines sucreries, à moins que ce ne fût la couleur mièvre dont on affuble toujours les saints sur les images pieuses.

— Tu sembles bien bouleversée, lâcha-t-il en observant la jeune femme du coin de l'œil. Encore une candidature ?

Isi acquiesça d'un mouvement de tête.

— Réussie ? interrogea-t-il d'un ton poli.

— Non. Il est mort... je crois... Le léopon...

Zarc claqua la langue avec irritation.

— C'est fâcheux, très fâcheux, il y a de moins en moins de novices, sais-tu ? Les talents se font rares. Ces gosses ont la tête montée par leurs parents qui les croient tous musiciens virtuoses ! Ce n'est pas leur rendre service.

Isi songea qu'il avait tort de railler, mais elle n'osa manifester son désaccord.

— Une tempête se prépare, nota le maître de musique. Il faudra mobiliser tous les compagnons flûtistes de quatrième niveau. Il me faut l'équivalent d'une section. Combien d'hommes encore valides parmi les titulaires du cinquième et du sixième degré ?

— Une douzaine, pas plus... La maladie...

Zarc leva la main, coupant court à toute explication.

— Je veux un chef d'orchestre de sang-froid, reprit-il l'œil fixé sur la montée des nuages dont on distinguait le moutonnement crasseux dans l'entrebâillement de la fenêtre. Pas Walner... Ce sera un concert de combat, un corps-à-corps difficile. Wolm, plutôt. Ou Ser Drimi. Vois celui qui te paraît le plus méchant. Faites-vous couvrir. Par une escouade de secours. Rassemblez-vous et établissez clairement la stratégie des partitions. Renoncez à la « Huitième variation pour crampes et spasmes » de Walner, elle n'a rien donné l'autre fois. Ser Drimi me semble plus adéquat avec sa « Symphonie pour hyperalgie chronique ». Je l'ai un peu corrigée, ça me paraît digne du meilleur arsenal... Va maintenant. Il nous faudra être prêts à la tombée de la nuit, fais vibrer le tambour d'alarme.

Isi s'inclina et battit en retraite. Maître Zarc l'avait toujours effrayée. Elle savait que c'était un homme remarquable qui détenait à son actif les plus grands succès. Son « Concerto synovial », joué à l'Opéra de Nathal, avait réussi à endormir les douleurs de deux mille rhumatisants incurables en moins de vingt-cinq mesures. Un pareil triomphe restait inégalé, aucun musicien avant lui n'était parvenu à faire refluer une souffrance chronique en un laps de temps aussi court. Sa maîtrise du son analgésique dépassait tout ce qu'on pouvait imaginer.

Là où les drogues les plus puissantes restaient sans effet, la musique médicale triomphait, alliant le plaisir esthétique au soulagement physique. L'anesthésie ne durait bien sûr que le temps d'un concert, mais nombre de malades étaient prêts à payer une fortune pour bénéficier d'une simple pause dans la souffrance. Les plus riches n'hésitaient pas à entretenir un orchestre privé. Ils organisaient ainsi des concerts de chambre où l'on se réunissait entre malades de la bonne société. Tous les arthritiques de la ville étaient rapidement devenus des mélomanes passionnés.

La musique analgésique ne connaissait aucune contre-indication et n'occasionnait aucun effet secondaire nocif.

Bref, on pouvait s'en gaver sans craindre l'overdose ou l'empoisonnement. C'est du moins ce que prétendait Maître Zarc...

Isi escalada une centaine de marches pour atteindre le quartier des officiers musiciens. Dans cette partie du bâtiment les moulures et décorations disparaissaient pour laisser la place à la brique nue. Les fenêtres à meneaux se changeaient en meurtrières. L'Opéra devenait citadelle, place forte. La lumière s'y faisait avare et les tapis inexistants. La jeune femme ordonna au planton de faire passer les ordres et s'assit sous une meurtrière pour rédiger un certain nombre de messages. La mise en place du dispositif s'alourdissait chaque fois un peu plus, accumulant rapports, bordereaux, duplicata d'intendance. Un pas furtif et pourtant claudiquant lui annonça que Maître Walner venait d'entrer dans la pièce. C'était un vieil homme aux longs cheveux blancs et aux traits émaciés. Sa cape violette accentuait la pâleur de son visage, où tranchait la blessure de ses lèvres noires qu'un perpétuel sanglot rendait à la fois crispées et tremblotantes.

— Salut à toi, petite Isi, rauqua-t-il en lui caressant les cheveux. Tu bats le rappel ? Une fois de plus la fanfare monte en première ligne ?

Elle lui toucha la main, essayant de lui faire comprendre qu'il était dangereux de parler ainsi. L'Opéra fourmillait de mouchards. Mais le vieillard haussa ses maigres épaules.

— Ne t'inquiète donc pas, ricana-t-il, le vieux Walner est en disgrâce, liquidé ! Je ne suis plus le Maître ès morphine et calmants de jadis. Le dernier concert de combat m'a échappé... La fatigue sûrement. La maladie, aussi... Et puis ces éclairs, les cris de la foule mécontente de n'éprouver aucun soulagement dans ses tourments... Je n'essaye même pas de me défendre, tu vois... Et toi ? Tu composes toujours ? Une symphonie pour tolkars, je crois ? Méfie-toi ! De beaux oiseaux, les tolkars, mais leur chant si particulier fait avorter les femmes qui l'entendent... Le vent cannibale nous a pris tant d'oiseaux qu'on ne peut décemment supprimer cette espèce... Mais il nous faut tout de même nous reproduire... Si tu pouvais neutraliser l'influx nerveux provoqué par le cri de ces bêtes... Où en es-tu ?

— J’ai fini le premier mouvement, Maître.

— Ne t’en vante auprès de personne, dissimule la partition et prends bien garde qu’aucun musicien ne te suive lorsque tu vas répéter. Dans ma jeunesse je me suis fait voler un concerto. Une bien belle musique qui neutralisait les démangeaisons ! On aurait pu la jouer tous les étés, dans les kiosques qui bordent les plages, pour soulager les estivants couverts de coups de soleil. J’aurais pu gagner une fortune en droits d’auteur ! Allons... Il ne sert à rien de ressasser les vieux souvenirs et les occasions perdues.

Il eut un petit geste d’excuse et s’éloigna brusquement. Isi refoula le sentiment d’angoisse qui montait en elle et termina ses écritures. Maintenant il lui fallait se rendre à l’arsenal. Dans la section des « plans de bataille » elle sélectionnerait les partitions susceptibles de s’accorder à une tempête nocturne, des morceaux assez perçants pour dominer le ronflement des rafales. Dans la « salle d’armes », elle recenserait les instruments en état, puis les ferait transporter sur la terrasse d’exécution.

Sans en avoir réellement besoin, elle fit un crochet pour gagner la galerie abritée d’où l’on découvrait le grand dôme de l’Opéra. Le passage était vide, elle s’y attarda, laissant son regard courir sur les coupoles d’ardoise érodées par les vents. En les observant dans la lumière avare, on songeait immédiatement à un troupeau de grosses bêtes écailleuses rétractées. Elle tendit l’oreille, décryptant la chanson des anémomètres fichés en haut des lanternes ou des pinacles. Le sifflement qui montait des détecteurs rudimentaires n’annonçait aucune catastrophe. Une forte bourrasque, oui, mais pas d’aspiration destructrice. D’ailleurs, à Almoha, on ne souffrait pas des terribles typhons qui sévissaient aux alentours du désert de verre, ces trombes cataclysmiques qui déracinaient tout sur leur passage pour emporter maisons, arbres, hommes et animaux en un même maelström.

Almoha, située très en retrait, ne souffrait pas de ces convulsions titanesques. « Du moins pas encore... », ajoutaient les prophètes de malheur.

Isi fit le tour du chemin de ronde. L'orchestre jouerait sous le dôme sud. Les grandes ogives munies de volets abat-son, comme on en trouve dans les clochers, répercuteraient en partie la musique vers le sol. La jeune femme eut une grimace d'agacement. Chaque fois que la météo annonçait un coup de vent, l'Opéra devait monter en première ligne. C'était une décision sans appel du gouverneur de la ville. Sous prétexte que la musique médicale faisait des miracles, quelques vieux prêtres superstitieux en avaient conclu que la magie du son analgésique pouvait peut-être exercer son action apaisante sur les éléments déchaînés.

« Notre planète est en proie à de grandes souffrances, avait prêché le cardinal d'Almoha. Elle a mal. Son souffle est l'expression de la maladie qui la dévore, et du même coup la pousse à nous dévorer, nous, ses enfants. Le vent est sa plainte, son rôle d'agonie. Il est de votre devoir, vous, musiciens, de charger ce souffle d'accords apaisants, de mélodies anesthésiques. Peut-être les bourrasques emporteront-elles cette médecine au cœur du monde, au centre de la terre, dans le ventre de Santäl ? Peut-être vos chants auront-ils alors sur les forces du magma le même effet que sur nos pauvres enveloppes charnelles ? Artistes-médecins, vous ne pouvez refuser de collaborer... »

Aucun musicien n'était resté insensible à la menace voilée qui perçait derrière ce sermon. Isi, comme les autres, se savait tolérée... et seulement tolérée ! Aussi Maître Zarc n'avait-il fait aucune difficulté, et accepté de se plier à ce qu'il considérerait au fond de lui comme une pratique relevant de l'obscurantisme le plus obtus. La survie de l'Opéra était à ce prix.

Isi posa son front sur la pierre poncée d'un pilastre. Personne n'étant en mesure d'expliquer scientifiquement ce qui se passait sur Santäl, on régressait chaque jour un peu plus sur la voie de la raison. Des dizaines de sectes sévissaient par tout le pays. Certaines purement contemplatives et abîmées dans la prière, d'autres féroce­ment actives et ne reculant devant aucun sévice pourvu qu'il fût assimilé à une offrande.

Ce chaos effrayait la jeune femme, et elle redoutait le moment où il lui faudrait abandonner l'asile de l'Opéra. « Nous

sommes tous dans le même cas, lui avait confirmé le vieux Walner, c'est pourquoi il faut nous plier à ces singeries... Soufflons dans nos flûtes pour guérir les crampes d'estomac de Santäl, et l'Église nous protégera quelque temps encore... »

Le plus déplaisant dans toutes ces mômeries restait que chaque concert de tempête attirait au pied de l'édifice une foule de béquillards et d'invalides, de malades chroniques et de grands incurables, qui – au mépris du danger représenté par les bourrasques – venaient grappiller les quelques notes anesthésiantes tombant du haut des coupoles de l'Opéra. Cette gueuserie en haillons, civières, béquilles et chaises roulantes, se massait au bas des contreforts ou des culées d'arcs-boutants, les yeux levés vers le dôme à ogives dissimulant l'orchestre, attendant que le vent lui apporte quelques bouffées d'opium sonore. Leur avidité était celle de la souffrance dont aucun médicament ne peut plus venir à bout. Une attente agressive et pitoyable mêlant l'injure à la supplication.

Cette armée gémissante effrayait les musiciens car les gueux n'hésitaient pas à se plaindre auprès des prêtres du peu d'efficacité des mélodies jetées au vent. Devant les récriminations du cardinal, Maître Zarc louvoyait en arguant de la mauvaise acoustique des rues avoisinantes. Mais un jour viendrait où les autorités religieuses ne se satisferaient plus de ce type d'argumentation.

Le ciel virait doucement au noir, un noir fumeux d'incendie rappelant ces panaches moutonneux qui couronnent les forêts embrasées.

À regret, Isi se dirigea vers l'arsenal.

Des flûtes de toutes tailles reposaient sur des râteliers, telles des armes en attente de bataille. Toutes avaient été tournées dans le même os ivoirin. C'étaient des instruments de professionnels, des outils de soldats-musiciens, dont chacun avait réclamé des mois, voire des années d'élaboration. Isi savait qu'un seul type de tissu osseux se prêtait à leur fabrication : une certaine pièce du squelette du mégatérior, un dinosaure dont il ne restait plus que quelques dépouilles jalousement conservées. De ces carcasses trois fois millénaires dépendait la puissance des musiciens. Le bambou d'archélos, le bois de chuivre, ne

convenaient qu'aux amateurs. Les sons qu'on tirait de ces matières vulgaires ne se prêtaient pas aux prodiges. Tout juste pouvait-on s'en servir pour quelques tours de passe-passe, des hypnoses faciles, des chansons domestiques calmant les maux de dents des nouveau-nés et les petites migraines. Les grandes symphonies de combat, elles, ne naissaient que des vibrations de l'air puisé dans la cavité médullaire d'un os de mégatériorius. Jamais la caste des médecins-musiciens n'avait utilisé une autre matière. Jamais.

La jeune femme consulta le registre d'inventaire, s'assura que les râteliers étaient suffisamment pourvus. Après quoi elle ouvrit le coffre à cilices. Une véritable panoplie de mortification s'offrit à ses yeux : chemises rugueuses à la toile entremêlée d'épines, ceintures hérissées intérieurement de clous. Mais aussi des bocaux d'insectes réputés pour leur morsure douloureuse, des plantes urticantes à la brûlure insoutenable, des pommades de piment à effet retardé... Toute une quincaillerie de souffrance qui permettait aux musiciens de vérifier sur leur propre corps l'excellence de leur musique. Lorsque les flûtes de combat commençaient à vibrer, ces douloureuses pacotilles devenaient de véritables petits chefs d'orchestre portatifs ! Si l'on continuait à sentir leurs méfaits au fur et à mesure qu'avancait le concert, c'était que la formation jouait mal, que la symphonie ne passait pas, que le vent ou la pluie étouffait les notes. Les cilices fonctionnaient comme autant de signaux d'alarme, de tests. Ils permettaient aux musiciens de « corriger le tir » avant qu'il ne soit trop tard, d'improviser sur de nouveaux thèmes, bref : de limiter les dégâts.

Isi dévissa le bocal, saisit le fil collé à la carapace de chitine d'un lucane à pinces plates. Beaucoup de musiciennes en usaient, portant l'insecte en sautoir, sur leur poitrine nue, le laissant voler d'un sein à l'autre, pinçant et repinçant à chaque passage les mamelons offerts. Elle hésita. Le fourmillement des pattes sur sa peau la dégoûtait un peu. La dernière fois elle avait utilisé un petit mécanisme d'horlogerie assurant un coup d'aiguille toutes les vingt secondes. C'était une capsule de fer qu'on fixait sur la face interne de la cuisse à l'aide d'une lanière.

La douleur rappelait à s'y méprendre celle provoquée par l'aiguillon d'une guêpe. Un petit réservoir annexe permettait de corser l'effet en enduisant le dard d'une solution de poivre et d'alcool. Isi décida d'opter pour le cilice mécanique, vérifia que les rouages fonctionnaient, et le glissa dans sa poche.

Lorsqu'elle eut terminé son inventaire elle prit la direction de la salle de conférences. Déjà les musiciens se rassemblaient. Walner lui fit un léger signe au passage. Ser Drimi l'ignora. Quand elle eut disposé les partitions sur les lutrins, Maître Zarc s'appuya au pupitre.

— Compagnons musiciens, commença-t-il avec une certaine emphase, voici que sonne l'heure d'un nouveau combat. La tempête approche...

CHAPITRE XIII

Lorsque Nathalie avait vu disparaître Marek dans le sillage de la maîtresse musicienne, elle avait été prise d'un curieux pressentiment. Bien qu'elle n'estimât pas le jeune flûtiste outre mesure, elle avait décidé d'attendre la fin de l'audition, cachée derrière l'une des colonnes du péristyle. Au bout d'une vingtaine de minutes elle réalisa tout le bien-fondé de son intuition, car deux gardes rabattirent avec violence les portes du cabinet de sélection, et jetèrent sur les marches une loque ensanglantée qui gémissait comme un jeune chiot.

La fillette comprit aussitôt qu'il s'agissait de Marek. Dès que le battant de la salle d'audition se fut refermé, elle courut vers le garçon. Il était griffé sur tout le corps et présentait une très vilaine morsure à l'épaule droite. L'articulation, visiblement broyée, n'imposait plus au membre aucune rigidité. Nathalie estima que le bras du flûtiste ne tenait plus au tronc que par un faisceau de ligaments. Toutefois l'hémorragie semblait avoir été arrêtée au moyen d'une poudre vasoconstrictrice que les valets de l'Opéra avaient daigné jeter sur l'affreuse blessure. Marek bredouillait des mots incompréhensibles qu'il entrecoupait de fredonnements. À d'autres moments il tentait de battre la mesure avec sa main valide. La fillette ne pouvait se résoudre à l'abandonner ; cependant les nuages annonciateurs de tempête s'accumulaient au-dessus de la ville, il n'était pas question de s'attarder dans les rues. Si les maisons d'Almoha résistaient généralement bien à la tourmente, les hommes, eux, restaient toujours les proies rêvées du vent cannibale.

Après une brève hésitation Nathalie entreprit de tirer le garçon par les pieds, comme on remorque un cadavre.

Une nuit précoce tombait sur la cité. Le ciel s'imbibait d'encre violette. Paradoxalement, les rues s'emplissaient d'une

foule hirsute et couverte de haillons. L'armée des éclopés béquillait avec ardeur en direction de l'Opéra.

Tout ce que la ville comptait de malades convergeait vers les coupoles de l'Académie de musique. Des bataillons de civières engorgeaient les carrefours. Des cohortes de fauteuils roulants remontaient les boulevards dans un vacarme de ferraille et d'essieux mal huilés.

Les rhumatisants clopinaient, cramponnés à leur canne. Les amputés jouaient des béquilles pour s'ouvrir un passage. Nathalie se figea devant ce troupeau caparaçonné de pansements douteux, barbouillé d'onguents et de cataplasmes puants.

— Ce soir c'est le concert du peuple ! lui cria une vieille, prisonnière d'un corset. Ce soir c'est séance gratuite, soulagement général ! Viens avec nous, ton petit copain a l'air d'en avoir besoin !

Nathalie recula précipitamment. S'exposer sur une place publique un soir de tempête ne lui semblait pas relever de la meilleure stratégie. Le flot des éclopés ne tarissait pas. D'autre part Marek pesait trop lourd pour elle, et à force de le traîner elle avait peur de lui fendre le crâne sur l'arête d'un trottoir. Elle imagina alors d'avoir recours à Cedric. Si elle pouvait ramener le chien jusqu'ici elle installerait le blessé sur son dos. Le doberman n'aurait aucune difficulté à ramener ensuite l'enfant blessé au jardin zoologique.

Abandonnant Marek inconscient, elle alla donc récupérer le grand chien noir dans sa cache aux abords du quartier résidentiel. En voyant revenir sa maîtresse Cedric se lança dans une suite de bonds effrayants. Nathalie devina que la proximité de l'ouragan le rendait nerveux, mais elle ne pouvait lui expliquer que les tempêtes qui soufflaient sur Almoha n'avaient rien de comparable avec celles qui sévissaient sur le pourtour du désert de verre. Elle le prit par le collier et l'entraîna vers l'endroit où elle avait laissé Marek. Cette fois elle eut moins de mal à progresser. Le chien faisait le vide autour d'eux.

Cedric renifla le corps du garçon ensanglanté avec une évidente méfiance, et il gronda un peu lorsque Nathalie l'installa

sur son échine. Ce cavalier mou qui sentait la mort ne lui plaisait guère.

La fillette dut une nouvelle fois le tirer par le collier. Il faisait presque nuit à présent. Des lignes de flambeaux descendaient vers l'Opéra dans un martèlement de claudications arhythmiques. De temps en temps quelqu'un criait :

— Concert gratuit ! Du soulagement pour tous ! Venez ! Ça va commencer !

Un méchant petit vent rasait les pavés et griffait les mollets nus de Nathalie. Froid, coupant, il charriait déjà des cailloux, des tessons de bouteilles. On le sentait à la fois élastique et dur comme un muscle qui s'échauffe. La tempête effectuait son round d'entraînement. La fillette pressa Cedric. Les ténèbres s'installaient et il devenait difficile de s'orienter. Ils atteignirent enfin les grilles du jardin zoologique et se glissèrent entre les barreaux tordus de la porte ouest. Les bourrasques mitraillaient les verrières blindées des pavillons d'exposition et des galeries, faisant sonner leurs salves de graviers sur les serres avec une joie vandale.

Nathalie claqua la cuisse de Cedric pour lui faire presser l'allure, et c'est avec un soulagement non dissimulé qu'elle atteignit la ménagerie. Dans son trou de ciment l'hippopotame trônait toujours comme une idole au milieu de ses faux excréments de caoutchouc. Cedric se défit de son chargement d'un coup de reins impatient, et Marek roula dans la sciure en gémissant. Nathalie le considéra, un peu perplexe. Elle ne savait que faire de ce blessé encombrant, auquel ne la liait aucun sentiment positif. Une seconde, elle regretta de l'avoir introduit dans ce qu'elle considérait désormais comme sa tanière, puis elle entreprit de se rassurer en se disant que – de toute manière – il allait probablement mourir avant l'aube. Elle songea qu'elle aurait alors beaucoup de mal à dissuader Cedric de dévorer le cadavre du garçon. La sous-alimentation avait de fâcheuses répercussions sur le caractère du doberman. Mais peut-être, en définitive, ne s'opposerait-elle pas à l'appétit du grand chien. Elle ne tenait pas à le voir dépérir...

La tempête rugissait maintenant sur le mode suraigu. Cedric coucha les oreilles, de plus en plus inquiet. Pour le distraire, la

fillette grimpa jusqu'à la cabine de sonorisation et glissa une grosse cassette dans le lecteur magnétique. Un air de jazz s'échappa de la gueule de l'hippopotame. C'était « Ik be moe, er is iets niet in orde met mijn motor » de N'Koulé Bassaï, dans la version de 56 enregistrée à Nashville.

Nathalie n'aimait pas particulièrement ce genre de musique. Jean-Pierre, son père, en était fou. D'ailleurs il était fou de beaucoup de choses : de bandes dessinées, de science-fiction, d'occultisme. Peut-être était-il tout simplement fou ? Fou tout court. Timbré, déjanté ? La fillette croisa nerveusement les bras. La musique la remplissait d'une sourde angoisse. Elle lui rappelait la maison... Elle frissonna, fut à deux doigts de couper le lecteur, puis remarqua que le flot sonore apaisait Cedric. Elle soupira et s'assit sur le haut tabouret qui faisait face aux curseurs poussiéreux. Son regard se perdit de l'autre côté de la verrière blindée, dans la nuit tumultueuse de l'ouragan. Elle n'avait pas envie de se souvenir et pourtant les images montaient, vilains petits ascenseurs chargés de bile...

... La maison avait toujours exercé sur Nathalie une fascination mêlée de dégoût. C'était un bâtiment trapu, solidement enraciné au centre du parc, comme une bête tassée se ramassant sur elle-même pour bondir à la gorge des visiteurs.

Souvent, lorsqu'elles se promenaient, Cécile – la mère de Nathalie – serrait la main de sa fille avant de lui murmurer d'une voix oppressée : « Il y a longtemps, très longtemps, à l'aube du monde, une météorite venue du fond de l'espace s'est écrasée sur Santäl. C'était un bloc noir, le fragment d'une planète détruite, et il s'est à tel point enfoncé dans le sol que personne n'a pu l'en arracher. Plus tard, quelqu'un a imaginé de sculpter ce débris d'univers. Cela lui a pris des années et des années. Avec un burin et un marteau il a creusé la météorite jour après jour pour en faire une maison. Notre maison... »

Alors, parcourue d'un frisson délicieux, Nathalie cherchait du regard, entre les troncs des arbres du parc, la silhouette courtaude de la villa, avec ses toits pentus d'ardoise bleue où la lune allumait des éclairs d'acier les nuits d'averse, et parfois elle se prenait à comparer ce même toit à la coque retournée d'un navire échoué.

« C'est vrai, renchérissait Cécile, c'est la quille renversée de l'Arche de Noé. D'ailleurs, si tu regardes bien de la plus haute fenêtre de l'aile sud, tu verras sur les tuiles des incrustations de coquillages, comme sur les barques des pêcheurs. »

Elles se plaisaient à scruter les poutres du grenier, loupe en main, tels des archéologues, traquant la moindre inscription venue d'ailleurs. Dans l'imagination en alerte de Nathalie, la plus petite griffure du bois devenait bientôt le coup de patte d'un lion chargé au moment du déluge et énervé par la trop longue traversée.

Les après-midi de pluie la fillette s'isolait dans la bibliothèque pour feuilleter les pages multicolores d'anciens traités d'astronomie. Ses doigts couraient sur les images glacées, de schéma en schéma, à la recherche de la planète détruite dont parlait sa mère. Elle déchiffrait à grand-peine les bribes d'un savoir brumeux, apprenait que sur certains mondes régnaient des températures de moins cinq cents degrés, et que même le brouillard s'y solidifiait.

La nuit, tassée au fond de son lit, elle imaginait que la maison se mettait subitement à rendre le froid accumulé dans ses murs des siècles auparavant, transformant tous les habitants du lieu en statues de givre, raidissant draps et couvertures jusqu'à leur donner la consistance du marbre.

À d'autres moments la construction se faisait pyramide, tombeau antique hâtivement dissimulé par ses anciens propriétaires sous une couche de pierre et de plâtre banalisante.

« Un jour tu verras, disait maman. Au détour d'une cave ou au fond d'un placard, tu trouveras une momie. D'ailleurs je suis sûre qu'il y a ici des portes qu'on n'a jamais ouvertes ! »

Et c'était vrai ! Nathalie, couverte de chair de poule, pensait alors à tel ou tel cagibi dont on avait perdu la clef, et dont le battant restait obstinément fermé depuis des années.

« C'est un sarcophage ! triomphait Cécile. Tu peux le parier ! La momie est là, sûr ! Accroupie dans le noir. Des fois, elle gratte sous la porte pour sortir, comme un animal, et les gens qui passent croient qu'il s'agit d'une souris. Regarde par la serrure, je te parie que tu verras son œil ! »

Nathalie s'empressait aussitôt d'aller boucher la serrure en question avec du chewing-gum, terrifiée à l'idée que le regard du mort-vivant prisonnier du cagibi puisse suivre ses allées et venues le long du couloir. Mais Cécile inventait sans cesse d'autres suppositions, minant l'univers familial de sa fille, lui faisant perdre peu à peu toute son aura de sécurité. Un soir une dispute éclata entre les parents de Nathalie. Tapie derrière un canapé, la fillette entendit son père qui disait, d'une voix à la fois douloureuse et exaspérée :

« Il faut se rendre à l'évidence, Cécile, tu n'es pas guérie ! Toutes ces histoires que tu inventes, tu finis par y croire, et la gosse aussi ! »

« Toutes les mères racontent des histoires à leurs enfants ! protestait la jeune femme. Des contes, des chansons, des fables... c'est normal. »

« Des histoires, oui, des contes de fées, d'accord, mais pas ces racontars macabres que tu dé bites à longueur de journée ! Si tu continues il faudra à nouveau te faire hospitaliser, Cécile, cette maison ne te vaut rien. Tu n'aurais pas dû accepter cet héritage.

D'ailleurs, tu connais mes opinions sur la notion d'héritage, je... »

Nathalie n'avait pas écouté la suite. Une seule information comptait à ses yeux : maman risquait de repartir... une fois de plus. Cela se produisait assez fréquemment. Cécile s'en allait, escortée par deux hommes en blanc aux grosses figures faussement mielleuses. Cécile partait, une petite valise à la main. Jean-Pierre disait alors d'une voix étranglée : « Ce n'est rien, maman va en cure, elle reviendra bientôt... »

Maman « allait en cure » assez souvent. Parfois elle restait absente durant de longs mois. Lorsqu'elle revenait, elle prenait Nathalie par la main et parcourait la maison de la cave au grenier, l'œil aux aguets. Au bout d'un moment, fatalement, elle commençait à parler de ce ton las et sifflant que Nathalie n'entendait jamais sans frissonner. Elle chuchotait : « Je t'ai déjà raconté que la maison avait été taillée dans une météorite, dans l'un des mille fragments d'une planète qui a explosé ? Qui nous dit qu'un habitant de ce monde détruit n'a pas traversé

l'espace, caché au cœur du rocher, dans un trou qu'il y aurait creusé pour fuir le cataclysme ? Si c'est un être qui peut vivre deux mille ans, il est toujours là, sûr ! Debout dans l'épaisseur d'un mur (peut-être le mur de ta chambre, qui sait ?). Il ne sort que la nuit par un passage secret. Je serais à ta place, je lui ferais des offrandes. Dame ! Il ne doit pas être de bonne humeur à rester comme ça, tout raide dans sa cachette ! »

Et Nathalie, prudente, déposait chaque soir avant d'aller se coucher un verre de lait à la framboise et un morceau de gâteau sur l'une des marches du grand escalier pour apaiser la faim et la colère du monstre nocturne. Elle attendait ensuite un long moment, l'oreille collée à la porte de sa chambre, guettant le moindre craquement, imaginant l'être couvert d'écailles saisissant le minuscule morceau de pudding entre ses ongles acérés, l'engloutissant avec un claquement d'acier dans sa gueule reptilienne, et repartant ensuite, calmé par cette manifestation de bonne volonté, renonçant pour l'espace d'une nuit à ses desseins meurtriers. Quand le sommeil lui piquait les yeux, Nathalie se glissait entre ses draps avec un petit soupir de soulagement, persuadée d'avoir, cette fois encore, sauvé la vie de toute la famille. Au matin il n'était pas rare qu'elle découvrit le verre renversé et la pâtisserie à demi dévorée. Fallait-il voir là une manifestation des rats et des souris... ou bien celle du monstre cosmique – pour l'heure assoupi au creux d'une cloison, derrière les rayons de la bibliothèque ou le papier à fleurs de la chambre des parents ? Nathalie n'aurait su le dire...

Quelquefois Jean-Pierre l'attirait sur ses genoux.

« Il ne faut pas te laisser impressionner par les choses que maman raconte, lui murmurait-il à l'oreille. Elle ne va pas bien, elle est fatiguée. C'est le vent, tu comprends ? Tout le monde devient fou avec ces histoires de tempêtes... »

Nathalie hochait sagement la tête, en songeant que papa avait l'air beaucoup plus fatigué que maman et que lui aussi aurait peut-être dû partir en cure comme ça, pour voir... !

C'est à cette époque qu'on commença à parler de plus en plus fréquemment des ouragans qui sévissaient dans le sud.

« ... D'irrésistibles aspirations, nasillait la radio, des trombes capables de déraciner des forêts entières et de véhiculer les

troncs brisés à cent mètres d'altitude, sur des dizaines de kilomètres. Le phénomène, d'abord localisé au périmètre du désert de verre, est en train de prendre de l'ampleur, comme s'il voulait se lancer à la conquête de toute la planète... » Jean-Pierre paraissait redouter tout ce dont parlait la radio. À chaque bulletin d'informations, son visage s'assombrissait. Maman, elle, rayonnait.

« Ce vent, martelait-elle en tirant Nathalie à l'écart, ce vent, je vais te dire : c'est une bonne chose. C'est un coup d'aspirateur géant qui va nettoyer toutes les saletés qui encrassent Santäl. C'est le grand nettoyage de printemps. Les tempêtes savent ce qu'elles font. Elles feraient bien d'entrer dans cette maison pour y aspirer les monstruosité qui s'y cachent ! »

Nathalie ne savait qui croire. Le soir, malgré la menace potentielle du monstre habitant la maçonnerie, elle se glissait jusqu'à la chambre parentale et posait son oreille sur le bois du battant.

« Cela vient par ici ! répétait le plus souvent Jean-Pierre. Je t'assure que la région va être touchée. J'ai vécu dans le Sud, ne l'oublie pas, je connais les signes. Il ne faut pas prendre ces phénomènes à la légère. J'ai vu mourir tous ceux de ma communauté. Jamais je n'aurais pensé que les tempêtes remonteraient si haut vers le nord. Il faut que tu fasses attention, Cécile. Ne sors pas trop de la maison, Nathalie ne doit pas contracter le goût des grands espaces. Elle fait peut-être partie d'une génération d'ores et déjà condamnée à la claustration... »

Mais dès le lendemain Cécile entraînait la fillette dans le jardin et la poussait, comme elle, à se dépouiller de ses vêtements.

« Le vent nous lave ! criait-elle. Tu le sens ? Il nous étrille comme des chevaux gluants de sueur et de bave. C'est bon ! »

« Ça fait mal ! protestait Nathalie. On dirait des gifles ! »

Et c'était vrai. Des dizaines de gifles données par des mains invisibles, et qui se seraient abattues au hasard sur ses joues, ses cuisses ou ses fesses.

« Mais non, corrigeait sa mère, exaltée, c'est merveilleux ! »

Elle courait en criant ces mots, la chair rougie par le frottement de l'air. Des larmes plein les yeux, Nathalie prenait peur ; alors, rituellement, surgissait Jean-Pierre qui les ramenait de force à l'intérieur de la maison.

« Salaud ! vitupérait Cécile. Tu voudrais nous faire croupir dans un placard, nous boucler dans des sarcophages comme des momies ! Tu ne comprends pas qu'une nouvelle génération est en train de naître. Celle des enfants du vent ! »

« Tu es folle ! rétorquait Jean-Pierre. Les bourrasques prennent chaque jour un peu plus de puissance. Bientôt elles soulèveront un homme sans difficulté. »

Il avait raison. Un jour que Nathalie était dans sa chambre, occupée à jouer au docteur Frankenstein en greffant la patte gauche d'un ours en peluche sur le corps d'une poupée de chiffon, elle avait subitement entendu un cri aigu en provenance du jardin. Aussitôt elle s'était jetée contre la vitre de la fenêtre.

C'était maman qui hurlait en s'élevant dans les airs. Son corps nu paraissait aspiré par une force invisible et gigantesque. Elle montait de plus en plus haut en tournant sur elle-même comme une toupie. Très vite elle avait disparu, et son cri avait été remplacé par ceux de papa qui pleurait en martelant les murs de ses poings crispés.

Nathalie, elle, n'avait pas versé une larme. Le cri de Cécile restait bien net dans son oreille, et elle était prête à jurer qu'il ne s'agissait pas d'un hurlement d'épouvante. Bien au contraire.

À partir de ce jour, Jean-Pierre changea. Ses longs cheveux grisonnèrent et il s'enferma dans un mutisme hostile. Comme pour se faire pardonner, il offrit un chiot à sa fille. Un petit chien noir et morveux qui s'appelait Cedric... Ainsi commença l'ère de l'emprisonnement.

Nathalie frissonna. La musique syncopée sortait toujours de la bouche de l'hippopotame et Marek continuait à se tortiller sur le carrelage en murmurant des phrases incompréhensibles. La nuit enveloppait la serre blindée protégeant la ménagerie morte. Brusquement Cedric se redressa, renversa la nuque et se mit à hurler à la mort.

Nathalie regarda l'heure au cadran poussiéreux de la console. Là-bas, sous les coupes de l'Opéra, le concert venait

probablement de commencer. Elle ferma les yeux, comme pour augmenter son potentiel d'étanchéité.

Ce soir elle se sentait curieusement fragile.

CHAPITRE XIV

L'orchestre venait de gagner la tourelle de combat. Le vent du dehors, s'engouffrant dans la découpe des ogives, faisait vibrer les lutrins sur leurs socles de ciment, et sans les lests de plomb agrafés à chaque page, les partitions auraient battu des feuillets comme de grands oiseaux affolés. Isi prit son poste en troisième ligne. Bientôt il ferait si sombre que personne ne pourrait plus lire les notes tatouées à l'encre indélébile sur les parchemins. Ser Drimi leva sa baguette. Un nouvel éclair gomma les couleurs. Cette fois la déflagration explosa juste au-dessus de l'Opéra, dont tous les vitraux tremblèrent. La pluie, couchée par les rafales, se glissa entre les fentes des abat-son. Il se mit à pleuvoir sous le dôme, de façon presque aussi drue qu'à l'extérieur. En quelques minutes tous les musiciens eurent les pieds dans l'eau. Comme à l'accoutumée, une foule misérable s'était massée au bas des culées d'arcs-boutants. Les civières encombraient la chaussée, dérivant tels des radeaux au milieu des flaques. Les éclopés se servaient de leurs béquilles pour marteler le marbre des escaliers ou des statues. Toute cette gueuserie souffreteuse, ficelée dans des toiles goudronnées, coiffée de sacs de supermarché, hurlait la même exhortation :

— Commencez ! Commencez !

Les bourrasques déformaient le flot de ces voix éraillées. Les mots se changeaient en ululements fantasmatiques et menaçants. On eût dit qu'un troupeau de bêtes enragées donnait de la tête et des cornes contre les fondations du bâtiment.

— Commencez ! Commencez !

Une fois encore ils étaient venus. Bravant la chanson d'alarme des anémomètres, encore une fois ils réclamaient, ils exigeaient des miettes de soulagement. Mendiants de la souffrance ils tendaient avidement les oreilles pour voler

quelques notes anesthésiantes dans cette grande symphonie dédiée à la douleur de la planète mère, à la douleur de Santäl.

Isi les imaginait, haillonneux et grelottants de fièvre, avec leurs articulations déformées, leurs œdèmes, leurs carcasses rongées de l'intérieur, sapées par des maladies lancinantes. Elle les voyait, les arthritiques aux mains crochues, aux doigts tordus. Tous les abonnés de la souffrance à long terme, qui ne tue pas mais torture sans relâche. Ils étaient là, cramponnés aux racines de l'Opéra, attendant l'aumône d'un soulagement éphémère, d'une anesthésie partielle. Ils narguaient les dangers de la tempête avec cette inconscience, cette indifférence que confère l'exaspération d'un mal qui jamais ne se tait.

Le martèlement des béquilles, des cannes, grimpait au cœur de la maçonnerie, fourmillement lithophage qui bientôt dévorerait le bâtiment tout entier.

— Commencez !

Debout derrière le pupitre, Ser Drimi s'obturait les oreilles à l'aide de boules de suif rouge afin d'atténuer les effets de la salve musicale qu'il allait prendre de plein fouet. Isi porta le bec de la flûte à ses lèvres. Le goût fade de l'os lui emplît la bouche. De la main gauche elle libéra le mouvement d'horlogerie du cilice collé sur la face interne de sa cuisse gauche. Le concert commençait.

Au troisième coup de baguette la musique parut sourdre des instruments comme une étrange guimauve sonore, une pâte invisible qui pénétrait les peaux, les corps, pour alourdir les muscles, les figer en plein mouvement. Une glu, un onguent qui soudait les os, puis abolissait toute structure rigide, louvoyant entre l'engourdissement et la non-existence.

Un murmure de béatitude monta de la foule des gueux.

Pointées comme des armes, les flûtes ivoirines crachaient leur mélodie plaintive. Sarbacanes de rêve, elles mitraillaient la tempête, lardant ses flancs de fléchettes sonores enduites d'un poison dont la formule tenait en quelques notes sur la trame d'une partition. Escadron fouetté par les rafales, l'orchestre luttait, les poumons dilatés, bronches et lèvres en feu, joues distendues, s'acharnant à opposer son propre souffle à l'énorme halètement de l'ouragan.

Isi peinait sur la partition. À présent la pluie prenait les proportions d'une cataracte et l'eau s'infiltrait dans les trous béants des flûtes, modifiant leurs sonorités. Pour obtenir plus de puissance, Ser Drimi les obligeait à jouer le visage levé au ciel, et Isi sentait le liquide qui emplissait son instrument lui couler entre les lèvres, puis dans la bouche. Un goût âcre, désagréable, lui poissait la langue et le palais. Elle savait qu'il s'agissait de la poudre d'os drainée par l'écoulement, et que la décoction ainsi obtenue était toxique. On en parlait rarement, mais après plusieurs années de concert sous la pluie, rares étaient les musiciens qui ne périssaient pas de ce qu'on appelait pudiquement « la maladie »...

C'était en quelque sorte le revers de la médaille, la sanction du pouvoir... Elle dut s'interrompre pour tousser. Sa bouche la brûlait étrangement, comme si le pouvoir analgésique de la musique restait sans effet devant le poison né de la lente dissolution de l'instrument. La jeune femme était certaine que tout l'orchestre ressentait en ce moment même des symptômes analogues, mais personne n'osait jamais se plaindre, préférant la perspective d'une lente intoxication à l'abandon des privilèges du clan...

Depuis un moment le ronflement des rafales allait décroissant. C'était l'ouverture guettée par Ser Drimi. Défiant l'orage, la mélopée s'enfla, poussant son halo somnifère au milieu des rafales. Chaque flûte jetait comme un flocon d'anesthésique sur le cerveau des malades agrippés aux grilles de l'Opéra, emprisonnant les influx douloureux sous une chape molle, collante.

Isi savait qu'au fur et à mesure que le temps passerait, les gueux n'auraient plus assez de force pour lutter contre les ruades de la tempête. Le vent les cueillerait alors un à un, les soulevant au-dessus du sol, emportant béquilles, civières et malades dans le même tourbillon assassin.

Abrutis de musique calmante, les pauvres estropiés s'envoleraient alors le sourire aux lèvres, ballottés par les masses d'air en furie. On les verrait filer vers le ciel, comme aspirés ou tirés par un fil invisible. Le cyclone les éparpillerait à

la crête des toits, les fracassant contre les tours et les clochers, les empalant sur les aiguilles des beffrois...

Aucun d'entre eux n'aurait mal. La musique charriée par le vent autorisait les pires écartèlements.

Isi se sentait emplie d'une formidable puissance ; comme tous ceux qui jouaient à ses côtés, elle goûtait son pouvoir, s'enivrait de sa force invisible. En cette seconde elle oubliait la liqueur toxique coulant du tuyau d'os et imbibant ses muqueuses. Elle était « maîtresse musicienne », elle faisait partie des seigneurs de la médecine musicale, des magiciens du son... Elle domptait les pires douleurs ; elle, la jeune femme frêle et fragile, soufflant sa chanson par l'entremise d'une flûte minuscule, elle dupait la logique des influx nerveux, elle forçait les chemins de la nature. Elle maîtrisait la rage des corps torturés.

Une jubilation sans nom s'emparait d'elle. Elle jouait, et ses doigts volaient sur les trous de l'instrument. Elle jouait, oubliant sa bouche desquamée par le poison, sa langue cloquée.

Elle jouait...

CHAPITRE XV

Marek mourut à l'instant même où mourait la tempête. Aussitôt Cedric entreprit de le dévorer...

Nathalie ferma les yeux, se boucha les oreilles pour échapper à l'horrible bruit de mastication. Aux déchirements humides succédèrent bientôt des clapotis d'entrailles répandues et le crissement des griffes du doberman s'arc-boutant pour mieux dépecer sa proie. Une odeur de boucherie envahit la rotonde. C'était violent et fade. Un parfum d'intimité viscérale qui levait le cœur. La fillette se détourna et courut jusqu'à la cabine de sonorisation où elle glissa pêle-mêle une dizaine de cassettes dans les fentes de lecture de la console. De l'autre côté de la vitre elle vit le chien qui s'acharnait et donnait des coups de tête, à la façon des fauves fouaillant l'abdomen de leur victime. Le carrelage ruisselait de sang. Tout autour les oiseaux empaillés gazouillaient de la pleine puissance de leurs haut-parleurs. Nathalie plaqua ses paumes sur son visage. Elle n'avait pas dormi de la nuit, et la migraine lui sciait la moitié gauche du crâne. La tempête était passée sur Almoha comme un troupeau d'éléphants. Pendant des heures le pavillon de zoologie avait craqué de toutes ses membrures. Le vieux kiosque à musique déjà à demi démantelé s'était volatilisé, éparpillant ses planches à travers le parc. Une statue avait basculé, écrasant une mine. Mais les mugissements du vent avaient couvert le bruit de l'explosion, et Nathalie avait vu se lever sur fond de ténèbres une étrange colonne de feu parfaitement silencieuse dont l'éclat avait illuminé un instant jusqu'aux grilles du jardin.

Elle sursauta. Cedric montait l'escalier, la queue frétilante. Il avait la tête, le poitrail, les pattes, enduits de sang coagulé, et tenait dans la gueule un gros morceau de viande informe qu'il déposa aux pieds de la fillette comme pour lui dire : « À ton tour ! Mange, c'est bon ! »

Nathalie crispa les lèvres, les yeux rivés sur la portion flasque qui venait de tomber sur le bout de ses chaussures. Elle en sentait la chaleur et l'humidité à travers le cuir fatigué des souliers. Cedric remuait les oreilles, content de son initiative. Nathalie tendit la main, lui gratta le sommet de la tête en murmurant : « Bon chien, Cedric, bon chien... » Mais sa voix était blême. Il fallait bouger. Elle descendit, tituba à travers la salle pour se rapprocher de la brèche du vitrage. Elle avait besoin d'air frais. Elle avait besoin de respirer des odeurs de terre et de pluie. Des odeurs de fumée et d'ardoise mouillée. De ces choses dont on parle avec délices dans les romans et qui ne sont pas si agréables dans la réalité. Elle s'avança sur le seuil de la découpe aux bords tranchants.

La pluie avait lavé la cité et les bâtiments. Toutes les gammes de gris qui composaient la ville s'en trouvaient vivifiées. En se forçant un peu on pouvait se persuader que le béton humide avait un je-ne-sais-quoi de plus gai, de moins terne.

Là s'arrêtait l'aspect positif de la tourmente car les hautes grilles entourant le parc offraient un spectacle autrement terrifiant. Soulevés par les bourrasques, des dizaines de corps étaient venus s'empaler sur les pointes dorées terminant les barreaux de l'enceinte. Les cadavres transpercés avaient été déshabillés par l'ouragan et pendaient nus, à cinq mètres au-dessus du trottoir, tels des condamnés qu'on aurait jetés sur des faisceaux de lances. Leur sang avait caillé sur la grille, la revêtant d'un minium gluant qui, par endroits, virait au noir.

Nathalie étouffa un sanglot. Une haie d'horreur se dressait sur tout le périmètre du parc, comme si le vent avait élu ce site comme autel de prédilection. Situé au carrefour des différents boulevards, le muséum d'histoire naturelle avait fait office de piège à tigre, de herse de torture.

Tous les inconscients que la tempête avait surpris en terrain découvert s'étaient envolés au long des rues, bras et jambes écartelés, tourbillonnant comme des boomerangs vivants. Pendant quelques secondes ils avaient dû connaître l'inférieur ravissement de l'apesanteur, de la suppression des racines...

On racontait que l'envol était une expérience comparable à un séjour en caisson de privation sensorielle, qu'il provoquait

presque instantanément une irruption d'images fantasmatiques qui s'emparaient du cerveau et lui faisaient perdre toute conscience du réel. Nathalie essayait de s'imaginer ce qu'avaient pu ressentir les malheureux soulevés par la tempête dans le court trajet qui les avait menés de l'Opéra aux grilles du parc. S'étaient-ils vus mourir ? Avaient-ils au contraire connu une extase brève et indescriptible ? Elle les voyait, filant en droite ligne, tourbillonnant comme des toupies, fusées, flèches, cerfs-volants de chair sans attache. Combien de secondes entre le parvis de l'Opéra et la herse du jardin ? Cinq ? Dix ? Dix secondes d'éternité ? Dix secondes d'enfer ?

On disait que l'aspiration était si puissante que la circulation sanguine s'arrêtait immédiatement et que le cerveau, non irrigué, sombrait instantanément dans l'inconscience... On prétendait que le sang remontait d'un bloc vers la tête, à la manière du fameux « coup de ventouse » des scaphandriers, et que veines et vaisseaux éclataient sous le flux de cette surcharge brutale.

On racontait, on disait, on prétendait...

Mais où était la vérité ? Qui savait réellement ce qui se passait durant l'envol ? Les morts, ceux qui pendaient en ce moment au long des grilles. Et seulement eux.

Nathalie se sentit submergée par un trop-plein d'horreur. Prise entre la rotonde changée en étal de boucherie et la grille des suppliciés, elle éprouva une subite et irrépressible envie de fuir.

Sans réfléchir elle s'accrocha à l'une des poutrelles métalliques structurant la verrière du pavillon, et se hissa au sommet du dôme tandis que Cedric, demeuré au seuil de la brèche, gémissait d'angoisse.

Une fois de plus elle se retrouva à cheval sur l'échine du musée.

La pluie violente de la nuit passée avait en partie lavé les vitres gigantesques que sertissaient les barres d'acier formant l'architecture des différentes galeries d'exposition. Pour la première fois Nathalie posa le pied sur une surface réellement transparente et elle en éprouva un léger vertige. Sous ses semelles la verrière ne ressemblait plus à un lac gelé, opaque et

crissant. Désormais on voyait nettement les objets alignés dix quinze mètres plus bas, sur l'interminable parquet ciré.

Les galeries étaient devenues autant de tunnels de cristal. Débarrassées de leur couche de saleté elles révélaient leurs trésors. Des kilomètres d'oiseaux taxidermisés, des milliers d'os assemblés au fil de fer pour reconstituer quelque puzzle préhistorique. Des vitrines, des centaines de vitrines.

Nathalie songea que le musée ressemblait à un grand magasin. C'était une sorte d'hypermarché de l'histoire, de bazar infini pour historiens et anthropologues. Du temps où ces bâtiments étaient encore ouverts au public, les savants devaient prendre un caddie à l'entrée et circuler dans les travées comme au milieu des gondoles d'un self-service, puisant ici ou là un tibia de dinosaure, un paquet de fossiles. On payait à la sortie, l'unité monétaire étant la thèse universitaire ou l'encyclopédie.

La fillette progressa d'une cinquantaine de mètres. Ces tunnels inviolables excitaient maintenant sa curiosité, elle savait cependant qu'ils demeureraient toujours hors d'atteinte car elle avait plusieurs fois parcouru l'étendue des dômes sans déceler la moindre faille dans la texture des galeries.

Brusquement, alors qu'elle allait faire demi-tour, elle entrevit une forme blanche qui se déplaçait furtivement au-dessous d'elle.

Cette fois la saleté des verrières ne protégeait plus le fantôme, et la fillette put observer à loisir le vieillard en blouse médicale qui remontait la galerie à pas lents. C'était un grand homme décharné aux longs cheveux argentés. Il avançait comme un somnambule entre les marabouts empaillés. Au bout de cinq minutes il finit par sortir du champ de vision de la fillette. Elle se demanda s'il l'avait vue ou s'il l'avait volontairement ignorée.

Quoi qu'il en fût, elle connaissait maintenant le visage de Georges Werner, celui qu'on surnommait parfois « le conservateur fou »... et plus fréquemment « le vieux dingue ».

Elle espéra secrètement que de cette rencontre muette sortirait quelque heureux bouleversement.

CHAPITRE XVI

Isi se dressa sur un coude, cassée en deux par la quinte de toux. La fièvre collait le drap sur sa peau moite. Elle avait chaud et grelottait tout à la fois. Ses cheveux poissés par la sueur pendaient en longues mèches grasses sur ses épaules. Elle se laissa retomber en arrière. La lumière dispensée par la fente de la meurtrière n'éclairait que parcimonieusement la cellule d'habitation. L'impression d'étouffement qui accablait la jeune femme s'en trouvait accrue d'autant.

Quelqu'un gratta à la porte puis poussa le battant. La silhouette claudicante du vieux Walner s'encadra dans le chambranle. Il tenait une tasse fumante à la main.

— Des herbes, marmonna-t-il, un excellent remède. Tout l'orchestre est malade... Cette pluie, bien sûr. Une bronchite sûrement. Les vêtements mouillés, le vent glacé. C'est fatal !

Isi prit la tasse, la porta à ses lèvres.

— Attention ! s'alarma le vieux musicien. C'est brûlant !

Mais la jeune femme ne sentait rien. Le liquide bouillant coulait dans sa bouche insensibilisée sans éveiller la moindre douleur. Découragée, elle posa le récipient sur le sol.

— Pourquoi faites-vous semblant, Maître ? haleta-t-elle en le fixant avec insistance. Vous savez bien qu'il ne s'agit pas d'un banal coup de froid.

Le vieil homme parut se recroqueviller.

— C'est le poison des flûtes ! martela Isi. Tout le monde le sait bien mais personne ne veut jamais en parler. Il vous coule dans la gorge, dans le ventre, ses émanations vous emplissent les poumons. C'est le poison de la musique, Maître Walner, il nous intoxique tous à petit feu, et la douleur qu'il fait naître en nous est curieusement la seule que ne peut vaincre notre art... J'ai tort ?

Walner eut une crispation des lèvres.

— Non, mon petit, chuchota-t-il, la poudre d'os est mauvaise, ce n'est pas un secret pour les musiciens. Chaque fois que l'on joue sous la pluie c'est comme si l'on absorbait un plein verre de venin. Malheureusement, huit mois par an, et par la volonté des prêtres, il est difficile d'officier ailleurs que sous une averse. Certains de tes camarades sont très atteints. As-tu vu le teint plombé de Volmar ? Quelques-uns s'en tirent : ceux qui ont la chance d'être des compositeurs. Écrire leur permet d'échapper à la corvée des séances de combat. Ce fut mon cas. Sans le succès de ma première symphonie thérapeutique, je n'aurais pas quitté les rangs de l'orchestre... et jamais atteint quarante ans. Mon petit, il n'y a pour toi qu'un moyen de t'en sortir : termine ta symphonie et présente-la au grand Zarc. S'il la juge bonne, tu n'auras plus jamais à jouer contre l'ouragan. Tu écriras d'autres pièces analgésiques... Des mélodies anti-prurits, je t'aiderai. Ne tarde pas ! La saison qui vient va être dure pour nous, les crieurs de pluie ne se privent pas de le dire : voilà le temps des orages ! Il te faudra sortir cent cinquante fois pendant l'hiver. À chaque nouvelle averse tu boiras le poison de ta musique. Je te le répète, ne tarde pas, écris, soumets-moi tes essais, c'est la seule ruse qui est permise aux musiciens, encore faut-il en être capable.

— Maître, souffla la jeune femme, vous ne comprenez pas que le clergé se sert de nous ? Vous savez ce qu'on chuchote dans notre dos ? « La musique adoucit les meurtres ! » Nous sommes comme les sirènes de l'antiquité : des monstres ! Nous attirons les infirmes, les malades, sur les marches de l'Opéra. Ils viennent pour obtenir un soulagement, une accalmie dans la souffrance... Et le vent les emporte ! Le vent les tue ! Vous ne saisissez pas le sens de la manœuvre ? Les prêtres se servent de nous comme de sacrificateurs ! Par le mirage de notre musique nous offrons à Santäl des sacrifices humains ! Un holocauste déguisé en accident !

Walner s'affolait, jetait des regards apeurés tout autour de lui.

— Allons ! Allons ! bégaya-t-il, il ne faut pas se laisser aller au délire...

Isi ferma les yeux. La souffrance nouait ses mille doigts dans son ventre. Elle avait chaud, elle avait froid. La chambre tournait comme une toupie dérégulée et la meurtrière se dilatait comme l'œil d'un chat qui se prépare à l'attaque.

Elle sombra dans la nuit.

Sa haute silhouette encadrée par la trouée lancéolée de l'ogive, Maître Zarc regardait s'amasser la nuit sur les coupoles de l'Opéra. Le vent était tombé, il ne pleuvait plus, mais les dômes continuaient à scintiller et leurs tuiles s'irisaient comme des écailles métalliques.

Ser Drimi ébaucha un mouvement furtif, essayant de capter l'attention du maître. L'odeur qui montait des gouttières évoquait trop celle de la vase pour qu'il puisse lui trouver un charme quelconque. Quant aux coupoles, on eût dit les ventres gonflés de gros poissons transformés en baudruches par les gaz de putréfaction. Il ne comprenait pas que Zarc, le maître de l'Opéra, pût perdre un temps précieux en de si sottes contemplations.

— Le cardinal est satisfait, attaqua-t-il enfin d'une voix mal affermie. Il estime qu'une centaine de pauvres ont été emportés par l'ouragan lors du dernier concert. Il juge que c'est un sacrifice honorable, et que Santäl en saura gré à ses enfants.

Zarc cracha un juron incompréhensible et fit volte-face. Fixant Ser Drimi dans les yeux, il murmura d'une voix atone :

— Je me demande si cette vieille crapule est vraiment dupe de ses propres discours. Vous ne pensez pas qu'il se sert plutôt de nous pour débarrasser Almoha des cohortes de malades et d'indigents qui encombrent ses rues ? Belle astuce : le concert de guérison dédié au vent ! Les malades, bien sûr, s'y précipitent... et hop ! D'après vous, agit-il par conviction religieuse, parce qu'il croit vraiment que des sacrifices humains apaiseront la... « faim » de la planète, ou par calcul technocratique et parce qu'il a trouvé là un parfait moyen de remédier à la paupérisation accélérée de Santäl ?

Ser Drimi baissa les yeux, au comble de la gêne.

— J'ai peur qu'on ne nous fasse jouer un bien sale rôle, renchérit Zarc. Médecins et bourreaux : plutôt gênant, vous ne trouvez pas ?

— Il nous faut malheureusement composer avec les autorités religieuses, bafouilla le chef d'orchestre. Nous ne sommes pas en position de force, d'autant que d'autres problèmes risquent avant peu de se poser à nous...

— Lesquels ?

— La pluie ! La pluie ronge les flûtes de l'intérieur. En les drainant elle en augmente la porosité et fausse leur résonance. La moitié de nos instruments est d'ores et déjà hors d'usage, incapable d'émettre un son sédatif satisfaisant. Les séjours répétés sous l'eau ont privé l'os de ses qualités musicales intrinsèques. J'en ai moi-même testé plusieurs, il ne faut pas se leurrer. La plupart ne concurrencent pas une bonne flûte en bois de chuivre ! La situation est critique, nous ne pouvons pas nous laisser surprendre. Sans instruments irréprochables nous ne sommes plus rien ! Notre pouvoir s'évanouit ! La saison qui s'annonce se place sous le signe des orages, nous ne pourrions l'affronter sans armes adéquates. Vous imaginez ce qui arrivera si nous nous trouvons un jour à court d'instruments ? Les prêtres d'Almoha n'auront plus aucune raison de tolérer notre présence. Nous ne leur servirons plus à rien ! Combien de temps se passera-t-il alors avant qu'on ne remette en cause notre statut ? Pensez-y, Maître ; sans instruments, le meilleur orchestre et la plus efficace des symphonies ne sont rien...

Zarc soupira. Il ne doutait pas que Ser Drimi eût raison. Il convenait de renouveler au plus tôt les râteliers du magasin de musique. Pour cela il fallait faire tourner à plein régime les ateliers de tailleurs, mais là encore surgissait une impossibilité...

— Nos réserves de matière première sont épuisées, dit doucement Ser Drimi, devançant la pensée du Maître. Je suis passé aux stocks. Il reste tout au plus une dizaine d'os utilisables. Les autres sont trop spongieux. L'humidité qui règne dans les caves n'a pas contribué à leur conservation. L'incompétence des préposés aux premiers étages dépasse tout ce qu'on peut imaginer, des rapports auraient dû être rédigés depuis longtemps. Il aurait fallu s'inquiéter de cet état de choses

depuis plus d'un an. Vous savez comme moi ce que cette pénurie implique : il faut reconstituer le stock. En clair : il devient vital de se procurer d'autres os !

Zarc contempla sans la voir la ligne bossue des coupoles.

— Allons, Drimi, souffla-t-il, ne rêvons pas. Le mégatériorius n'est pas un animal d'aujourd'hui. L'académie des sciences n'en possédait que deux squelettes. Deux dépouilles ramenées d'une expédition polaire. L'une d'elles, trop abîmée pour être exposée, nous fut vendue à prix d'or. La seconde – intacte – est toujours sur son socle, au musée de paléontologie d'Almoha. Mais cette galerie est devenue une véritable place forte dont le conservateur est à demi fou. Jamais vous ne pourrez le convaincre de nous céder le dinosaure dont il a la responsabilité. Jamais.

— Il y aurait bien une autre solution..., hasarda le chef d'orchestre.

— Je vois ce que vous voulez dire, fit Maître Zarc dans un murmure. Nous pourrions nous passer de l'autorisation du conservateur et... le voler ?

— C'est une éventualité à considérer.

Zarc hocha la tête. Désigner des... « prospecteurs » était une tâche délicate car il n'était pas question de nommer à cette responsabilité des éléments de moindre valeur. Sélectionner des os de mégatériorius impliquait une haute science musicale et une intuition sinon magique, en tout cas inexplicable. De plus, cette « quête » entraînerait fatalement les musiciens désignés à s'introduire dans l'enceinte du jardin zoologique qu'on disait remarquablement défendue. Ce voyage exploratoire ne serait pas sans danger. Si beaucoup partaient, peu reviendraient, telle était l'équation régissant le redoutable statut de tout pourvoyeur.

— Si vous m'y autorisez, reprit Ser Drimi, je peux dresser une liste de candidats. La jeune Isi me paraît réunir les qualités requises. Jeune, vigoureuse, c'est une bonne musicienne, un talent sûr dans le domaine de l'instrumentation, mais à mon avis elle ne franchira jamais le cap de la composition. Nous courons donc un moindre risque en la sélectionnant. Le petit Drog, par contre, qui travaille à un oratorio sous ma direction,

ne peut être retenu ; ce serait une trop grande perte pour la corporation s'il ne revenait pas. Wilmur est assez doué... Kévin aussi, mais de faible constitution. Isi, elle, est encore robuste, la « maladie » ne l'a pas vraiment touchée...

Zarc acquiesça. Demain il convoquerait les candidats désignés par le chef d'orchestre. Il soupira, le cœur étreint d'un malaise indéfinissable. La liste fatidique défilait dans son esprit. Isi, Wilmur, Kévin... Isi. Demain...

CHAPITRE XVII

On ne découvrit pas tout de suite la lézarde.

C'était le lendemain de la tempête et la ville pansait ses plaies. Dans les rangs de la gueuserie sévissaient les habituelles batailles d'après l'ouragan. On se battait pour la possession des maigres biens de ceux que le vent avait emportés. On s'octroyait les caches et les abris des victimes du grand concert. Et, par-dessus tout, on dépeçait les enfants fracassés par les bourrasques...

Ce cannibalisme était de tradition. Les jeunes cadavres anonymes, qu'aucune famille ne réclamait, étaient ramassés et « préparés » par un escadron de matrones auquel on avait attribué une fois pour toutes cette tâche aussi effrayante que nécessaire.

Les pauvres se nourrissaient d'eux-mêmes, laissant l'ouragan jouer le rôle d'exécuteur. Cette boucherie se déroulait en grand secret, derrière un dédale de paravents de carton hâtivement dressés. Il était interdit d'en parler ou de risquer le moindre commentaire à son propos tandis que s'organisaient de longues files d'attente autour du point de distribution.

Les ogresses travaillaient vite et bien. Il ne leur fallait que quelques minutes pour détailler un corps en morceaux non identifiables. Elles n'avaient pas leur pareil pour donner à la viande humaine un aspect « anonyme » qui convenait aux âmes les plus sensibles. Tout leur art consistait à écarter les pièces d'anatomie trop facilement reconnaissables et à transformer en d'anodins biftecks cette épouvantable provende dont on usait par légitime défense.

À peine découpée, la chair était salée et emballée dans de grossiers chiffons de papier. Chacun en recevait une part à peu près égale. La distribution continuait tant qu'il restait un cadavre à débiter. Les parties dites « nobles » : têtes, mains,

pieds, organes génitaux étaient ensuite placées dans des cassettes confectionnées par le charpentier du bidonville des arcades, puis conduites en grande pompe sur le bûcher d'incinération générale. Cette cérémonie donnait naissance à un long cortège où officiaient des dizaines de pleureuses bénévoles. Chaque tempête mourait ainsi sur une aube sanglante et salvatrice.

La gueuserie reconstituait ses forces dans ce cannibalisme du désespoir, mais l'horreur même du rite imposait le secret tacitement consenti. À tant s'appliquer à l'ignorance, certains avaient d'ailleurs fini par vraiment oublier. Aux plus jeunes on racontait qu'il s'agissait de distributions organisées par les prêtres à partir des nombreux animaux de cheptel que la tempête avait tués.

Les matrones, elles, restaient muettes et hiératiques, gonflées de leur rouge importance, transportant dans leurs tabliers un arsenal de lames affûtées à gros manche de bois. Sitôt le vent tombé, elles étaient toujours les premières à sortir pour arpenter la ville bousculée, meurtrie par dix ou douze heures d'étreinte. Elles allaient au long des boulevards, poussant leur éternelle voiture à bras, l'œil aux aguets, trotinant de toute la vitesse de leur corpulence. Parfois un impertinent disait : « Les grosses font le marché », mais il se faisait aussitôt rabrouer, et chacun s'efforçait de ne pas penser à ce qui allait suivre.

Les habitants des immeubles privilégiés n'avaient jamais entendu parler de ces cérémonies si particulières. Retranchés derrière leurs volets blindés, recroquevillés dans le ventre des maisons aveugles, ils vivaient dans un monde cotonneux coupé de la réalité. Les autorités religieuses, si elles n'ignoraient rien de telles pratiques, avaient décidé de ne pas s'interposer tant que les parties nobles des défunts jouiraient d'une sépulture décente et ne seraient pas consommées comme de vulgaires pièces de boucherie.

Au dépeçage succédait donc le bûcher général auquel on se débarrassait de tous les cadavres que n'avait pas emportés le vent.

Le brasier était patiemment édifié sur la place Verneuve dans une musique funèbre de jerricans entrechoqués.

Le feu se chargeait de réduire à néant les corps fracassés, changeant ces poids morts en une poussière impalpable que le moindre frisson de l'atmosphère dispersait aussitôt. On comprend qu'au milieu d'un tel climat personne n'ait remarqué la fissure avant le début de l'après-midi...

Elle s'étendait du carrefour Saint-Déméter jusqu'au milieu de l'avenue Hannafosse, en une série de zigzags pratiquement égaux.

À vrai dire elle n'avait rien de menaçant car elle avait fendu l'asphalte très proprement, sans éclatements ni débris d'aucune sorte. Vue des toits, elle avait l'air d'un motif géométrique parfaitement calibré et dessiné dans le goudron frais de la pointe du couteau.

En s'approchant il était impossible de dire si cette blessure de la chaussée restait superficielle ou si elle s'ouvrait au contraire sur un gouffre. On ne distinguait qu'une mince ligne trop régulière pour être accidentelle. Sans doute est-ce cette régularité même qui la dissimula toute une matinée aux yeux les plus avertis ?

Quand l'alerte fut donnée, la Compagnie du Saint-Allègement dépêcha sur les lieux une patrouille de nageurs aériens ainsi qu'une douzaine de prêtres chargés de sonder la plaie.

La corde plombée qu'on inséra dans la fente fila sur plus de vingt-cinq mètres avant de devenir molle, provoquant la stupeur générale. Afin de réduire la marge d'erreur on mesura la crevasse tous les dix pas. Les profondeurs obtenues oscillaient entre vingt et trente-cinq mètres ! Cette fois le frère sondeur devint blême, et un murmure d'affolement parcourut les rangs des culs-de-jatte chargés de contenir la foule des badauds.

— La croûte de Santäl est en train de céder ! balbutia l'un d'eux. Ça devait arriver un jour ou l'autre ! C'est la tempête ! Elle a ébranlé les immeubles !

Il y eut un début de panique que les nageurs aériens réprimèrent en tirant des billes de caoutchouc sur les plus excités. Le calme revint. Les frères du Saint-Allègement

échangeaient des regards angoissés. Ils avaient devant eux la matérialisation palpable de toutes leurs théories : la peau de la planète venait bel et bien de craquer ! Au soulagement qui avait suivi la fin de l'ouragan succéda une inquiétude sourde comme une douleur mal localisée.

La nouvelle fut très vite colportée, d'abord dans la poullerie des arcades, puis au sein des immeubles. « La terre s'est ouverte, répétait-on dans un souffle, le sol s'est fendu ! » Cette évidence fermentait déjà dans les esprits, engendrant une cohorte d'images apocalyptiques. Pour beaucoup, la lézarde qui ricanait sur l'asphalte de l'avenue Hannafosse présageait l'engloutissement futur d'Almoha. On s'apercevait soudain avec épouvante que la Compagnie du Saint-Allègement n'avait jamais cessé de dire la vérité et que ses prophéties étaient en train de se réaliser.

Les nageurs aériens patrouillaient à présent par toute la ville, dispersant les attroupements à coups de fronde. Pendant ce temps l'armée des culs-de-jatte s'était déployée, auscultant les trottoirs avec frénésie.

Au journal télévisé du soir, l'archevêque prit la parole pour annoncer que la campagne d'allègement général allait être renforcée. Il demandait à la population d'obéir sans discuter aux consignes transmises par les différentes milices religieuses.

Maître Walner vint rapporter les événements à Isi qui, sa fièvre enfin tombée, s'apprêtait juste à quitter l'Opéra. Le vieil homme bredouillait d'excitation, et la flûtiste eut le plus grand mal à suivre son récit. Lorsqu'il eut terminé, elle se fit réexpliquer deux ou trois points qui lui paraissaient incompréhensibles.

— Une faille, observa-t-elle, sur l'avenue Hannafosse ? Mais il ne s'agit même pas d'une zone d'allègement prioritaire...

— Elle le deviendra rapidement, sois-en sûre ! caqueta le compositeur. Ça va écoper ferme dans les jours qui viennent ! J'en vois plus d'un condamné à la rue. Les prêtres vont vider les deux côtés du boulevard sans demander l'avis de qui que ce soit.

— Une crevasse ? répéta Isi incrédule. Jamais je n'aurais pensé...

— Moi non plus, renchérit Maître Walner, moi non plus !

Dès le lendemain la cité se parsema de bûchers. Les habitants des maisons bordant l'avenue Hannafosse reçurent l'autorisation de demeurer sur place, à la condition *sine qua non* qu'ils acceptent de se débarrasser de leurs meubles.

Des colonnes de bahuts, d'armoires, de commodes, prirent ainsi la direction du plus proche point d'embrasement. Sur les places désignées on entassait le mobilier comme pour une gigantesque barricade, entremêlant tables et chaises en un inextricable fouillis. Faute de fagots on faisait démarrer l'incendie en recouvrant le premier étage de l'amoncellement à l'aide de livres imprégnés d'essence. Des dizaines de milliers de volumes avaient été transformés en grosses éponges inflammables avant d'être jetés pêle-mêle sur la masse hirsute du bûcher.

Quand la barricade menaçait de s'écrouler, on la déclarait saturée et on y lançait une torche. Les flammes éclataient alors en couronne grignotante, encerclant le dernier carré des armoires, s'attaquant aux bois précieux gorgés de cire, aux laques délicates des vernis qui se mettaient à cloquer en bulles noirâtres.

Puis l'incendie commençait à ronfler, levant une colonne de flammes empanachée de suie, éclairant les façades d'une mauvaise lumière dansante qui emprisonnait les regards et vous faisait des pupilles hallucinées.

Les habitants des appartements délestés n'étaient autorisés à conserver qu'un minimum d'objets de première nécessité dont la liste, établie par la Compagnie du Saint-Allègement, équivalait à un bagage d'une trentaine de kilos par individu. Le surplus de vêtements se trouvait automatiquement réquisitionné. On distribuait aux pauvres tout ce qui n'entrait pas dans la catégorie du linge d'apparat. Ce dernier, composé essentiellement de robes du soir et de smokings, était bien entendu livré au feu.

La journée s'écoula donc dans le crépitement des foyers et les psalmodies des culs-de-jatte. Il régnait dans toute la ville

une chaleur inhabituelle puisant des bouffées brûlantes chargées de suie.

À la panique des locataires répondait la joie vengeresse des gueux qui voyaient dans ce cérémonial d'anéantissement une sorte de carnaval sinistre parfaitement réjouissant. S'organisant en procession, ils défilèrent sous les fenêtres de l'avenue Hannafosse en scandant :

*Aujourd'hui logés, demain expropriés !
Aujourd'hui arrogant, demain pauvre mendiant !*

Il fallut l'intervention des nageurs aériens pour obtenir que se dissolve la manifestation. Les billes de caoutchouc et les fléchettes urticantes dispersèrent la foule des clochards, mais le venin des slogans faisait déjà son œuvre.

Une vingtaine de résidents, terrifiés à l'idée de se retrouver prochainement à la rue, se suicidèrent par divers moyens allant de la pendaison à l'absorption massive de barbituriques.

Vers dix-huit heures un visionnaire hurla qu'il avait vu la lézarde s'agrandir sous ses yeux, provoquant une bousculade parmi les badauds. Des femmes chargées d'enfants jaillirent des immeubles avoisinants en poussant des cris hystériques. On se piétina un quart d'heure durant, puis la fièvre retomba. L'équipe d'observation dépêchée par la confrérie décréta, après vérification, que la faille n'avait progressé en aucune manière. Pour couper court à toute future contestation on imagina de recouvrir son tracé à la peinture rouge. Le zigzag écarlate ainsi obtenu servirait dorénavant de référence. Badigeonnée en « rouge pompier », la crevasse prit curieusement une allure beaucoup plus menaçante. Elle s'étalait désormais sur le ventre de l'avenue tel un champ opératoire passé au mercurochrome.

Tout le monde en fut conscient, même le frère sondeur qui se maudit immédiatement pour cette initiative.

Fort heureusement la fièvre baissa avec l'extinction des brasiers. Les enchevêtrements de meubles s'étaient affaissés sous leur propre poids en amas carbonisés totalement méconnaissables, et qui craquaient en s'émiettant.

La nuit chassa les gueux qui regagnèrent leurs abris. Il ne resta bientôt plus pour sillonner la ville que les légions silencieuses des nageurs aériens brassant l'air à dix mètres au-dessus de l'asphalte.

Isi avait suivi le déroulement de la journée embusquée derrière ses vitres, la poitrine douloureuse. Elle avait le cerveau embrumé et les joues en feu. Le serpent rougeoyant de la crevasse l'attirait comme une promesse d'abîme. Jusqu'à présent elle avait toujours considéré les frères du Saint-Allègement comme des illuminés menés par des charlatans. Découvrir qu'ils avaient peut-être raison l'emplissait d'une terreur quasi superstitieuse.

Elle pressentait que cette déchirure du goudron aurait avant peu sur sa vie une influence négative. La faille était née de la tempête, or les musiciens avaient pour tâche indirecte de dompter le vent. La crevasse était donc la conséquence de leur insuffisance artistique et médicale. La crevasse était le résultat de leur échec... C'est du moins de cette manière que raisonnerait l'archevêque. Toute catastrophe doit avoir son bouc émissaire ; celle-ci ne ferait pas exception à la règle.

Isi tressaillit. Un nageur aérien venait de frôler sa fenêtre. Instinctivement elle recula dans l'obscurité de l'appartement. Suspendu au bout de son ballon blême, le patrouilleur scruta méchamment le carré noir de la vitre. La jeune femme demeura statufiée, les yeux rivés à cette silhouette décharnée oscillant sous la bulle de baudruche du ballon porteur.

Au même instant, derrière les grilles du jardin zoologique, dans la rotonde de l'hippopotame, Nathalie, qui ignorait tout des derniers troubles secouant la cité, faisait une découverte pour le moins troublante.

Ouvrant dans la cabine de sonorisation un placard jusqu'à présent dissimulé par une affiche, elle venait de mettre la main sur une trentaine de rations composées de tablettes nutritives déshydratées. Les gros biscuits durcis étaient parfaitement consommables, leur emballage n'ayant subi aucune dégradation.

C'est en saisissant les paquets bruns que la fillette nota un fait étrange : alors que l'intérieur du placard disparaissait sous

une épaisse couche de poussière, les rations, elles, n'en présentaient pas la moindre trace... On eût dit des boîtes récemment déballées, non des vivres oubliés depuis des années au fond d'un réduit.

Elle fronça les sourcils, toucha l'affiche qu'elle avait trouvée pendante en pénétrant dans la cabine. Immédiatement elle sourit en murmurant :

— *L'île mystérieuse.*

À présent elle se mordillait la lèvre inférieure, persuadée d'avoir vu juste. Comme dans le roman de Jules Verne, quelqu'un était venu pendant son absence. Quelqu'un qui avait déposé les rations dans le placard et arrangé la mise en scène de l'affiche décrochée dans le seul but d'attirer son attention.

Et ce capitaine Nemo qui lui portait secours ne pouvait avoir qu'un seul nom : Georges Werner, le conservateur fou...

Elle battit des mains et appela Cedric. Les tablettes nutritives arrivaient à point au moment même où – poussée par la faim – elle envisageait sérieusement de prendre part au festin cannibale du doberman.

Elle serra contre sa poitrine le gros paquet de papier huilé surmonté de l'étiquette : Survival pack food. Désormais elle avait assez de provisions pour s'abstenir de sortir en ville durant un bon moment. Peut-être même n'aurait-elle plus à jouer avec la mort en traversant le champ de mines. Il suffisait pour cela que le fantôme en blouse blanche daignât renouveler ses cadeaux.

Cedric bondissait en frétilant de la queue, le pelage raidi par des croûtes de sang séché.

— Méfie-toi ! plaisanta la fillette. Si le fantôme m'apporte une brosse, je te lave ! Tu es sale comme un loup-garou !

Le chien répondit par une plainte rauque, s'éloigna de plusieurs mètres et s'immobilisa, pattes antérieures fléchies, invitant sa maîtresse à le poursuivre.

CHAPITRE XVIII

Pendant deux jours on crut que les choses allaient en rester là. Chaque matin les habitants des immeubles bordant l'avenue Hannafosse se ruaient à leurs fenêtres pour inspecter du regard la grimace écarlate de la faille. Après deux secondes de pure épouvante, ils pouvaient constater que la crevasse restait sagement prisonnière de sa ligne rouge ; alors ils se laissaient tomber à genoux et remerciaient d'obscur divinités, psalmodiant des prières absurdes au milieu de leurs cent cinquante mètres carrés d'appartement vide.

La troisième aube, cependant, apporta un cruel démenti à ceux qui reprenaient espoir, car la crevasse, non contente d'avoir gagné en longueur se doublait à présent d'une seconde cicatrice qui la barrait en son milieu selon un parfait angle droit. Désormais la faille avait pris l'allure d'une croix aux branches zigzagantes. La nouvelle fissure perpendiculaire poussait ses deux prolongements jusqu'aux trottoirs bordant les façades des numéros 15 et 16 de l'avenue, menaçant directement les constructions qui s'y enracinaient. Les réactions des résidents furent de trois sortes. Les premiers coururent dans la rue avec armes et bagages sans qu'on les y ait invités, les seconds se suicidèrent, les derniers se barricadèrent pour résister à toute tentative d'expulsion. Cette dernière attitude était bien la plus puérile qu'on puisse adopter, mais la peur de la dépossession et de la pauvreté poussa certains forcenés jusqu'à tirer au fusil de chasse sur les patrouilles de nageurs aériens et les délégations de la confrérie.

La rumeur publique, enflant la catastrophe, avançait déjà qu'Almoha allait se fragmenter à la manière d'un puzzle.

L'Archevêché convoqua un état-major de crise et pria Maître Zarc de venir y représenter la confrérie des médecins musiciens.

La réunion eut lieu dans l'une des trois salles de concert de l'Opéra. Une table ronde avait été disposée sur la scène, au milieu d'un vieux décor poussiéreux et wagnérien. Un minuscule spot éclairait la table, les chaises et les blocs-notes, laissant dans la plus totale obscurité le gouffre de la fosse d'orchestre, les multiples rangées de fauteuils, ainsi que les baignoires et les loges. Ce gigantesque trou noir pesait sur les épaules des personnes réunies comme une sorte d'océan silencieux masqué par les ténèbres. En tendant l'oreille, on percevait pourtant au sein de cette masse nocturne, les frôlements des nageurs aériens assurant la sécurité de l'archevêque et planant au-dessus du parterre, arbalète en main.

Le prélat attaqua sans fioritures ni précautions oratoires. C'était un homme ascétique, tout en nerfs et tendons. Ses nombreuses bagues tournaient autour de ses doigts trop maigres, et lorsqu'on y prêtait attention on s'apercevait qu'il avait tenté d'en diminuer le diamètre en enrobant les chatons de ruban adhésif.

— Maître Zarc, commença-t-il d'une voix atone, la situation est grave. Vous n'avez pas jugulé le dernier ouragan. Les plaies de Santäl sont maintenant parfaitement visibles. Le mal empire, vous n'avez pas su enrayer sa douleur. D'ailleurs il y avait beaucoup moins de pauvres que de coutume sur le parvis de l'Opéra. Vos concerts attirent moins de monde, c'est une constatation révélatrice.

Zarc serra les mâchoires. « Vieux rapace, songeait-il, tu n'as pas eu ton compte de sacrifiés ! Tu voudrais que le vent les emmène par bataillons entiers ! »

Mais il ne dit rien. Il devait surtout ne rien dire, il le savait. L'archevêque émit un bruit de succion avec les lèvres, une mimique d'instituteur s'apprêtant à réprimander un élève mal appliqué.

— On m'a rapporté que vous aviez des difficultés techniques, siffla-t-il en un chuchotement de confessionnal. Votre... matériel ne serait plus à la hauteur ?

Zarc baissa la tête. Il avait le dos au mur.

— Les flûtes sont trop vieilles, fit-il en fixant le dos de ses mains. Il aurait fallu les changer depuis longtemps. La pluie,

l'humidité, les concerts trop fréquents ont érodé l'os qui les constitue. Elles ont perdu en grande partie leur sonorité... et du même coup leurs pouvoirs.

Le prélat leva sa main décharnée. Les bagues glissèrent le long de ses phalanges comme des anneaux de rideau.

— Je sais cela, observa-t-il. Remplacez votre arsenal au plus vite. Plus que jamais vous allez devoir monter en première ligne. Il faudra jouer, jouer, et encore jouer pour endormir Santäl. C'est une planète entière qui est malade cette fois, pas une poignée de rhumatisants ! Le comprenez-vous ?

Zarc hocha la tête. Le vieux fou croyait-il à ses paroles ou jouait-il une comédie destinée à ses subordonnés ? Impossible de le savoir.

— Mais la matière première..., commença le maître de musique.

— La matière première se trouve au sein des galeries du muséum d'histoire naturelle, coupa l'archevêque, j'ai consulté de vieux catalogues d'exposition. Il y a là-bas un squelette entier de mégatériorius. De quoi fabriquer des centaines de flûtes. Nous devons pénétrer dans ces galeries.

— Mais les défenses ? objecta Zarc. La ceinture des mines ?...

— Mes nageurs aériens peuvent aisément franchir cet obstacle ; vous aurez leur appui. Un commando aéro-suspendu se chargera d'introduire l'un de vos représentants sur le territoire de Georges Werner. Choisissez quelqu'un de compétent, qui pourra se glisser dans la place, repérer la dépouille qui nous intéresse et neutraliser les défenses du musée. Je vous conseille de vous servir d'une femme, jolie de préférence. Werner est seul depuis si longtemps.

— Mais nous ne savons même pas s'il existe un moyen d'entrer dans les pavillons !

— Nous lui fournirons des explosifs. Elle trouvera tôt ou tard un volet blindé déficient, une verrière fêlée. Le tout est qu'elle soit assez futée pour ne pas se faire abattre tout de suite par le vieux Werner. Vous voyez quelqu'un qui pourrait faire l'affaire ?

— Peut-être, bégaya Zarc en pensant aux récentes suggestions de Ser Drimi.

— Un commando aéro-suspendu ! renchérit le prélat. Mes meilleurs miliciens. Ils n'ont pas touché le sol depuis des années, les mines du square ne leur font pas peur. Ils déposeront votre agent sur le toit de l'un ou l'autre des bâtiments. Je ne crois pas qu'il s'agisse là d'une opération très compliquée... Si l'on ne peut pas neutraliser les mines, ils transporteront le mégatérior en pièces détachées par la voie des airs. Il suffit que votre envoyée localise la bonne dépouille, c'est tout. Il y a là-bas des centaines de squelettes qui se ressemblent tous. Pour ma part je ne vois aucune différence entre votre mégatérior et un classique diplodocus.

— Il y en a pourtant : la sonorité, le contact, le grain de l'os... et son goût.

— Cela vous regarde, balaya l'archevêque. Trouvez la personne compétente. Quelqu'un qui soit jeune et en bonne santé. Je ne veux pas d'un vieillard savant, mais perclus de rhumatismes. Il importe que vous repreniez la série de concerts au plus vite.

Avant qu'Almoha ne ressemble à une banquise disloquée. Il faut apaiser la douleur du noyau, enrayer les spasmes qui lacèrent la surface du globe ; jusqu'à présent vous ne vous en étiez pas trop mal tiré.

Le prélat se redressa tandis que Zarc conservait le front baissé. La troupe en soutanes se fondit dans l'obscurité dans un froissement d'étoffes amidonnées. Le maître de musique demeura seul au bord de la fosse d'orchestre, abîmé dans ses pensées. Il songeait à Isi. Il différait depuis trop longtemps le moment où il devrait la mettre au courant. Allait-elle refuser ? Mais non, elle n'en avait pas la possibilité. La survie de la corporation dépendait de la docilité des musiciens.

Zarc repoussa sa chaise. Il avait les mains moites.

— Et si l'archevêque avait raison ? murmura-t-il sans même s'en rendre compte. Si nous pouvions quelque chose pour Santäl, si...

Il secoua la tête et cracha dans la poussière de la scène. Allons ! Il n'allait pas sombrer à son tour dans la superstition !

« La Compagnie du Saint-Allégement se sert de nous comme de simples sacrificateurs ! se répéta-t-il en marchant vers la

coulisser. Nous faisons semblant de jouer le jeu mais aucun de nous n'est dupe. Aucun ! Et je ne serai pas le premier ! » Dans l'ancien magasin des accessoires il trouva un téléphone qui fonctionnait encore. Après une brève hésitation il forma le numéro d'Isi. La jeune femme répondit à la troisième sonnerie. Il lui parla un long moment et raccrocha sans lui laisser le temps de placer un seul mot. Il regagna ensuite son bureau, mécontent de tout et n'aspirant qu'à dormir.

La fissure étant devenue le pôle d'attraction de la cité, un groupe de gueux plus hardis que les autres en profita pour tromper la vigilance des culs-de-jatte et s'installer dans quelques appartements situés en zone d'allégement prioritaire. Ces squatters d'un nouveau genre n'eurent aucun mal à faire sauter les scellés des immeubles évacués et à s'emparer de plusieurs duplex dépourvus d'occupants. Leur méfait aurait pu passer longtemps inaperçu, car l'attention des milices se concentrait présentement sur l'avenue Hannafosse. Toutefois les passagers clandestins des maisons éviscérées ne jouirent que peu de temps de leur piraterie. Ayant commis l'imprudence de faire du feu dans une cheminée, ils furent repérés par un nageur suspendu qui remontait les boulevards, volant à la hauteur du cinquième étage. L'alerte donnée, une patrouille de prêtres musclés s'empara d'eux et les traîna en prison.

C'est ainsi que débuta l'épidémie de pendaisons volantes qui allaient coûter la vie à tant d'inconscients.

L'Archevêché décida de donner aux cérémonies expiatoires une ampleur susceptible de frapper la sensibilité des masses. Une estrade fut érigée place Verneuve. On y disposa une caisse de baudruches très résistantes ainsi qu'une vingtaine de bouteilles d'hélium. Cet attirail de marchand de ballons constituait tout le matériel de torture dont auraient à user les bourreaux.

Isi apprit par un courrier spécial qu'elle avait une place réservée dans la tribune officielle aux côtés de Maître Zarc, qui devait représenter la corporation des musiciens. La jeune femme grimâça à cette nouvelle et trouva plutôt étrange cette distinction honorifique dont elle se serait volontiers passée.

Le jour dit, elle se drapa dans sa cape violette et prit le chemin de la place Verneuve, une vilaine boule dans la gorge. Une foule immense avait envahi les abords de l'échafaud. Malgré cela un silence de cathédrale pesait sur le carrefour. L'habituelle rumeur des grands rassemblements s'était changée en un mutisme collectif dont on ne savait s'il était de bon ou mauvais augure.

Isi perçut tout de suite l'électricité saturant l'atmosphère. Elle comprit qu'elle allait vivre l'un de ces moments où tout est possible, l'un de ces quarts d'heure de folie et de transgression qui font les révolutions. Les gueux représentaient les deux tiers de l'assistance, et c'étaient vingt des leurs qu'on allait exécuter !

La jeune femme se demanda si le spectacle de la mise à mort allait réveiller en eux un élan collectif qui balaierait tribunes et bourreaux, ou si le « chacun pour soi » de la pauvreté avait déjà rongé en eux tout sentiment de solidarité.

Les nageurs aériens planaient entre les façades, en grappes touffues. On les avait équipés de grenades urticantes capables de changer un homme en écorché vif en moins de deux minutes. Isi fut prise en charge par le cordon de sécurité des culs-de-jatte et conduite jusqu'à la tribune où Maître Zarc lui désigna sa place. Il était pâle et affichait une mine terriblement préoccupée.

— On va vous confier une mission, murmura-t-il en croisant nerveusement les bras.

— Qui ça « on » ? releva la flûtiste avec une insolence qui l'étonna elle-même.

— Les autorités religieuses, lâcha Zarc sans la regarder. Ça peut être très bon pour votre carrière, vous savez ? Après ça on ne vous refusera probablement pas le statut de compositeur. Vous n'auriez plus à jouer dans l'orchestre lors des concerts de tempête. Je suppose que vous comprenez ce que cela signifie ?

Isi baissa la tête. Le cadeau était trop gros, elle flairait le piège, le gâteau empoisonné. L'espace d'une fraction de seconde elle eut terriblement peur, puis on amena la charrette des prisonniers et la rumeur de la foule roula comme une courte avalanche. Les condamnés étaient sanglés dans des camisoles de force qui les enveloppaient tels des suaires munis de

courroies. Seules leurs têtes rasées émergeaient de cet emmaillotement carcéral qui ne leur laissait pas la chance du plus petit mouvement. Le bourreau et ses aides les déchargèrent pour les empiler sur un coin de l'estrade comme des cadavres en attente de cercueil. Un héraut vint lire la condamnation, mais le vent soufflait contre lui, réduisant son discours à quelques bribes télégraphiques. Isi n'entendit que les sempiternelles formules : « ... Occupation illégale de zone d'allégement prioritaire... mise en danger de tout un quartier... Inconscience criminelle... »

Il n'y eut ni huées ni sifflets. Maître Zarc transpirait. De grosses gouttes à l'odeur musquée s'accumulaient dans ses sourcils.

— C'est un sale boulot mais d'une importance capitale, chuchota-t-il. Vous connaissez bien sûr l'état de notre arsenal ?

Isi se crispa. C'était pire qu'elle ne l'avait envisagé.

— Vous ne voulez pas dire ? haleta-t-elle de manière inaudible.

— Si. Il faut reconstituer nos réserves. C'est un ultimatum de la confrérie. Vous êtes la seule qui soyez encore en assez bonne santé et nantie du bagage nécessaire. Les plus jeunes n'ont pas l'expérience requise, les plus vieux sont dans un état physique déplorable. Il y va de la survie de la corporation, Isi ! Je n'ai pas eu le choix, l'Archevêque ne se laissera pas mener en bateau, cette fois nous ne pouvons plus nous en tirer par une pirouette. Il s'agit bel et bien d'une mise en demeure. Si nous ne leur sommes plus d'aucune utilité ils nous balaieront.

Une pulsation de la foule les ramena au spectacle de l'échafaud.

Le bourreau avait attaché un câble aux chevilles du premier condamné. Ce filin était relié à une résille métallique enveloppant une grosse baudruche qu'un aide gonflait présentement à l'aide d'une bonbonne d'hélium. Un ballon s'éleva bientôt au-dessus de l'estrade, entraînant à sa suite le malheureux toujours prisonnier de sa camisole. À un signe de l'Archevêque, les officiants lâchèrent la vessie qui entama aussitôt une ascension rapide, tirant le condamné, pendu tête en bas, vers le ciel gris. Sentant qu'il ne touchait plus terre le

supplicié se mit à hurler de terreur, mais le ballon gagnait de l'altitude. C'était un spectacle effrayant que cette momie vociférante pendue par les pieds à une montgolfière miniature, et que le vent poussait déjà au-dessus des toits.

— Il va partir à la dérive, murmura Zarc d'une voix blanche. Si le ballon reste gonflé assez longtemps, il mourra sans toucher terre. Par contre, si la baudruche éclate, ce sera l'écrasement...

Isi crispa ses muscles dorsaux jusqu'à la douleur. Déjà on attachait un nouveau condamné. La maigreur des gueux n'opposait que peu de résistance à la traction du ballon. Ils s'envolaient assez vite, la bouche tordue, gesticulant sans espoir. Les grosses bulles de baudruches filaient à la verticale pour trouver leur altitude de croisière. La brise les poussait ensuite vers la campagne.

— C'est ainsi que procèdent les sectes qui font des offrandes au vent, observa Isi. On fait s'envoler un chat, un chien, un enfant... On espère que les courants aériens les entraîneront vers la gueule du volcan.

— Taisez-vous, rugit Zarc. Ne soyez pas arrogante. Nous ne sommes que tolérés. Vous ne comprenez pas que ce qu'on nous montre c'est le sort qui nous attend si nous refusons de collaborer ? Cette invitation dans la tribune officielle n'est pas un honneur, mais un avertissement ! L'apparition des crevasses confère désormais tous pouvoirs aux membres de la confrérie. Nous sommes dans leurs mains !

La jeune femme arquait les sourcils.

— Et si..., commença-t-elle.

— Oui ? releva le maître de musique inquiet.

— Cette catastrophe renforce leur puissance, observa Isi. Finalement c'est une aubaine pour l'Archevêché, non ? Vous ne pensez pas qu'il s'agit d'une mise en scène ? D'une faille ouverte par les prêtres eux-mêmes, bref, d'une manœuvre ?

Zarc était livide. Isi jugea inutile d'insister. Pour ne plus être témoin du sinistre lâcher de ballons, elle décida de fixer ses pieds. Une dizaine de suppliciés dérivait maintenant au-dessus des toits. Du sol ils ressemblaient à d'étranges parachutistes exerçant leur sport à rebours.

— Quelques-uns s'en tirent, fit doucement Maître Zarc, le nez levé. De temps à autre un ballon se dégonfle progressivement, ramenant sans grandes secousses le corps à terre. Ceux-là – s'il se trouve quelqu'un pour les libérer de la camisole – ont une chance de survivre.

— Vous en avez connu beaucoup ? ironisa la flûtiste. Zarc haussa les épaules.

— Vous n'avez pas le choix, Isi, martela-t-il, l'opération est déjà commanditée. Les prêtres fourniront le soutien aéroporté. Les nageurs vous feront franchir la ceinture de mines entourant les pavillons du musée d'histoire naturelle. Vous devrez ensuite découvrir le moyen de vous introduire dans la galerie qui nous intéresse. Je vais vous confier une documentation succincte. Rien de très détaillé, des plans qu'on distribuait jadis aux visiteurs ; il faudra vous en contenter. Reposez-vous, prenez des forces. Je sais que ce que je vous demande n'a pas grand rapport avec vos attributions habituelles, mais les milices de la confrérie seraient incapables de différencier un os réel d'une prothèse en plastique. Soyez très prudente. Werner, le conservateur, est un vieux fou à ce qu'on prétend. Il n'hésitera pas à vous arroser au fusil à pompe s'il vous localise ! À moins qu'il ne soit mort de vieillesse depuis la fermeture du musée. Dans ce cas vos problèmes seront résolus.

Isi lutta contre l'envie de hurler qui montait en elle. La foule devenait houleuse et son murmure chuintant rythmait l'indignation de la flûtiste. Une fois de plus elle se retrouvait manipulée, déplacée comme un pion. Elle se demanda quelles conspirations de couloirs, quelles jalousies artistiques avaient contribué à élire son nom pour cette mission aussi dangereuse que farfelue. On se débarrassait d'elle, c'était visible. On la lâchait en plein traquenard... D'un autre côté, si elle réussissait, elle serait à jamais délivrée de la sinistre perspective des concerts empoisonnés. Cette éventualité restait tentante. Elle avait bien conscience que d'ici deux ou trois saisons – si rien ne venait la dispenser d'avaler le poison des flûtes – sa santé commencerait sérieusement à décliner.

Comme disait le vieux Walner, il était temps de s'en inquiéter et d'envisager une reconversion. La jeune femme

porta la main à son front. De l'endroit où elle se tenait il ne lui était pas possible de distinguer le groupe de soutanes jaune et noir des représentants de la confrérie. Les derniers pendus s'envolaient, se tortillant au bout de leurs ballons comme des momies récalcitrantes.

— Alors ? interrogea anxieusement Zarc.

— C'est d'accord, capitula Isi. J'irai.

Mais au fond d'elle-même elle continuait de penser que les prêtres étaient peut-être les seuls responsables de la faille, et qu'il ne s'agissait là que d'une manœuvre destinée à asseoir leur autorité. Rien de tel que l'inquiétude collective devant l'inconnu pour consolider les tyrannies. L'Archevêché ne l'ignorait pas. Il avait suffi de quelques travaux effectués nuitamment, d'une charge d'explosif dont la déflagration avait été couverte par le bruit de la tempête, et l'on avait fabriqué une belle lézarde propre à terrifier la population. Elle se secoua, chassant ces idées néfastes.

— Ça va, répéta-t-elle, j'irai.

Après tout, qu'avait-elle à perdre ?

CHAPITRE XIX

Dans les trois jours qui suivirent, les lézardes se multiplièrent. Rayonnant à partir du même centre elles dessinaient un grand soleil d'angoisse sur la chaussée. Leurs zigzags et leurs pointillés découpaient lentement la ville. Elles sinuaient, progressant par craquements successifs. On les observait depuis les fenêtres ou les trottoirs. On s'ingénia à les différencier, à leur trouver une personnalité propre. Certains remarquèrent que la crevasse du boulevard Einzenglich se cassait en diagonales successives de longueurs inégales. S'inspirant de la trajectoire du fou des jeux d'échec, ils la baptisèrent « la Folle ». La mode était lancée. Chaque faille eut bientôt son patronyme. Un nom inspiré par le roi des jeux, et attribué en fonction de son mode de progression supposé.

Il y eut la Cavalière, la Reine, la Tourelle, la Pionne. Par ces baptêmes dérisoires on essayait de domestiquer l'inconnu. Des illuminés prétendirent que l'avance des différentes lézardes n'obéissait pas au hasard mais ressortissait bel et bien à une stratégie concertée. « Lorsque les crevasses encercleront l'Opéra et l'Archevêché, la ville sera échec et mat ! » proclamaient-ils.

Les échiquiers devinrent l'équivalent des antiques boules de cristal. On se penchait au-dessus de leur quadrillage pour tenter de deviner la disposition future des réseaux de craquelures striant l'asphalte. Des charlatans tinrent salon. Moyennant finance ils acceptaient de prédire aux consultants si leur immeuble allait ou non être touché dans les semaines à venir. Le crâne ceint d'un turban, ils se penchaient sur leur échiquier divinatoire, et, l'effleurant du bout des doigts, débitaient d'une voix d'outre-tombe les coordonnées des prochains « coups » joués par Santäl. On reportait ensuite la disposition des pièces sur un plan d'Almoha pour déterminer quelles maisons allaient

subir l'assaut de l'abîme. Ces prédictions hautement fantaisistes déclenchèrent une nouvelle vague de suicides.

Un groupe de désespérés opta, tout aussi vainement, pour un autre type de riposte. S'appuyant sur on ne sait quelle magie de bazar, ils décidèrent d'élever des barricades sur le trajet des lézardes. Ces barrages consistaient en une série de stries colorées rayant la chaussée à la manière des passages pour piétons. Des signes cabalistiques et des pentacles les agrémentaient. Il va sans dire qu'aucune de ces barricades occultes ne remplit sa fonction, et que les failles continuèrent à craquer mètre à mètre, faisant éclater le goudron et se disjoindre les trottoirs.

Deux jours après la pendaison publique, l'immeuble situé au 37 de la rue de l'Étoile, victime d'un glissement de terrain, s'enfonça brutalement de deux étages. Le rez-de chaussée et le premier disparurent sous la terre comme si les fondations de la construction venaient d'être rappelées deux étages plus bas. Le choc ébranla tout l'édifice dont les parois se fendillèrent. Il fallut l'évacuer en hâte pendant que les vitres se fragmentaient sous le brusque tassement de l'architecture.

Quelques heures plus tard Isi reçut un coup de téléphone de Maître Zarc, il chuchotait très près du micro et ses paroles emplissaient l'écouteur d'un crachotement désagréable.

— Ça y est, Isi, dit-il, ils sont en route. Ils viennent vous chercher.

Comme la jeune femme ne répondait pas, il raccrocha sans attendre.

La flûtiste avait des mains de glace. Elle alla à la fenêtre. Dans la rue on disposait de gros wagons plombés pompeusement baptisés « unités de protection mobile ». On les réservait aux victimes des récentes expulsions pour leur donner l'illusion de n'être pas tout à fait jetées à la rue. On n'y accédait qu'en montrant patte blanche, et les gueux en étaient soigneusement tenus à l'écart.

Isi se mordit les lèvres. La veille, un musicien avait raconté que ceux qui possédaient encore de la fortune achetaient des studios aux quatre coins de la ville afin de pouvoir disposer d'une position de repli en cas d'agression de leur domicile

principal par les lézardes. En tant que musicienne elle n'avait rien à craindre. Si l'immeuble où elle habitait s'effondrait, elle aurait le loisir de s'installer à l'Opéra. Elle se demanda comment elle devait s'habiller, se débarrassa de son peignoir et resta nue, les bras croisés sous les seins, à considérer d'un œil fixe les diverses étagères de son armoire.

Un tapotement soudain la ramena à la réalité. Quelque chose cognait à la vitre. Elle se retourna pour se retrouver face à face avec un nageur aérien suspendu au bout d'un ballon blême. Il lui adressa un sourire mauvais qui plissa horriblement sa figure décharnée. Le premier réflexe de la jeune femme fut de se ruer dans la salle de bains mais elle s'obligea à demeurer sur place, somme s'il lui était indifférent d'être détaillée par un inconnu. Haussant les épaules, elle enfila un jean, une ample chemise à carreaux et un vieux blouson de chasse qu'un ancien amant avait oublié dans sa penderie.

« Allons ! songea-t-elle en boutonnant le vêtement de grosse toile. Ne te mens pas à toi-même. Il ne l'a pas "oublié". C'était un musicien... et il est mort de la maladie. C'est tout. »

Trois autres nageurs volants avaient rejoint le premier. Sans doute s'agissait-il du personnel d'escorte à l'aide duquel elle devrait investir le musée ?

Ils la regardaient stupidement, lui donnant la sensation d'être un poisson prisonnier d'un aquarium. On sonna. Elle ouvrit. Deux prêtres se tenaient sur le seuil. Très maigres et interchangeables malgré la différence d'âge.

— Je suis le père Mock, dit seulement le plus vieux. Je n'ai pas grand-chose à vous transmettre, je dois seulement vous remettre ce sac à dos. Il contient des explosifs d'un maniement simple, des tablettes nutritives hydratantes, et une arme automatique. Venez, il ne faut plus tarder.

La jeune femme hocha la tête et leur emboîta le pas.

« Mon Dieu, pensa-t-elle, qu'est-ce que je fais avec ces fous ? Pourquoi MOI ? »

Elle traversa le hall comme une somnambule. Le havresac lui entaillait déjà les épaules. Devant l'immeuble un détachement de la milice des culs-de-jatte formait haie. On avait disposé sur

le sol une bonbonne d'hélium, ainsi qu'un harnais relié par des suspentes à plusieurs aérostats encore flasques.

— Vous êtes beaucoup plus lourde que les nageurs, expliqua obligeamment le père Mock, d'autre part nous ne voulons pas courir le risque de vous confier à un seul ballon. Nous allons vous harnacher, n'ayez pas peur. Une fois en l'air, restez immobile. Le commando d'escorte vous prendra en remorque. Contentez-vous de flotter.

Isi avait la gorge nouée. Les religieux s'affairèrent, bouclant les sangles autour de sa poitrine et de son ventre. Elle se sentait aussi à l'aise qu'un malade qu'on attache sur une table d'électrochocs. Les infirmes, se déplaçant sur leurs roulettes caoutchoutées, achevaient de gonfler les grosses baudruches.

— N'ayez crainte, commenta le père Mock, ce sont des hommes d'expérience, tous amputés volontaires.

Le premier ballon s'éleva, faisant bruire sa résille de fils métalliques. Un mousqueton cliqueta sur l'épaule d'Isi. À la quatrième baudruche, la jeune femme sentit qu'elle quittait terre, et son estomac vacilla.

— Vous ne monterez pas très haut, cria le prêtre, ce sont de petits aérostats, leur portance a été étudiée de manière que vous ne flottiez pas à plus de dix mètres du sol. Aucun risque que vous vous envoliez par-dessus les toits !

Malgré cette affirmation Isi ne put chasser les souvenirs de pendaison qui l'assaillaient. Lorsque les six ballons prévus furent lâchés, elle s'éleva franchement mais sans à-coups. Les réfugiés massés autour du wagon plombé tournaient dans sa direction des faces de craie à l'expression maussade. La jeune femme chercha une position plus confortable car les courroies lui sciaient le haut des cuisses, mais les suspentes – rigides – refusèrent toute manipulation.

Le commando des nageurs aériens se regroupait autour d'elle. Elle les entendit échanger des plaisanteries dans l'argot qui leur était propre, et que personne n'avait encore réussi à traduire. Elle devina sans peine qu'ils se moquaient d'elle. L'un d'eux la frôla pour s'emparer de la lanière de remorquage.

Au bout d'une minute Isi constata qu'elle ne montait plus. Le lest représenté par son corps freinait la traction des vessies.

« Je ne regarderai pas en bas ! » se jura-t-elle en sachant très bien qu'elle ne pourrait pas s'en empêcher. Le filin attaché à sa taille se tendit. Prise en remorque elle commença à se déplacer mollement vers l'avant. Contrairement à ce qu'on éprouve dans les rêves, elle avait pleinement conscience de son poids. Elle volait, non à la façon d'une plume, mais comme un sac de tripes et d'organes qu'on hisse lourdement au moyen d'une corde. Son sang, ses muscles, tout ce qui la remplissait la rappelait vers le bas, l'invitait à l'écrasement. Les harnais s'incrustaient dans ses aisselles et entre ses cuisses. De part et d'autre les façades défilaient. Des gens se pressaient aux fenêtres pour la voir passer. Elle se sentit stupide, un peu grotesque. Pourtant personne ne riait.

Le commando remonta un boulevard, une avenue. Le filin de remorquage se tendait spasmodiquement, au rythme de l'évolution des nageurs.

La tache verte du jardin zoologique apparut enfin, tout au fond d'une perspective de trottoirs. Isi lutta contre les soubresauts de son estomac. Elle n'avait aucune idée de ce qu'elle allait faire une fois là-bas. De plus, les hommes volants l'intimidaient. Elle craignait de ne pas savoir leur donner des ordres. Elle ferma les yeux, compta jusqu'à cent, mais c'était pire. Paupières closes, la nausée devenait encore plus forte. Elle les rouvrit. Maintenant on voyait la herse de lances de la grille, avec ses pointes dorées. Combien de vagabonds s'y étaient empalés, après avoir été drossés contre les barreaux par les vents de l'ouragan ? Elle préféra chasser cette pensée. Les nageurs volants progressaient avec plus de circonspection. Dans quelques instants on passerait au-dessus des barreaux de ceinture. Après, ce serait l'étendue du jardin et son champ de mines en perpétuel mouvement.

Isi crispa les doigts sur les lanières du harnais. Subitement, elle était terrifiée.

Les bâtiments du musée formaient une sorte de grand U. Certains tronçons étaient en réalité des tunnels de verre soutenus par des membrures d'acier. Ces boyaux transparents enveloppaient une multitude d'objets et de silhouettes indéfinissables. Des bâtiments surchargés de cariatides et de

lanterneaux séparaient les sections vitrées. Le parc, lui, avait perdu son aspect initial, sa géométrie rassurante de square civilisé.

Les vasques, les bassins, les statues grises et lugubres parsemaient une étendue ravinée, trouée de cratères tel un champ de bataille pilonné par un tir de mortiers. Ça et là la terre s'était affaissée, révélant les mille canaux d'une incompréhensible architecture souterraine.

Isi avait l'impression de survoler une termitière. Quelques boqueteaux dénudés subsistaient, mais la plupart des arbres avaient été détruits par les explosions. Certains – parmi les plus gros – avaient même basculé, racines en l'air, le tronc criblé d'éclats métalliques.

Les nageurs aériens poursuivaient leur lente approche, s'engageant entre les branches du grand U dessiné par l'ensemble des bâtiments. Ils ne parlaient plus et scrutaient les alentours avec une attention de rapace.

Soudain, sans que rien n'ait pu le laisser présager, le ballon soutenant le milicien de tête éclata...

Isi sentit son cœur sauter dans sa poitrine. La baudruche avait claqué comme un sac gonflé qu'on écrase du poing. Le petit homme tomba aussitôt.

Dix mètres le séparaient du sol, mais la terre, particulièrement meuble, le reçut comme un tas de sable. Il exécuta un roulé-boulé et se releva, titubant et empêtré dans les lanières des suspentes. La baudruche crevée gisait dans son dos, étalant ses lambeaux de caoutchouc gris.

L'homme vacilla, ébaucha un pas de côté. À l'instant où son pied touchait la terre, une flamme rouge monta à la verticale. Des cailloux et des débris métalliques volèrent en tous sens, crevant du même coup trois autres ballons porteurs. Les victimes s'abattirent à leur tour, provoquant encore deux déflagrations.

Les colonnes de flammes fusaient droit vers le ciel, piliers de chaleurs brut charriant des centaines de fragments humains carbonisés.

Isi encaissa les secousses et partit à la dérive, giflée par les différentes vagues de feu. Ses cheveux et ses sourcils roussirent,

quelque chose de dur la frappa au genou droit et à la hanche. Elle hurla sans que sa voix perce le tumulte qui lui emplissait les tympans.

Personne ne la tenait plus en remorque et le vent la poussait au hasard. En se tordant le cou elle vit qu'il ne restait plus que quatre hommes volants. Les nageurs ne se souciaient d'ailleurs plus d'elle, ils brassaient l'air avec une vigueur désespérée pour essayer d'amorcer leur demi-tour. Une fumée âcre s'élevait des cratères creusés par les mines, donnant aux entonnoirs une curieuse allure de volcans miniatures. L'une des baudruches soutenant Isi éclata, la déséquilibrant sur la droite.

Tout de suite après, les ballons porteurs de deux miliciens occupés à s'enfuir se volatilisèrent avec le même claquement mouillé. La première victime tomba comme une pierre et heurta de plein fouet une statue, avant de rouler au pied du socle, la nuque brisée. La seconde atterrit sur une mine, provoquant une nouvelle explosion qui lacéra les aérostats de deux derniers survivants.

Isi leva les bras pour se protéger le visage. Des choses immondes la frappaient, l'aspergeant de projections chaudes. Des éclats déchirèrent sa veste molletonnée, lui dénudant la poitrine et les omoplates. Un fragment d'acier tourbillonnant arracha son soulier gauche avant de ricocher sur une verrière et d'aller décapiter une statue. Deux autres ballons se volatilisèrent au-dessus de la tête de la flûtiste. Cette fois elle se mit à perdre de l'altitude. Cramponnée aux suspentes, elle vit que ses talons ne flottaient plus qu'à un mètre du sol. Elle rua dans le vide, s'évertuant à se rapprocher d'un bouquet d'arbres morts. Derrière elle la pluie de débris déclenchait de nouvelles déflagrations. L'atmosphère n'était plus qu'un maelstrom de vapeurs enflammée. Elle avait la peau du visage à vif et une profonde coupure sous le menton. Les gaz émis par les geysers de feu lui brûlaient les poumons. Elle suffoqua. Sans en avoir conscience elle hurlait d'une voix aiguë sur une note stridente de sirène d'alarme. À travers le rideau de fumée elle aperçut l'éclat d'une réverbération sur le toit du bâtiment principal. Quelqu'un s'agitait dans l'encadrement d'un vasistas dont on avait relevé le volet blindé. Elle crut distinguer un vieil homme

en blouse blanche armé d'une carabine à lunette, mais le nuage de poudre brûlée s'interposa et elle ne vit plus rien.

« C'est Werner, songea-t-elle en se débattant pour sortir de la ligne de mire du vieillard. Le conservateur ! Il va dégommer tous les ballons comme un gosse à la foire ! »

Elle tremblait de terreur. Le vent la poussait lentement sur bâbord et elle perdait chaque seconde un peu plus d'altitude. Elle ne dominait plus le sol que d'une cinquantaine de centimètres et le sifflement qui lui chatouillait le front semblait indiquer que ses dernières baudruches se dégonflaient inexorablement.

Elle regarda le sol, cherchant un endroit où atterrir. C'était une situation de dessin animé. Elle entendit encore la détonation sèche de la carabine mais le projectile ne l'atteignit pas. Elle était tellement occupée à fixer la terre qu'elle heurta la verrière de plein fouet. Par bonheur elle eut le réflexe de s'agripper aux gros boulons d'une membrure, et de se hisser en serrant la poutrelle entre ses genoux. Elle agissait par pur automatisme. Quand elle fut au sommet du pavillon elle se débarrassa du harnais porteur et laissa les ballons s'envoler vers le ciel.

Elle s'abattit sur le dôme de verre. Meurtrie et grelottante. Elle saignait par mille coupures et elle avait mal. Le jardin, lui, était redevenu silencieux. Pétrifié dans sa fausse immobilité.

Isi s'accrochait de tous ses ongles au relief d'une poutrelle. Elle craignait par-dessus tout de rouler sur la pente du dôme et de retomber dans le parc. Le vent lui glaçait la peau car elle n'était plus vêtue que d'un amas de loques lacérées.

Elle sanglota nerveusement tandis que des images incongrues lui remplissaient l'esprit, préludant à une inévitable syncope.

Il lui sembla d'abord qu'elle chevauchait une baleine transparente pleine d'un amoncellement d'objets hétéroclites. Puis qu'une petite fille la rejoignait pour l'inviter en un lieu plus confortable. La dernière image était celle d'un gros chien noir, un doberman, qui s'approchait d'elle pour la renifler et finalement lui lécher le visage. Sur cette ultime incongruité, elle sombra dans le coma en balbutiant le début d'une symphonie.

Troisième partie

CHAPITRE XX

Les crevasses se taillaient de grosses parts dans le gâteau de la ville. Certains quartiers, aussi fendillés que des banquises attaquées par le dégel, semblaient prêts à s'abîmer sous l'écorce santälienne. Les pâtés de maisons faisaient sécession, les failles avaient tissé tout autour d'eux des réseaux de douves, de fossés, de canaux, qui les isolaient tels des châteaux forts rétractés. D'une rue à l'autre la chaussée présentait des dénivellations allant de trente à cinquante centimètres. Il était évident que d'importants glissements travaillaient le sous-sol, faisant dériver les fondations des bâtiments.

La nuit qui suivit la défaite des nageurs aériens, une résidence de standing s'enfonça brutalement de cinq étages. Un monument historique, surnommé l'Arc du triumvirat, bascula comme un éléphant mort, écrasant la façade d'une construction voisine. La masse de pierre pulvérisa vitres, plafonds, planchers, meubles et occupants, avant de défoncer le trottoir et d'éclater en trois blocs. Les vibrations de ce cataclysme ébranlèrent les habitations bordant la place, dont les façades s'inclinèrent de près de quinze degrés.

La panique fut intense. Des hommes et des femmes, au comble de la terreur, se jetèrent par les fenêtres pour échapper à l'engloutissement. D'autres se piétinèrent, ou disparurent dans les crevasses à la faveur de la bousculade générale. La plupart des vitres blindées, victimes de la désarticulation des structures porteuses, subissaient des pressions qui les rendaient convexes avant de les faire éclater.

Des centaines d'appartements, jadis étanches, furent ainsi offerts au vent de la nuit comme de vulgaires niches à pigeons trouant une falaise. La bise glacée qui soufflait à trente mètres au-dessus du sol s'engouffra méchamment dans ces cavernes tapissées de moquette et de papier peint, faisant voler les

bibelots, ratissant les bibliothèques, arrachant couvertures, draps et vêtements. Les logements assiégés par le bélier élastique du vent souffraient comme sous l'assaut d'une légion de poltergeist. Les portes des chambres, des placards et des réfrigérateurs se mettaient à claquer en cadence jusqu'à ce que leurs gonds rendent l'âme.

Des courants d'air monstrueux aspiraient les objets de moindre poids, projetant dans les ténèbres des pluies de chaises, de lampes et de téléphones. Des baignoires descellées traversaient les cloisons trop minces, pour plonger par la baie des salons. Les divans, les fauteuils, leur emboîtaient le pas, aidés dans leur fuite par les parquets trop cirés, le dallage ou l'inclinaison des immeubles. Ces avalanches de mobilier tombaient droit sur la foule hurlante encombrant les avenues, creusant dans les rangs des fuyards les mêmes trouées qu'un tir d'artillerie. Au bout d'une heure la cavalcade cessa, faute d'énergie. Ceux qui couraient tombèrent à genoux, bavant une salive épaisse, les flancs meurtris par les coups de coude. Les immeubles déséquilibrés arrêtaient de vomir leur trop-plein d'ustensiles et apprirent à dormir sur une jambe. Le silence revint, peuplé des craquements du béton maltraité. La grande panique mourait dans la brume du plâtre et l'odeur de boule de gomme de l'asphalte déchiré.

On dénombra un millier de morts, dus en partie à la bousculade de la fuite et aux actes suicidaires engendrés par la panique. L'aube se leva sans que ces convulsions aient été perçues dans l'enceinte du jardin zoologique. Isi s'éveilla au centre de la rotonde. Elle était couchée nue sur une grosse couverture militaire. Une fillette aux cheveux sales lavait ses coupures à l'aide d'un chiffon douteux. Un grand chien noir montait la garde au seuil d'une brèche trouant la verrière. Une assemblée d'oiseaux poussiéreux caquetaient sans remuer d'un pouce. La flûtiste referma les yeux, persuadée qu'elle était en train de rêver. Percevant son mouvement, la petite fille commença à parler. Elle monologuait d'une voix égale, sans attendre de réponses, avec une aisance verbale qui dénotait une intelligence surprenante chez une enfant de cet âge. Isi se laissa bercer sans chercher à percer le sens des mots qu'elle entendait.

Elle sommeilla à nouveau, reprit encore une fois conscience. On l'avait rhabillée, du moins autant que le permettaient les hardes lacérées par les explosions. Malgré cela elle se sentait nue. Elle finit par comprendre que cette impression venait du fait qu'elle avait perdu le sac à dos au cours de la terrible traversée du jardin.

— Je m'appelle Nathalie, dit enfin la fillette, mon chien Cedric, et vous ? Il me semble que je vous connais. Je vous ai déjà vue, mais vous n'étiez pas habillée ainsi. Vous portiez...

— Une cape violette, murmura la flûtiste.

— Alors vous êtes Isi, conclut l'enfant sans paraître le moins du monde impressionnée. J'ai assisté à votre arrivée tout à l'heure. C'était une très belle tentative de suicide collectif.

— Ce n'est pas mon idée, soupira Isi. Je savais que cela finirait mal. Mais toi, comment as-tu fait pour pénétrer ici ?

Nathalie se lança dans le récit détaillé de son installation au jardin zoologique. De temps à autre elle s'interrompait pour vérifier que la jeune femme n'avait pas sombré dans le sommeil, et reprenait le fil de son récit. Elle était contente de parler à un humain. Du même coup cette constatation l'attrista, car jusqu'à présent elle avait toujours pensé que la compagnie de Cedric lui suffirait, quelles que soient les circonstances. Ce démenti flagrant l'ennuya une demi-douzaine de secondes, puis elle cessa d'y songer.

— Tu as vu Werner ? s'étonna soudain Isi. Et il n'a rien tenté contre toi ?

— Bien sûr que non ! rétorqua Nathalie. Il nous a même approvisionnés en vivres, Cedric et moi.

À l'appui de ses dires, elle s'étendit longuement sur la découverte des biscuits de mer dans un placard auparavant vide. Elle enchaîna aussitôt sur *L'île mystérieuse* et le capitaine Nemo. Totalement perdue sous cette avalanche d'informations, la flûtiste commença à se demander si la petite fille au chien n'avait pas l'esprit dérangé. À peine s'était-elle formulé cette éventualité, qu'elle s'évanouit.

CHAPITRE XXI

Isi dormait mal. Faute d'antiseptique, ses coupures s'infectaient, installant sur tout son corps mille zones d'élançements douloureux. Une fièvre tenace lui empourpra le visage. Dès qu'elle fermait les yeux, des croûtes lui suturaient les paupières et les lèvres. Elle ne pouvait rouler d'un flanc sur l'autre sans gémir. Sur ses côtes et ses cuisses les plaies viraient doucement au jaune. Leurs bords disjoints laissaient suinter une humeur à l'odeur désagréable.

— Vous êtes en train de vous empoisonner, constata Nathalie. Il n'y a qu'un seul remède : déshabillez-vous et laissez Cedric lécher vos plaies. La bave des chiens est un bactéricide puissant.

— Me laisser sucer par ce monstre ? hoqueta la flûtiste. Tu es folle ! Il n'en est pas question !

Elle ne pouvait envisager sans dégoût d'offrir son corps nu à la langue râpeuse du doberman. « Il commencera par me goûter, songeait-elle dans les brumes de la fièvre, puis le parfum des blessures éveillera son appétit et il finira par me planter ses crocs dans la chair ! »

Terrifiée à cette seule éventualité, elle se recroquevilla sur le carrelage en ramenant sur elle les lambeaux de vêtements qu'elle s'obstinait à porter. Nathalie haussa les épaules et se détourna sans plus insister.

Isi grelotta tout un après-midi. Ruisselante de sueur, elle rampait sur les carreaux de la rotonde, tour à tour écartelée ou ramassée en position fœtale, elle bégayait des bribes de symphonie ou crispait la bouche pour souffler dans une flûte imaginaire. Elle brûlait vive. L'infection la lardait de banderilles garnies d'étoupe enflammée. Elle rêva que les lézardes disloquant la ville étaient en train de se décalquer sur sa peau. Elle souffrait ce que souffrait Almoha. Stigmatisée, élue par les

divinités présidant à la destinée de Santäl, elle était la reproduction vivante du martyr enduré par la cité.

Les crevasses des trottoirs reproduisaient leurs tracés destructeurs sur son épiderme, y creusant des canaux lancinants où roulait un flot putride annonciateur de gangrène.

Elle se débattit longuement, puis sombra dans une prostration proche de la catalepsie. Nathalie en profita pour la dénuder, arracher les croûtes jaunâtres qui accrétaient ses plaies, et ordonner à Cedric de la lécher. Le chien hésita tout d'abord car il n'aimait pas la flûtiste. Son odeur avait quelque chose de déplaisant, d'ambigu. Une senteur où se mêlait à doses égales et contradictoires des émanations de prédateur et de proie. Il ne savait s'il devait la considérer comme une amie ou une ennemie, s'il devait mettre à profit ce moment de vulnérabilité pour la sauver... ou en finir avec elle d'un coup de dent bien placé.

Comme toujours il décida d'obéir à sa maîtresse et promena sa langue imprégnée de salive sur le corps nu de la jeune femme. Elle avait un goût de sel plutôt agréable, et il s'attarda longuement sur les aisselles et l'entrejambe. Sous son va-et-vient de râpe les plaies se rouvrirent laissant perler un sang rouge vif, débarrassé de sanie. Au terme de ce traitement, Nathalie recouvrit la musicienne avec les débris de ses vêtements et tenta de lui faire avaler un peu d'eau. La fièvre, très forte, dévorait Isi de l'intérieur, creusant ses joues et son ventre, faisant saillir tous ses tendons. La fillette était effrayée, son impuissance l'écrasait. Elle regardait Isi se tordre comme une convulsionnaire et s'interrogeait sur les obscurs desseins de Georges Werner.

À l'aube, la peau de la flûtiste se fit moins rouge et sa température commença à baisser. Elle reprit connaissance aux alentours de midi mais elle était très affaiblie. Elle voulut parler mais n'émit qu'un incompréhensible bredouillis. Nathalie s'appliqua à lui faire avaler quelques bouchées de biscuit de mer ramolli et lui lava le visage. Lorsque la jeune femme se fut rendormie, Cedric vint la flairer puis s'écarta d'elle avec une méfiance manifeste.

Isi souffrit de la fièvre vingt-quatre heures durant. Quand elle émergea du gouffre, elle avait perdu plusieurs kilos et ses yeux cernés s'enfonçaient profondément dans ses orbites.

Quand elle put enfin s'asseoir elle s'aperçut que ses dents se déchaussaient et que ses ongles étaient marbrés de taches blanches. Elle se sentait terriblement fatiguée et n'eut pas le courage de refuser les coups de langue médicaux du grand chien noir.

Si, par la suite, elle put se relever et mener une activité à peu près normale, elle n'en continua pas moins d'être affligée d'une fièvre latente qui lui faisait les yeux brillants et les mains moites.

Son organisme ébranlé par la maladie des musiciens ne réagissait que mollement aux agressions extérieures. Nathalie elle-même put constater que les coupures, suintantes, se refermaient mal.

Au choc subi lors de l'invasion manquée du parc zoologique, s'ajouta donc un épuisement physique et nerveux dû à une infection rampante et tenace. En quelques jours Isi perdit tout ressort. Abordant la première case du parcours, elle était déjà dans la peau d'un athlète épuisé par d'incessantes compétitions. Son humeur s'en trouva affectée et il lui arrivait de succomber à des crises de rage silencieuse qui débouchaient chaque fois sur un infini découragement.

En peu de temps la clausturation au sein de la rotonde lui devint véritablement insupportable.

Une nuit, Nathalie la rattrapa au moment même où, en état de transe somnambulique, elle s'apprêtait à quitter le pavillon pour traverser le champ de mines en direction de la sortie du parc.

Cet épisode l'effraya tant qu'elle en vint à redouter de s'endormir, ce qui ne contribua nullement à améliorer son état général.

CHAPITRE XXII

Isi tournait comme une bête en cage. L'univers clos de la rotonde la rendait folle. Elle ne pouvait supporter le gazouillis magnétique des oiseaux morts. Elle ne tolérait pas non plus leur silence. Le chien noir lui faisait peur, elle lui trouvait dans le regard des convoitises de loup. Parfois elle s'accoudait au bord de la fosse et considérait l'hippopotame oublié au milieu des faux excréments de caoutchouc, jusqu'à ce que la tête lui tourne. Les mille petits yeux fixes des oiseaux poussiéreux l'agressaient comme une pelote d'épingles. Deux fois par jour elle montait dans la cabine de sonorisation pour vérifier qu'aucun paquet de nourriture n'était réapparu sur l'étagère du placard.

— Maintenant que vous êtes là, il n'apportera peut-être plus rien, lui avait dit Nathalie.

— Mais quand est-il entré ? avait aboyé la flûtiste dans un brusque accès nerveux. Et comment ?

Ce problème l'obsédait. Elle voyait mal Werner déverrouillant la porte à double battant du bâtiment administratif pour traverser le parc en jouant à la marelle entre les explosifs. Le fait même que la fillette et son chien aient pu zigzaguer à plusieurs reprises sur le champ de mines, en toute impunité, lui paraissait totalement invraisemblable. « Il y a sûrement autre chose, pensait-elle. Une donnée qui nous échappe ! »

Elle était angoissée à l'idée que la rotonde recelait peut-être un passage secret. Elle avait examiné le fond du placard sous tous ses angles, en pure perte. D'ailleurs il ne sonnait pas creux. Elle avait ensuite songé aux cages où s'entassaient les volatiles empaillés, pour très vite constater qu'elles ne s'ouvraient pas et que serrures et cadenas étaient factices. Cela n'avait rien de surprenant, on n'a pas besoin de nourrir des bêtes

taxidermisées dont l'entretien devait se borner, jadis, à un coup d'aspirateur ou de plumeau.

— Quand a-t-il amené ces vivres ? répétait la flûtiste en retournant entre ses doigts un biscuit de mer retiré de son emballage de papier huilé. Quand ?

Son impatience irritait le chien qui se mettait invariablement à grogner en montrant les crocs. Isi avait tenté d'expliquer à Nathalie le danger qui pesait sur la ville, mais la petite fille avait haussé les épaules.

— Croyez-vous qu'Almoha mérite réellement d'être sauvée ? avait-elle lancé avec ironie. Si la terre s'ouvre, vos flûtes n'empêcheront pas la catastrophe.

La jeune femme savait bien que l'enfant avait raison, elle ne réussissait pourtant pas à se départir d'un vieux fond de superstition qui lui commandait d'obéir aux prêtres sans chercher à discuter.

Les heures s'écoulaient lentement dans cette atmosphère tendue. La veillée d'armes s'éternisait, ne débouchait sur aucun affrontement.

Le sixième soir, profitant de ce que le doberman sommeillait, Isi s'approcha de la brèche crevant la verrière. Cette ouverture l'intriguait. Elle comprenait mal comment les projections dues à l'éclatement des mines mobiles avaient pu ouvrir une telle blessure dans la carapace de verre blindé du pavillon. Avant qu'elle ne parte en « mission », Maître Zarc lui avait longuement recommandé de ne jamais choisir les galeries pour poser ses charges. « Leur transparence est trompeuse, avait-il ajouté. Ta dynamite noircirait le verre sans l'entamer. C'est aux bâtiments classiques que tu devras t'attaquer. Un pan de tôle, un volet de fer, voilà de vraies cibles ! »

Isi tendit la main. De loin on avait l'impression que les bords de la découpe étaient terriblement tranchants. De plus près on s'apercevait qu'il s'agissait surtout d'un jeu de reflets sur le biseautage des fragments. Elle avança le cou. Des bulles minuscules bordaient le pourtour de la brèche. On les devinait du bout des doigts, amalgamées en chapelets durcis. La matière « frisait » à cet endroit, comme rétractée sous l'effet d'un frisson figé. Cela faisait penser à du plastique exposé à une trop forte

chaleur. Elle se retourna. Le regard de Nathalie était posé sur elle, grave. Trop intelligent. Un regard d'enfant vieilli prématurément.

— C'est une fausse brèche, laissa tomber la flûtiste. Le blindage n'a pas cédé sous la poussée d'une explosion. Il ne s'agit pas d'un accident. On l'a découpé au moyen d'un chalumeau spécial. Et probablement de l'intérieur...

Nathalie battit des paupières.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? fit-elle sans perdre contenance.

Isi crispa les mâchoires. Le sang-froid de la fillette l'exaspérait.

— Je veux dire que c'est Werner lui-même qui a ouvert ce trou, martela-t-elle. Il l'a fait sciemment, dans un but qui m'échappe. Il a disposé ce pavillon comme un miroir aux alouettes, sachant que la brèche serait visible d'au-delà des grilles, et que ce bâtiment ne communiquait pas avec le reste du musée...

La jeune femme s'agenouilla sur le carrelage glacé. Son énervement se dissipait, faisant place à une immense fatigue.

— Je veux dire que cette section de la ménagerie est un piège, reprit-elle, une sorte d'appât. Sans doute a-t-il voulu attiser la convoitise des errants, leur faire miroiter une « cache » exceptionnelle dans l'espoir que certains d'entre eux tenteraient la traversée. Peut-être s'agit-il tout simplement pour lui d'un jeu cruel ?

Nathalie fit la moue. Cette explication ne lui convenait pas.

— Il y a sûrement une autre raison, observa-t-elle. Il est seul depuis si longtemps... Et s'il avait tenté de se procurer une sorte de... compagnon ? De la même manière qu'on capture un oiseau ou une souris pour le mettre en cage ?

Isi leva un sourcil.

— Nous lui tiendrions lieu de canaris ?

— Exactement. Les mines étaient chargées d'opérer une sélection. De repousser les lâches et les malchanceux...

— Non, coupa la flûtiste, je suis persuadée que les mines lui obéissent. Il doit pouvoir les désamorcer par radiocommande, quand il le désire. Lorsqu'il vous a vus, toi et le chien, il a décidé

de vous accorder « l'hospitalité » ; je ne sais pas pourquoi. Peut-être parce que vos têtes lui convenaient. En tout cas, chaque fois que vous vous êtes risqués à travers le jardin il a neutralisé les explosifs. C'est seulement pour cela que vous êtes encore en vie. Il vous ouvrait le passage d'un coup d'interrupteur. Ni toi ni Cedric n'avez jamais couru le moindre risque. Un détecteur caché devait l'avertir dès que vous quittiez le pavillon. Puis, quand la ville a commencé à souffrir des crevasses, il vous a apporté de la nourriture à domicile, pour vous éviter les dangers de la cité ! Je suis sûre d'avoir raison. Il commande à la ceinture de mines. Il s'en sert comme d'une porte qu'on ouvre ou qu'on ferme. Tu lui as plu, il t'a laissée entrer, t'installer dans la cage du pavillon. Tu es son hamster, il veut t'apprivoiser. Il est malade de solitude, sur ce point tu as sûrement vu juste, mais il est habile. Au lieu de te sauter au cou il a choisi de te laisser faire la moitié du chemin. Il t'attend, caché quelque part dans le labyrinthe des galeries. Il doit guetter cet instant depuis des années. Les statues du jardin sont probablement autant de périscopes. Il voit par leurs yeux. Elles lui ont servi à t'étudier. Tu étais une bonne candidate, il t'a ouvert le passage. D'autres avant toi n'ont pas eu cette chance. Quant à moi, il s'est donné beaucoup de mal pour me faire subir le sort des nageurs aériens ! Je ne sais pas si tu as eu raison de me venir en aide. Cela va sans aucun doute l'indisposer...

Isi se tut. Le petit visage de Nathalie reflétait un trouble profond.

— C'est vrai que nous traversons le champ de mines trop facilement, chuchota-t-elle, mais je voulais croire à la chance... et à Cedric.

La flûtiste haussa les épaules.

— Il nous espionne peut-être en ce moment même, renchérit-elle. Tous les musées sont truffés de systèmes de surveillance, et les moulures des plafonds sont si tarabiscotées qu'on peut y dissimuler sans mal l'objectif d'une caméra... Nous ne pouvons pas continuer à jouer ce jeu, nous ne sommes pas des animaux domestiques. Nous ne sommes pas ses animaux !

Il y eut un long moment de silence. Nathalie réfléchissait intensément aux hypothèses émises par la musicienne. Elle

n'était pas entièrement satisfaite. Elle tenta de se représenter le fantôme en blouse blanche sous l'aspect d'un papa gâteau dorlotant une fille adoptive capturée au hasard des labyrinthes technologiques du musée. Quelque chose ne collait pas... Elle ne pouvait s'empêcher de penser que cet enlèvement déguisé avait d'autres motifs.

Au dire de la recruteuse la ville s'effondrait.

Nathalie voyait entre cette catastrophe et sa « capture » une obscure relation de cause à effet. Georges Werner, prévoyant la destruction de tous les habitants d'Almoha, avait-il imaginé d'ajouter un être vivant au tableau de ses collections ? Avait-il décidé de sauver de l'apocalypse le seul individu qui éveillerait sa compassion ? Dans ce cas pourquoi ne prenait-il pas contact avec eux ? Fallait-il encore « mériter » son approche ?

— Depuis que je suis ici je me sens observée, marmonna Isi en crispant les doigts sur le bord du muret entourant la fosse de l'hippopotame. Je suis certaine que les yeux des oiseaux sont des cellules optiques de retransmission.

— N'y touchez pas, intervint Nathalie. Si c'est vrai nous n'avons aucun intérêt à couper le lien qui nous unit à Werner. Nous sommes à sa disposition. Il peut nous nourrir ou nous punir. Si, comme vous dites, il a la haute main sur toute la technologie du musée, il lui est facile de nous priver d'eau pour nous contraindre à sortir du pavillon et à retourner en ville. Il nous expulsera s'il en a envie, ou il nous indiquera comment le rejoindre. À moins que vous ne déliriez... Tout ceci sent un peu la paranoïa, vous ne trouvez pas ?

CHAPITRE XXIII

Terrifiée à l'idée d'être victime d'une nouvelle crise de somnambulisme qui la pousserait vers le champ de mines, Isi ne dormait plus que trois heures par nuit. Nathalie lui avait proposé de l'entraver au barreau d'une cage mais cette méthode ne suffisait pas à rassurer la flûtiste. Aussi passait-elle la majeure partie de la nuit à fixer la lune à travers l'épaisseur glauque des verrières. Se relevant et marchant autour de la fosse de l'hippopotame dès qu'elle sentait venir le sommeil.

C'est au cours de l'une de ces déambulations qu'elle fut brutalement frappée par une évidence qui la laissa au bord du vertige. Dans sa recherche d'un passage secret elle avait sondé tous les murs de la rotonde, mais curieusement négligé le point le plus pittoresque du pavillon : le trou même où l'on avait planté la masse du pachyderme empaillé ! Pourquoi ? Peut être par un dégoût inconscient des faux excréments dont on avait tapissé le fond de la fosse. Peut-être aussi parce que les parois intérieures du puits étaient lisses comme du verre... Certaine d'avoir vu juste, elle réveilla Nathalie, provoquant un sursaut défensif de Cedric. La fillette se leva sans mauvaise grâce et passa en quelques secondes de l'anéantissement à un état de parfaite lucidité.

Elles allèrent toutes deux se pencher au-dessus du muret bordant l'enclos. L'hippopotame leur paraissait soudain d'une étrangeté insupportable. Le fond du trou, lui, était lisse, dépourvu de malignité, jonché d'énormes étrons de caoutchouc brun dont la seule vue levait l'estomac.

— De la merde dissuasive, rêva Nathalie, c'est fort...

Isi avait déjà enjambé la margelle du muret de sécurité. Trois mètres la séparaient du fond de la fosse.

— Je vais sauter, dit-elle. S'il y a une entrée, elle ne peut être que là !

Elle se laissa glisser le long de la paroi, prenant d'abord appui sur ses avant-bras pour finir par se laisser choir en arrière de façon plutôt maladroite.

Lorsque ses talons touchèrent le sol, elle ressentit un choc violent et tomba sur le dos. Sans le matelas de caoutchouc des faux excréments elle se serait probablement blessée, mais elle eut la chance de rouler sur les étrons élastiques et s'en tira avec quelques meurtrissures. Se redressant, elle examina d'abord le puits, en vain. La fosse semblait avoir été coulée d'une seule pièce. On n'y détectait aucun interstice, aucun jeu entre les blocs de maçonnerie. En désespoir de cause elle se rabattit sur l'hippopotame figé. C'était une bête monstrueuse dont la panse reposait sur le ciment. Les courtes pattes fléchies enracinaient l'animal dans une pose de semi-abandon. Le temps et les traitements chimiques avaient durci sa peau jusqu'à lui faire perdre toute vraisemblance. Le pachyderme empaillé aux rides incrustées de poussière n'avait pas plus de réalité qu'une bête de carnaval en carton-pâte colorié. Isi fut immédiatement persuadée que cet énorme cadavre dissimulait l'entrée du souterrain reliant le pavillon au reste du musée.

Dans un accès de rage et d'espoir elle abattit ses deux poings sur le flanc raviné, provoquant autant de vacarme que si elle avait tapé sur une grosse caisse.

L'hippopotame sonnait creux !

Les doigts tremblants, elle explora l'anatomie du monstre, fouillant ses rides à la recherche d'une quelconque jointure. Ses ongles trouvèrent sans mal la découpe d'une sorte de capot dissimulé au creux des plis cutanés.

Sous le ventre elle localisa une boursouflure en forme de poignée et tira de toutes ses forces.

La panse de l'hippopotame s'ouvrit comme une porte de réfrigérateur, dévoilant un tunnel à échelons qui s'enfonçait verticalement dans le sol.

Le passage, fort étroit, tenait plus du tuyau que de la galerie. Il trouait le ciment à l'endroit même où la bedaine du pachyderme adhéraait au fond de la fosse.

Nathalie battit des mains en poussant un cri de victoire.

— J'arrive ! hurla-t-elle. Je rassemble les provisions et je saute. Essayez de me rattraper au vol !

Elle s'exécuta sans la moindre hésitation, aussitôt suivie du doberman qui se reçut en souplesse et s'en vint renifler l'intérieur du monstre.

— J'avais raison ! triompha Isi. Voilà le cordon ombilical qui relie la rotonde au reste du musée. C'est par là que Werner est venu vous ravitailler.

Nathalie se pencha, remarqua que le « battant » ne comportait aucun loquet.

— Il ne s'est pas donné beaucoup de mal pour assurer l'inviolabilité du passage, observa-t-elle.

— Sans doute n'y tenait-il pas, répliqua Isi. À mon avis, il attendait simplement que nous le découvriions.

— Une sorte d'épreuve ?

— C'est à peu près ça. Un test pour mesurer notre intelligence, un de ces problèmes de labyrinthe qu'on pose couramment aux rats de laboratoire.

— Alors il nous attend de l'autre côté ?

— Peut-être. Mais c'est un scientifique, il doit aimer les tests. À mon avis il nous a préparé autre chose.

Nathalie haussa les épaules, sans plus tergiverser, elle hasarda un pied à l'intérieur de l'hippopotame. Elle tâtonna et finit par trouver le premier échelon.

— J'y vais, dit-elle. Je ne sais pas si c'est profond, ça m'embête pour Cedric.

Par bonheur le puits ne descendait pas au-delà de deux mètres cinquante. Au bout d'une demi-douzaine d'échelons on posait le pied dans un couloir éclairé par des veilleuses. C'était un boyau, semé de flaques d'humidité, qui paraissait s'étirer sur une bonne centaine de mètres.

Isi descendit à son tour, puis Cedric sauta dans les ténèbres au coup de sifflet de sa maîtresse. La petite troupe se mit en marche, à la queue leu leu, piétinant dans les trous d'eau. Les minuscules ampoules bleues fichées au plafond n'assuraient qu'un éclairage symbolique.

« Ce sont des cailloux lumineux chargés de nous montrer le chemin », songea Nathalie en retenant le doberman par le collier.

Après dix minutes de déambulation aveugle elle buta sur une marche.

— Il y a un escalier, souffla-t-elle à l'intention de la flûtiste. Ça monte.

Elle escalada précautionneusement une dizaine de degrés, et se cogna le front contre une porte de bois encaustiquée.

Instinctivement sa main descendit vers la poignée. Le battant pivota sans grincer.

Une lueur d'aquarium les accueillit, les enveloppant de son halo de profondeurs marines. Nathalie suffoqua et connut un instant d'intense claustrophobie. La seconde d'après elle fut assaillie par le vertige.

Lorsqu'elle eut repris son calme, elle constata qu'elle venait simplement de pénétrer dans l'une des grandes galeries vitrées du musée.

Une route de parquet ciré s'étendait devant elle, à perte de vue. C'était un boulevard de lattes empestant la cire et tendu sur sa ligne médiane d'un interminable tapis rouge aussi râpé qu'une vieille pelisse.

Cette avenue aux planches imbriquées à la versaillaise était prisonnière d'un tunnel de verre dont l'épaisseur retenait la lumière.

Avant même d'avoir posé le pied sur le tapis d'apparat, Nathalie eut la conviction qu'elle s'était introduite à l'intérieur de quelque organe annelé préposé à la digestion des visiteurs.

Toute à son malaise, elle en oublia l'invraisemblable fouillis accumulé de part et d'autre de la travée.

Isi, elle, s'acharnait au contraire à dénombrer les vitrines.

Elle en apercevait des centaines juxtaposées avec économie. Il y en avait de toutes les tailles. Du simple cube gros comme le poing jusqu'à la tour de verre haute de quatre étages. La lumière poisseuse y allumait des reflets gras, des irisations de lunettes sales, si bien que le regard s'arrêtait à leur surface, ricochait sur leurs angles, prisonnier d'éblouissements déroutants, sans jamais parvenir à discerner leur contenu.

Par-dessus tout on était assailli par une odeur caractéristique de poussière précieuse et de momie vieillissante. Les cuirs ratatinés, humains ou animaux, avaient fini par teinter l'air ambiant d'un relent de ménagerie morte. Les bouchons fissurés par l'âge laissaient s'évaporer le formol des bocaux, condamnant les légions embryonnaires aux oxydations les plus viles. Des fœtus à sec s'émiettaient, perdant leur belle consistance de guimauve veinée de bleu. Des serpents déshydratés pour cause de récipient fendu offraient le triste spectacle d'une poignée de lacets jetés en vrac au fond d'un pot.

Des kilomètres d'étagères superposaient leurs peuplades d'objets hétéroclites : éponges, ophiures, animalcules, noctiluques. Un monde à la limite du microscopique étiqueté dans des tubes cristallins aux allures de pendeloques. Des coquilles par milliers, étalant l'éventail de leurs nervures calcifiées, s'entrouvrant sur des béances intimes et nacrées. Des étiquettes, des millions d'étiquettes, tracées d'une plume scolaire aux orbes décolorés.

Nathalie comprit qu'elle ne survivrait au vertige de la prolifération qu'en s'imposant des œillères, qu'en refusant de voir ce qui l'entourait. Le musée était comme un maelström, un trou noir dévorateur. L'entassement provoquait la pire des hypnoses, celle qui vous conduit à sauter du haut d'une falaise, à rouler sous les roues du métro. Une sorte de courant d'air mental qui emprisonne l'esprit et le fait virevolter au gré de ses turbulences. Nathalie sentait se rétrécir autour d'elle l'immensité du piège fascinateur. Si elle levait le nez, elle resterait prisonnière des détails d'une tapisserie, elle fixerait jusqu'à la cécité les cratères minuscules ponctuant la surface d'un météore noirci. Emplie d'une horreur tranquille, elle comprenait soudain l'obsession du savant qui consacre sa vie à l'étude d'un morceau de plâtre peint ramassé au cœur d'une pyramide. Ces objets irradiaient un halo aimanté. Chacun d'eux était un redoutable prédateur, un chasseur patient soucieux de capturer un cerveau de choix. Chaque spécimen embusqué au creux des vitrines attendait d'exercer à plein temps sa véritable fonction de géôlier. Les os, les carcasses, les débris millénaires n'espéraient plus qu'en cette revanche : s'attacher l'esprit,

l'intelligence d'un humain jusqu'à la mort de ce dernier. L'asservir, le réduire au triste état de monomane, le dessécher jusqu'au dernier neurone ou le condamner à la méningite foudroyante.

La fillette frissonna et pencha la tête pour regarder le bout de ses chaussures. Dès à présent il lui fallait apprendre à borner son horizon, à s'intégrer au sein de limites étroites facilement repérables. Elle ne ferait pas le jeu des collections, elle ne se laisserait pas domestiquer par leurs miroitements hypnotiques ; elle marcherait en aveugle s'il le fallait !

Percevant le trouble de l'adolescente, Isi la saisit par l'épaule et la secoua. Nathalie battit des paupières.

— C'est une toile d'araignée, bégaya-t-elle d'une voix exténuée. Toutes ces... choses. Elles nous guettent. Il ne faudra jamais leur accorder la moindre parcelle d'attention...

Isi fronça le nez comme si elle tentait de localiser une mauvaise odeur. Immobile au seuil de la galerie, il lui semblait qu'elle se tenait debout sur la balustrade d'une fenêtre, au quinzième étage d'une tour. Elle dominait pour quelques secondes encore un enchevêtrement informe et menaçant. Un organisme inconnu, cannibale et tubulaire, aux armes complexes.

« Le nombre, pensa-t-elle. Le nombre est l'image même de la perdition. Nous n'avons découvert le chemin du musée que pour mieux nous enliser. Nous venons de tomber dans les poubelles du temps ! »

Malgré cela elle fit un pas en avant. Le parquet craqua, et ce bruit courut tout au long de la galerie, amplifié par la caisse de résonance des vitrines.

— Maintenant c'est trop tard, murmura Nathalie.

Curieusement, la flûtiste se surprit à penser la même chose.

Elles avancèrent gauchement dans la vallée des présentoirs, écrasées par l'invraisemblable ramassis accroché aux parois du musée. Les épluchures du passé tremblaient doucement au rythme de leurs pas. On devinait leur léthargie fragile, superficielle. Leur concentration même paraissait appeler l'avalanche, l'écroulement libérateur.

Nathalie marchait en fixant le tapis rouge galeux. Serrant les dents, elle se jura que l'étroitesse serait désormais sa légitime défense.

Cedric trotтинait en arrière, le mufle au ras du sol. Levant la patte, il pissa sur l'angle d'une vitrine.

CHAPITRE XXIV

Elles passèrent une journée à marcher au hasard pour finalement réaliser qu'on avait interverti les numéros des couloirs et maquillé les panneaux d'orientation. Victimes des facéties de Werner, elles s'égarèrent dans un labyrinthe de galeries annexes envahies par des toiles d'araignée dont les fils collants tissaient des draperies rosâtres évoquant la « barbe à papa » des fêtes foraines. Elles se débattirent, enveloppées par ces filaments adhésifs, provoquant la fuite de centaines d'arachnides engourdis par l'affût. Il leur fallut sabrer l'air de leurs mains grandes ouvertes pour se frayer un chemin. Lorsqu'elles émergèrent de ce cocon d'épouvante une fausse pancarte les ramena à leur point de départ.

L'accumulation engendrait l'accablement, et le musée ne leur apparaissait déjà plus que sous l'aspect d'un foutoir colossal au désordre savamment maquillé d'étiquettes. Des couloirs entiers se révélaient peuplés de centaines d'exemplaires du même objet, si bien qu'on avait l'impression détestable de faire du surplace. Isi, qui avait essayé d'apprendre par cœur les plans et les brochures fournis par l'Archevêché, prenait peu à peu conscience de la relative inutilité de ce savoir théorique.

Nathalie, elle, n'aimait pas l'agitation dont faisait montre le doberman. Depuis son entrée dans le musée le grand chien noir ne cessait de renifler autour de lui. Bizarrement, il passait son temps à lever la patte pour uriner comme si – ayant détecté la présence d'autres animaux – il éprouvait le besoin de démarquer clairement son territoire. Parfois même il dressait l'oreille, cherchant à localiser un appel lointain ou un bruit suspect.

Ces manifestations d'attention inquiétaient la fillette.

Vers midi la flûtiste décida qu'il était temps de faire une pause. Elles s'installèrent sur une banquette disposée au centre

d'un carrefour et partagèrent quelques biscuits de survie. Elles mâchonnaient sans entrain, les jambes lourdes et les pieds douloureux, s'évertuant à ne pas détailler le contenu des vitrines.

C'était un exercice difficile car le regard, après quelques minutes de sagesse, s'égarait fatalement, coulant en diagonale sournoise vers les cubes vitrés.

La galerie était bordée de momies recroquevillées à la mode indienne. Ces sacs de cuir et d'os ratatinés en position fœtale dressaient, au-dessus de la bille de leurs rotules jointes, une tête rétrécie, réduite à la grosseur d'un poing. Des aiguilles d'or avaient été fichées en couronne tout autour de leur front, leur donnant l'apparence de vieilles oranges piquées de clous de girofle. Deux ou trois rats circulaient au fond des vitrines, s'obstinant à mâchouiller la peau durcie des cadavres exposés.

En les apercevant Cedric découvrit les dents. Les rongeurs disparurent aussitôt et le doberman renonça à les poursuivre. Il était manifestement préoccupé par quelque chose de plus important.

La collation terminée, Isi proposa à Nathalie de faire la sieste avant de reprendre la route. La fillette était si fatiguée qu'elle n'eut pas le courage de refuser.

Elles s'allongèrent chacune à un bout de la banquette et s'endormirent en quelques minutes.

Nathalie rêva que Georges Werner voletait au-dessus d'elles, usant des pans de sa blouse blanche à la manière des ailes d'une chauve-souris. Tel un vampire, il se posait sur la gorge d'Isi et lui mordait la veine jugulaire, pompant le sang à longues goulées gourmandes.

Au fur et à mesure qu'il la suçait, la flûtiste se racornissait, perdait ses cheveux et sa peau tendre.

Lorsque l'infâme succion l'avait enfin réduite à l'état d'enveloppe vide, Werner la roulait en boule pour la ranger dans la vitrine à côté des autres momies.

Avec un ricanement de film d'épouvante il s'envolait ensuite en remuant les pans de sa blouse, et se mettait à décrire dans les airs des loopings d'aviateur casse-cou.

Nathalie s'éveilla le cœur battant. Son premier regard fut pour Isi qui dormait du sommeil de l'épuisement. Elle n'avait pas changé. Cedric, en revanche, avait disparu... Cette constatation jeta la fillette au bas de la banquette. Elle pressentait déjà que le doberman avait été victime des maléfices du musée. Haletante, elle parcourut les abords du carrefour, siffla dans ses doigts sans obtenir le moindre résultat. En désespoir de cause elle appela, les mains réunies en porte-voix, mais ses cris ne firent que se multiplier en échos creux d'une vitrine à l'autre.

— Le chien est parti ? interrogea la flûtiste brutalement tirée de l'inconscience.

Elle était hagarde, les yeux profondément cernés.

— Je ne sais pas ce qui s'est passé, balbutia Nathalie. Depuis notre entrée dans le musée il n'était pas normal. J'ai eu constamment l'impression que quelqu'un l'appelait et qu'il avait repéré la présence d'un autre animal...

— Les rats, peut-être, hasarda Isi.

Nathalie haussa les épaules.

— Un chien ne marque pas son territoire pour une simple troupe de rats ! laissa-t-elle tomber, péremptoire.

— Quelque chose de plus gros, alors ? risqua la jeune femme.

Nathalie hocha affirmativement la tête. Le musée lui faisait peur, elle était prête à le peupler de monstruosité indéfinissables.

— Ne t'en fais pas ! lâcha Isi. Nous le retrouverons, il ne peut pas être bien loin.

Mais son ton manquait de conviction.

Mourant de soif, elles reprirent la route. De temps à autre Nathalie lançait un appel ou un sifflement. Sans résultat. Dans le passé Cedric ne lui avait fait défaut qu'une seule fois : le jour où son odorat lui avait révélé la présence d'une chienne errante sur la plaine. Le rut avait bien failli le rendre fou et Jean-Pierre, le père de Nathalie, avait dû se résoudre à abattre la femelle pour qu'elle ne tente pas d'entraîner le doberman dans sa déambulation.

Werner avait-il une chienne ? Elle se prit à espérer que cette hypothèse était la bonne, quoiqu'elle n'ait jamais vu aucun animal sur les talons du conservateur.

— Je voudrais que tout ça soit fini, dit-elle avec lassitude.

— Tout quoi ? interrogea Isi.

— Tout ça ! Le musée, Almoha. Je voudrais retrouver les chevaux électriques qui galopent sur la plaine de fer.

— C'est une légende.

— Pas du tout. Je les entendais de la maison de mon père, quand le vent rabattait vers nous le bruit de leur galop, mais je me suis perdue en fuyant la villa.

— Pourquoi es-tu partie de chez toi ? C'est idiot, il y a tant de sans-abri !

— Trop compliqué à raconter. La maison était devenue une prison. C'est un bâtiment mobile qui dérive vers la mer. Papa avait décidé que nous nous suiciderions dès que l'eau envahirait le rez-de-chaussée. Il a très peur de l'extérieur.

— C'est la même chose à Almoha, observa la flûtiste. Si l'Archevêché ne me garantissait pas le gîte et le couvert, je serais terrifiée. J'ai pratiquement grandi à l'Opéra, sous la protection des prêtres.

— Et vous les respectez ?

— Non, j'ai peur d'eux. Comme tout le monde.

Elles cessèrent de bavarder pour économiser leurs forces.

Par chance elles avaient retrouvé le maître couloir. La géographie du musée s'ordonnait dans leurs têtes. À deux ou trois reprises elles repérèrent les flaques d'urine laissées par Cedric. Invisible, le chien leur servait tout de même d'éclaireur. Nathalie en fut réconfortée.

Elles parcoururent une dizaine de kilomètres de galeries et d'escaliers. Le musée était construit comme un millefeuille, un dédale de superpositions. Arrivé au bout d'une salle, on butait sur un mur, un cul-de-sac qui vous obligeait à revenir sur vos pas. À d'autres moments il vous arrivait de dépasser une bifurcation sans la voir, l'entrée du corridor ayant été dissimulée par une tenture ou une peau de bête. La crasse recouvrant les vitrages ne permettait pas de se guider sur la disposition du jardin. De la prolifération naissait l'uniformité, et

de l'uniformité l'abolition de tout repère. Isi et Nathalie voyageaient sans bouger, bougeaient sans avancer. Elles en venaient à souhaiter ardemment les gouttes de pisse du doberman.

La nuit vint. Harassées, elles se couchèrent sur le parquet sans se soucier de l'inconfort de leur position.

Nathalie rêva encore de Werner. Cette fois il arpentait les couloirs, vêtu comme un Hercule de pacotille, armé d'une massue étiquetée. « pièce 6502, lot 44 ». Mais la fillette était trop faible, le cauchemar ne parvint pas à l'éveiller.

CHAPITRE XXV

À l'aube du huitième jour, Isi tomba en arrêt au seuil de la galerie de paléontologie. Cette découverte la décontenança car elle s'était préparée à subir les affres d'un interminable périple. Au lieu de cela, le musée lui offrait ce qu'elle cherchait sans trop tenter de l'abuser. Elle en fut presque déçue.

L'ossuaire occupait tout un tunnel, étalant ses architectures blanchâtres sur plus de deux cents mètres. Pétrifiés dans la même pose académique, les dinosaures étiraient leurs vertèbres en sinusoïdes accidentées. Leurs échine étaient autant de montagnes russes désespérément immaculées. Au sommet des cous de quinze mètres on distinguait une bille d'os minuscule, pas plus grosse qu'un ballon de football. Une boîte crânienne rudimentaire de ruminant voué à l'abrutissement.

Plus bas, sous l'échine, c'était la cage des côtes, le grill thoracique et l'imbrication des pattes-piliers. Des colonnes capables de supporter une voûte de cathédrale, parfois jaune ivoire, mais le plus souvent grises et fissurées comme d'anciennes coulées de béton. Chaque monstre s'enracinait sur un socle d'où jaillissait le fouillis des tiges d'acier chargées de supporter la masse de ces puzzles d'outre-tombe raccommodés au fil de fer. Nathalie voulut avaler sa salive, elle n'en avait plus. Le cimetière colossal l'aplatissait. Elle éprouvait une fois encore cette sensation d'écrasement qui assaille tout visiteur se hasardant dans la tranchée d'une cale sèche, et qui se retrouve brusquement surplombé par la lame d'étrave d'un navire en réfection. Les monstres, organisés en troupeau immobile, dressaient leurs nuques avec une raideur hautaine de dignitaires amidonnés. Ils étaient les figures de proue d'une ère révolue.

— Mon Dieu ! soupira Isi, il n'y a plus aucune étiquette sur les socles ! On les a rendus anonymes !

Elle vacilla. Elle n'avait pas assez de connaissances en paléontologie pour identifier un mégatérior d'un simple coup d'œil. Il allait lui falloir ausculter chaque dépouille, gratter, tâter, goûter... Elle crut qu'elle allait s'évanouir.

— La salle est autoprotégée, fit une voix chevrotante dans le dos des deux visiteuses. Si vous en passez le seuil ce sera le chaos...

Elles sursautèrent. Georges Werner se tenait accoudé à la rambarde d'une mezzanine encombrée par les rayonnages d'une bibliothèque.

Comme chaque fois que Nathalie l'avait entraperçu, il portait une blouse blanche très froissée. Ses mains crochues étaient déformées par les rhumatismes et ses doigts recroquevillés ressemblaient à des serres de rapace tétanisé. La pénombre masquait son visage, mais on le devinait ratatiné, aspiré de l'intérieur comme un légume dont la pulpe se dessèche. Ses cheveux longs pendaient à la diable, emmêlant leurs mèches jaune sale.

— La salle est autoprotégée, répéta-t-il. Des cellules photoélectriques en quadrillent le seuil. Si vous franchissez leur barrage, elles déclencheront les vibreurs qu'on a installés sous le socle de chaque dépouille. Les trépidations disloqueront instantanément les squelettes qui s'effondreront, se fracassant et se mélangeant en un effroyable gâchis. Il y avait un moyen de désamorcer ce système, mais j'avoue que je l'ai oublié...

Considérant l'expression stupide des deux visiteuses, il sourit et entreprit de descendre l'escalier de fer pour les rejoindre. Il avançait avec beaucoup de difficulté, comme si ses articulations refusaient de jouer dans leurs logements.

— Le mégatérior est bien là, susurra-t-il, quelque part au milieu du troupeau, mais on a préservé son anonymat, sachant qu'il aurait tôt ou tard à subir la convoitise de la Compagnie du Saint-Allégement. C'est maintenant une vedette perdue dans la foule !

Isi fit un pas en direction de la salle. Avertie, elle repéra sans mal les yeux des cellules de détection encadrant le portique. Il y en avait des centaines.

— Je pourrais très bien ne pas emprunter la porte et creuser un trou dans le mur, dit-elle sur un ton de défi.

Werner s'esclaffa.

— Mais oui ! approuva-t-il, c'était déjà la méthode des pilliers de tombes égyptiens ! C'est ainsi qu'ils contournaient les blocs de granit obstruant les couloirs. Hélas ! ici on a été plus méfiant. Sous la brique des murs vous rencontrerez des panneaux d'acier blindé.

Il paraissait s'amuser. Nathalie remarqua qu'il portait autour du cou une chaîne retenant un sifflet à ultrasons. Le vieil homme s'en aperçut.

— Eh oui, souffla-t-il, c'est moi qui vous ai guidées jusqu'ici en me servant du chien comme d'un poisson pilote. Je ne pouvais pas aller à votre rencontre, j'ai de plus en plus de mal à me déplacer.

Isi trépignait d'exaspération.

— Tout cela vous réjouit ! cracha-t-elle. À quoi jouez-vous ? Pourquoi avoir tenté de me tuer, pour me laisser ensuite m'avancer si loin sur votre territoire ?

Werner haussa les épaules, et ce simple mouvement lui arracha une grimace.

— C'est ce que vous vouliez, non ? ricana-t-il. Entrer dans le musée pour désosser le grand mégatérior ? Eh bien, allez-y ! Je ne vous en empêcherai pas. Je n'en ai d'ailleurs pas la force.

— Vous n'avez pourtant pas hésité à ouvrir le feu sur les nageurs aériens !

— J'ai tiré sur les ballons ! corrigea le conservateur. Uniquement sur les ballons, comme à la fête foraine, pas sur les hommes.

— Quelle distinction subtile ! ricana la musicienne.

CHAPITRE XXVI

Werner les abandonna après leur avoir indiqué où elles pourraient trouver des rations de nourriture séchée et un robinet débitant une eau recyclée à peu près potable. Nathalie fut un instant tentée de suivre le vieillard, mais la fatigue de l'interminable randonnée au milieu des vitrines lui faisait des jambes de bois. Elle s'installa sur une banquette au cuir fatigué et s'endormit presque instantanément. Isi, elle, s'agenouilla au seuil de l'ossuaire, dans une position de méditation. L'épuisement avait rallumé sa fièvre et rouvert nombre de ses blessures. Elle naviguait dans un brouillard mental fait de bouffées de chaleur, de grelottements et d'idées rocambolesques.

Des bribes de mélodies serpentaient dans son cerveau, lui raclant les parois du crâne de leurs notes écailleuses. Elle laissa son regard se perdre dans la jungle architecturale des carcasses reconstituées, y quêtant une impossible réponse.

« Il faut que j'y aille, songea-t-elle, il le faut... » C'était devenu une idée fixe. Un moyen arbitraire de justifier les douleurs endurées.

La nuit s'écoula sans que la flûtiste prenne une seule minute de repos. La fièvre faisait luire sa peau, et des gouttes de sueur s'accumulaient dans ses sourcils. Elle n'entendit même pas passer la tempête. Almoha n'était plus qu'une planète de banlieue, une poussière infime dans l'inventaire du monde. Seule comptait la galerie et son butin de cadavres épluchés.

À l'aube elle se leva et marcha mécaniquement vers le seuil du tunnel de verre. Comme l'avait prédit Werner sa mince silhouette court-circuita le réseau invisible des cellules photoélectriques. Elle n'avait posé qu'un pied sur la terre interdite, mais déjà les vibreurs installés sous chaque socle entraient en action.

Une trépidation furieuse fit gémir le parquet, comme si un million de vibromasseurs envahissaient la place. Étourdie, Isi sentit les ondes monter le long de ses cuisses, s'épanouir dans son ventre et y allumer un début d'excitation sexuelle. Elle battit des bras. Tout tremblait autour d'elle. Les tiges d'acier supportant les dinosaures s'étaient mises à vrombir comme des diapasons. Un crâne se dévissa à quinze mètres au-dessus d'elle pour venir s'écraser à ses pieds. La boule d'os éclata dans une explosion de molaires, lui cinglant les jambes.

Maintenant les squelettes ondulaient, reprenaient vie. Des déhanchements grotesques les transformaient en marionnettes aux mouvements lascifs. Les colonnes vertébrales dansaient, serpentines, avant d'égrener leurs vertèbres une à une. Le premier squelette s'abattit sur bâbord, entraînant, dans sa chute trois de ses frères d'immobilité. Leurs côtes s'entrechoquèrent avant de se briser dans un nuage poudreux.

Isi se boucha les oreilles. Toute la population de la galerie de paléontologie s'affaissait. Les crânes rebondissaient comme des balles de tennis géantes, défonçant les cages thoraciques des spécimens encore dressés. Les monstres s'éparpillaient, abandonnant toute structure, vomissaient leurs ossements, les mélangeant à ceux de leurs compagnons de captivité. Isi hurla. Les tibias se fracassaient, se volatilisant en bouquets d'esquilles. Un brouillard blanc flottait sur toute la galerie.

C'était comme si l'on jetait le contenu de centaines de boîtes de puzzle dans la gueule d'une bétonneuse. Rien n'appartenait plus à personne. Une confusion sans nom s'installait dans un vacarme de bowling. Atterrée, la flûtiste voyait se disloquer ses chances de retrouver le mégatériorius caché au cœur du troupeau.

« Une goutte d'eau dans la mer, une aiguille dans une meule de foin... » Elle était assaillie de proverbes usés.

Lorsque les effondrements cessèrent, elle resta figée au seuil du carnage, contemplant l'inférieur amoncellement de pièces détachées qui s'étaient mêlées en un tas compact et poudreux. Elle était écrasée, dépassée.

Si elle voulait retrouver les éléments constitutifs du mégatériorius il lui faudrait désormais tester chaque os ! Plonger jusqu'à la ceinture au centre de l'éboulement et examiner tous

les fragments un à un ! C'était un travail de titan, une gageure pour archéologue dément. Jamais elle ne réussirait avant d'avoir atteint sa soixante-dixième année !

Elle tomba à genoux, avala une bouffée de poudre d'os et fut prise d'une horrible quinte de toux. Dès les premières secondes le bruit de l'avalanche avait fait rouler Nathalie au bas de son siège. Les yeux, écarquillés, elle avait assisté au tumulte sans même penser à se redresser.

— Je vous avais prévenues ! hurla Georges Werner par l'entremise d'un haut-parleur. Maintenant vous n'avez plus qu'à retrousser vos manches ! Triez ! Comparez ! Goûtez ! J'espère que vous aimez les jeux de patience.

Nathalie se releva. La silhouette d'Isi semblait noire et minuscule au pied du capharnaüm de vertèbres. La poussière d'ossements pulvérisés se déposait doucement sur ses cheveux, lui faisant des mèches grises de vieille femme. La fillette s'éloigna à reculons, fuyant le champ de bataille. Elle se moquait du mégatérior dispersé aux quatre points cardinaux, elle n'avait qu'une idée : retrouver Cedric.

Elle mit quelques biscuits dans sa poche et partit à la découverte des salles annexes. Un embranchement la mena à la division archéologique du bas-empire santalien.

La salle était parsemée de tronçons d'architectures, de moignons de monuments. Il n'y avait là que des miettes de cathédrales, des fragments de pyramides. Des reliques en quelque sorte, des vestiges semblables à des prélèvements de laboratoire à partir desquels il fallait imaginer l'ensemble auquel ils s'étaient jadis intégrés.

Nathalie remarqua de grandes fresques stylisées aux couleurs écaillées. Elles représentaient des chasseurs vêtus de pagnes, occupés à tuer des animaux au moyen de longues sarbacanes. Sur certaines parties du dessin les chasseurs apparaissaient comme rassemblés en orchestre. Les sarbacanes devenaient alors entre leurs doigts grêles des flûtes dont ils semblaient tirer des sons délicats.

Georges Werner sortit de derrière la stèle.

— Voilà l'origine même de la corporation des médecins musiciens, fit-il avec lassitude. Cette peinture, qui remonte à

plus de deux mille ans, pourrait être considérée comme la preuve de leur culpabilité.

— Je ne comprends pas..., hasarda Nathalie.

— Mais si, s'emporta le vieil homme, regarde ! Tout est écrit. À cette époque ils utilisaient déjà l'os de mégatérior pour tourner des flûtes au redoutable pouvoir hypnotique. Lorsqu'ils jouaient, les animaux se trouvaient désarmés, privés d'influx nerveux. Ils devenaient mous, abaissaient leurs défenses. Les musiciens glissaient alors une flèche paralysante au creux de leur instrument, qui se changeait instantanément en sarbacane, et soufflaient ce dard sur leur proie. La notion de mort a toujours été mêlée à celle de musique. L'os de mégatérior a toujours joué un double rôle : celui de piège et celui de bourreau. On charmait la victime en apaisant ses pulsions nerveuses, en gommant la sensation de faim, la peur, bref, tout ce qui peut rendre un fauve dangereux. Ensuite, une fois le tigre transformé en chaton, la flèche faisait le reste. Charmer et tuer ! Voilà le triste pouvoir de ces tuyaux d'os. Un pouvoir qui est le leur depuis le début de l'humanité. Le temps a passé, bien sûr, on a feint de privilégier la fonction musicale de l'instrument, mais ce n'était qu'un leurre. Les flûtes n'ont jamais renié leur passé de sarbacanes. Elles restent des engins de mise à mort. Ce qui se passe aujourd'hui à l'Opéra ne diffère en rien des scènes représentées sur ces pierres. L'orchestre d'Almoha n'est qu'un peloton d'exécution déguisé. Rien d'autre.

— Isi sait-elle tout cela ?

— Plus ou moins consciemment sans doute. Les sarbacanes-musicales ont toujours été placées au service des prêtres. Les tueurs sacrés assuraient par leurs mélodies le règne des pseudo-guérisseurs gouvernant les tribus. La musique apaisait les souffrances, faisait tomber la colère des ennemis, et au bout du compte distribuait une mort silencieuse, multipliant les massacres muets.

Werner s'approcha en boitillant d'une vitrine. Du menton il désigna une flûte d'os jauni dormant dans son écrin.

— Fascinant, n'est-ce pas ? Un simple tube percé de quelques trous qu'on peut aisément obturer avec les doigts d'une seule

main. C'est comme une trompette qu'une brève manipulation suffirait à changer en revolver...

— Mais la maladie ? observa Nathalie. On prétend que la poudre d'os diluée est toxique.

Werner étouffa un ricanement.

— Foutaise, grogna-t-il, l'os est inoffensif, il s'agit d'une affection psychosomatique des plus banales. L'expression du sentiment de culpabilité refoulé par les membres de la corporation. Ils savent qu'ils font le mal et leur moi profond ne peut l'assumer, d'où ces ulcérations dont ils souffrent tous. Ils s'autopunissent ! Le remords les ronge, à tous les sens du terme ! Le poison est dans leur âme, pas dans leur corps. Artistes et assassins, c'est une charge lourde à porter, je les comprends. Mais leur calvaire touche à sa fin. Almoha va s'abîmer dans les profondeurs de Santäl, c'est inéluctable. Je le sais depuis très longtemps.

— Pourquoi avez-vous toujours refusé d'ouvrir le musée ?

— Je ne voulais pas que les prêtres décident la saisie du mégatérius, que leurs valets, les musiciens, taillent d'autres flûtes grâce auxquelles ils auraient attiré des milliers de malades pour les offrir en holocauste aux ouragans. On n'apaisera pas la colère de Santäl en multipliant les sacrifices humains. C'est une doctrine stupide et meurtrière. La solution est ailleurs. Le temps nous presse, petite, la catastrophe qui va broyer la ville est déjà en marche. Je vais devoir t'expliquer beaucoup de choses en un délai assez bref.

— Mais, hésita Nathalie, pourquoi m'avez-vous attirée dans le pavillon de l'hippopotame ? Et les mines ? Isi prétend que vous les commandez...

— C'est vrai, avoua le vieillard, je peux les désamorcer en agissant sur une simple manette. Les statues sont mes périscopes, leurs yeux sont reliés à autant d'écrans vidéo. J'attendais depuis des années quand tu es arrivée. Je désespérais de trouver quelqu'un. Quelqu'un à sauver... Un être pur, inentamé. Un être qui saurait résister à l'avilissement d'Almoha. J'ai compris que tu n'étais pas comme les autres. Je t'ai laissée venir. Je voulais t'apprivoiser, t'inspirer confiance, mais les choses se sont détraquées plus vite que je ne le

prévoyais. L'heure n'était plus aux lentes approches. J'ai d'abord voulu tuer Isi, craignant qu'elle ne te corrompe, puis j'ai compris qu'elle appartenait plutôt au clan des victimes. C'est une sotte qui n'arrive pas à se dégager du fatras des superstitions.

— Mais vous l'avez laissée accéder au mégatérior !

— Oui, ça n'a plus d'importance. Désormais tout va aller très vite, je te l'ai déjà dit.

— Où est Cedric ? balbutia Nathalie. Il a disparu dans la nuit. Savez-vous où il se cache ?

— Oui, mon petit. Je crois qu'il a son rôle à jouer dans l'apocalypse qui se prépare.

— Je ne comprends pas !

— Viens, tu vas voir...

Saisissant la fillette par le poignet, il l'entraîna dans un couloir encombré de caisses éventrées.

Le corridor menait à une salle annexe englobant une demi-voûte romane et une moitié de parvis brisé en diagonale. Entre ces décombres soigneusement consolidés on apercevait comme une bouche de métro miniature entourée d'arabesques de fer forgé.

— Voilà l'entrée, murmura le conservateur. En dessous c'est l'antichambre du noyau. Le premier pas vers le centre de Santäl.

Tirant sur le poignet de la fillette, il la contraignit à descendre dans le trou. À peine avaient-ils fait quelques pas qu'ils se retrouvèrent dans le noir, égarés dans un monde de sonorités cavernueuses et d'éboulis lointains.

— On dirait des catacombes, lança Nathalie d'un ton mal assuré.

L'escalier plongeait vers on ne sait quel abîme. La rampe de fer constellée d'écailles de rouille écorchait la paume. Les marches descendaient au cœur de la nuit, abolissant tout repère, à tel point qu'on avait la sensation de se déplacer sur une étroite passerelle jetée au-dessus d'un gouffre immense.

— La situation géographique du musée ne doit rien au hasard, haletait Werner. À l'origine se dressait ici même un lieu de culte. Une simple pierre levée peut-être ; plus tard on y a bâti un temple. Puis les ruines du temple ont été elles-mêmes

choisies comme centre du musée. On a construit des murs autour d'elles, des bâtiments, des dômes. Les tunnels d'exposition rayonnent autour de ce point mystérieux. Le musée est comme un écrin chargé de protéger les derniers restes de ce temple dont on ignore tout aujourd'hui. Pour plus de sûreté on a banalisé ces ruines en les affublant d'étiquettes. Mais la crypte qu'elles dominant n'a jamais été ouverte au public. Même l'Archevêché en a perdu le souvenir. Tu vas voir par toi-même, mais ne t'approche pas trop de la rampe.

Ils avaient atteint une plate-forme. Werner gémissait sourdement. Il tâtonna, à la recherche d'un gros commutateur à levier. La manette claqua, faisant exploser la lumière de trois projecteurs fixés sur des praticables rouillés.

Un concert d'aboiements furieux salua la fin de la nuit. Un écho vibrant les déformait comme s'ils venaient de l'autre côté d'une montagne. Nathalie eut un hoquet de surprise. La plate-forme surplombait le gouffre d'une carrière hérissée d'aiguilles de pierre. Des concrétions calcaires avaient criblé le sol et la voûte de sucres d'orge vitreux. Stalactites et stalagmites étaient autant de crocs plantés de manière désordonnée dans la bouche d'un monstre colossal. Il faisait chaud et humide. Un ruisseau sinuait en clapotant entre les pierres. Il régnait sur tout cela un relent de vespasienne mal entretenue.

— Regarde ! insista Werner en tendant son index déformé vers l'arène crayeuse. Il y a vingt tunnels ! Vingt galeries gigantesques, qui, partant du même centre, serpentent sous la ville. Elles ont été étayées en des temps reculés au moyen d'os de mégatériorius ! Des côtes principalement. On a puisé dans un quelconque ossuaire pour consolider ces véritables couloirs souterrains.

Nathalie se pencha sans toucher à la rampe. Elle distingua effectivement dans le pinceau des projecteurs une vingtaine de trous noirs dont les abords avaient été renforcés avec ce qui semblait être des défenses d'éléphant.

Des ombres à quatre pattes jaillirent des tunnels et se rassemblèrent sous la plate-forme en aboyant furieusement.

— Tous les chiens d'Almoha se sont regroupés ici, expliqua le conservateur, dès qu'on a commencé à les chasser

systématiquement pour s'en nourrir. L'un d'eux a trouvé une ouverture, un boyau, les autres ont suivi. Ils sont des centaines. Ils grouillent dans les tunnels, rongant les os qui servent d'étais. On ne peut plus descendre sans courir le risque d'être immédiatement dévoré.

— Mais alors la ville est bâtie sur du vide, ou presque ! s'exclama Nathalie.

— Exactement ! haleta Werner. Tout autour du musée rayonnent les tentacules d'une pieuvre creuse. Les galeries s'étendent à l'infini comme une termitière. On n'a jamais pu en explorer une seule dans sa totalité.

— Je suis sûre que Cedric est avec les chiens ! cria soudain la fillette. Il les a sentis. J'en suis sûre !

Entendant ses exclamations, les chiens massés sous la plateforme se mirent à gronder de plus belle. Certains sautaient sur place, d'une terrible détente des pattes et claquaient des mâchoires. Ils auraient voulu avoir des ailes pour déchiqueter ces humains qui les narguaient.

— Des hordes de loups, lança Werner, il ne leur a fallu que quelques mois pour retourner à la sauvagerie. Au début, à l'époque où je descendais encore dans les tunnels, je les nourrissais. Après c'est devenu impossible. Ils m'attaquaient. Je me suis fait mordre à plusieurs reprises. De peur qu'ils ne s'introduisent dans le musée j'ai remonté l'échelle.

— Mais comment Cedric a-t-il pu les rejoindre ?

Werner haussa les épaules.

— Il a probablement descendu cet escalier, à cinq mètres au-dessous de nous ; il y a un surplomb, puis une saillie. En trois bonds il a pu franchir sans mal les quinze mètres qui nous séparent du sol. C'est sans importance, regarde plutôt les galeries. Elles ont été creusées il y a des millénaires, et il se peut que certaines d'entre elles mènent au centre de Santäl.

La fillette ouvrit la bouche, stupéfaite.

— Au centre du monde ? répéta-t-elle.

— Ça se pourrait bien, renchérit Werner. Il y a bien sûr des galeries d'habitation, mais certains couloirs, loin d'être horizontaux, s'enfoncent selon une pente de plus en plus vive. Personne n'a eu le loisir de les étudier. En fait le milieu

scientifique a toujours eu peur de se pencher sur l'antiquité de Santäl. Les autorités religieuses considèrent que ce domaine leur appartient.

Les chiens s'étaient tus. Quelques-uns, rassemblés à l'entrée d'un boyau, mordaient féroceement les longs os servant d'étais. Le bruit sourd des mâchoires broyeuses résonnait dans la carrière.

— Ils ont endommagé beaucoup de poutres, observa le conservateur. Le vent a fait le reste. Ces ossements sont creux, les vibrations du sol s'amplifient dans leurs cavités médullaires. Il suffit de peu de chose : un appel d'air dû à une aération naturelle, trou ou fissure, et le souffle de l'ouragan s'engouffre ! Les vieux os tremblent, craquent, s'effondrent. La tempête les ravine comme de vieilles flûtes, les fait sonner comme des trompes de chasse avant de les condamner à éclater ! C'est terrible.

— Vous ne voulez pas dire que...

— Si ! Justement ! Les tunnels qui s'écroulent provoquent des glissements de terrain, le sol s'abaisse sous les fondations des immeubles d'Almoha et la ville s'écroule. Les lézardes n'ont pas d'autre origine. C'est un cercle vicieux. Plus le nombre des fissures augmente, plus le vent se rue dans les galeries, faisant éclater les ossements les uns après les autres ! C'est ce concert souterrain qui décide du destin d'Almoha, pas celui qu'on joue sur les dômes de l'Opéra ! L'Archevêché nage en plein délire, il s' imagine pouvoir dompter les tempêtes en se taillant de nouveaux pipeaux. L'ouragan, lui, exécute une autre symphonie. Une symphonie souterraine ! Il embouche des trompettes géantes pour sonner le requiem de la cité ! Tu n'as jamais entendu les mugissements qui montent de ces galeries les soirs de tempête. On devient fou rien qu'à les écouter. Des plaintes ! Des plaintes de pachydermes éventrés, des meuglements qui meurent en éclatements quand se volatilisent les flûtes-tibias ! Alors le sol bouge. Des spasmes secouent la carrière.

— Mais que peut-on faire ?

— Rien ! Rien, surtout ! Il ne faut pas sauver Almoha. Elle ne le mérite pas. Si la terre mange l'Archevêché et ses musiciens bourreaux, nous aurons peut-être la chance de voir cette

religion de fous détruite dans l'œuf ! Il ne faut pas que la contagion gagne d'une ville à l'autre, que chaque cité s'organise en légions de culs-de-jatte et de nageurs aériens !

Sa voix, trop aiguë, enlevait toute gravité à ses propos. On eût dit le discours échevelé d'une vieille folle en pleine crise de nerfs. Il finit par s'étrangler et partit d'une toux déchirante.

— Le concert souterrain doit abattre la ville, reprit-il au bout d'un moment. Notre devoir est de laisser les choses se dégrader. Il faut que les deux pôles du mal, l'Archevêché et l'Opéra, disparaissent dans l'abîme des galeries, que leurs bâtiments se fracassent et que leurs tronçons roulent au long des tunnels qui descendent au centre de Santäl ! C'est la seule solution.

Nathalie ne trouva rien à répliquer. La chaleur humide qui régnait au sein de la bulle de pierre la mettait mal à l'aise.

— Remontons, conclut Werner en agrippant la rampe.

Le retour fut long et laborieux. Le vieillard gémissait à chaque marche et ses plaintes augmentaient au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient de la sortie. Quand il émergea des ténèbres au centre de la salle d'archéologie, il était blême et sa bouche tremblait.

— Viens me voir ce soir, gémit-il à l'adresse de Nathalie. Il faut que je récupère... Mais j'ai d'autres choses à t'apprendre. Viens.

Nathalie le regarda s'éloigner, boitant et cassé comme un grand invalide. Elle était déconnectée, saturée de tant de révélations. Elle se mit à déambuler au hasard. Cedric lui manquait.

Passant devant la galerie de paléontologie, elle aperçut la flûtiste absorbée dans une infernale besogne de sélection. Enfoncée jusqu'aux genoux dans la masse de l'ossuaire, elle examinait les os un à un, les palpait, les raclait, les goûtait. Éprouvait leur sonorité en les tapotant de l'index replié. C'était pitoyable et dérisoire. La farine macabre des phalanges réduites en poudre la recouvrait de la tête aux pieds, comme un plâtre millénaire. Elle avait l'air d'un fantôme ou d'un boulanger. Nathalie hésita au seuil de la galerie, ne sachant si elle devait prévenir Isi des manigances souterraines de Santäl. Elle décida

d'en savoir plus avant de tirer la sonnette d'alarme ; la musicienne n'avait pas besoin de traumatisme supplémentaire.

Les heures s'écoulèrent, rythmées par les bruits d'effondrement qui s'élevaient de la salle de « tri ». Quand la lumière commença à baisser de l'autre côté des verrières la fillette se rendit en traînant les pieds dans la salle d'archéologie. Werner l'y attendait, appuyé sur une paire de cannes anglaises. Il grommela un salut indistinct et se mit aussitôt à cahoter vers l'aile de la bibliothèque qui lui servait de bureau. Nathalie isola, au milieu des manuscrits et des incunables, une boîte métallique d'où pointait une antique seringue de verre à piston chromé.

Werner surprit son regard.

— Les rhumatismes, grogna-t-il. Je n'ai plus de cortisone et l'aspirine se contente de me faire des trous dans l'estomac sans me soulager réellement. Il faudrait que ton amie vienne me jouer l'un de ses concertos. Mais je suppose qu'elle est comme tous les musiciens : elle n'aime jouer que si son chant donne la mort ?

— Vous vouliez me parler de quelque chose ? coupa Nathalie que ces considérations fumeuses ennuyaient.

— Oui, soupira Werner en s'installant précautionneusement dans un fauteuil. Tu as entendu parler des Cythonniens ?

La fillette battit des paupières.

— Oui, bien sûr. J'en ai même rencontré une !

— Alors tu sais que les Cythonniens ont jadis pompé sur Santäl un liquide sécrété par la terre, une sorte de... « pétrole » qui avait la propriété de noircir au soleil de l'été. Cette solution photosensible leur a servi à élaborer une religion fantaisiste.

— Les tatouages prophétiques, je sais ! Les horoscopes à l'encre sympathique. Invisibles sur leur planète natale et se révélant seulement sous le soleil du désert de verre.

— Exactement. Cette... encre sympathique, comme ils l'appellent, a disparu de la surface de Santäl. Les Cythonniens en ont épuisé tous les gisements les uns après les autres. C'est pour cette raison qu'on les a souvent maudits.

Nathalie fit un effort pour rassembler ses souvenirs sur l'étrange peuple de Cythonnia. Avant de quitter la maison de

son père elle avait rencontré une fille du nom de Saba. Une jeune folle obsédée par ses tatouages invisibles, cet horoscope inscrit à l'encre sympathique sur toute la surface de son corps, et que seule la lumière brûlante du désert de verre pouvait faire brunir, et donc apparaître... Qu'était-elle devenue ? Elle n'en savait rien. Les Cythonniens traversaient l'espace pour bénéficier de ce bronzage prophétique. Ils surnommaient cela « le voyage d'initiation ». C'était complètement ridicule. Ringard. Nathalie ne s'était pas privée de le dire à cette fichue Saba, une sainte nitouche à la peau de pâte d'amande.

Werner émit un claquement de langue pour la ramener à la réalité.

— J'ai fait des recherches assez poussées, annonça le vieil homme. J'ai aujourd'hui la certitude que ce liquide était déjà utilisé dans l'antiquité par une peuplade qui n'a pratiquement laissé aucune trace. Je dirais même : par une tribu qui a volontairement effacé ses propres traces.

— Celle qui a creusé les tunnels qui serpentent sous Almoha ?

— Oui. J'ai découvert des lambeaux de fresques, des parchemins. Peu de chose. Des oublis probablement. Des documents qui ont échappé au « gommage » général. Les hommes des galeries avaient fait du liquide photosensible une drogue sacrée. Un élixir de longue vie. Ils avaient compris que cette substance, injectée dans le sang, conférait au corps une longévité surprenante. À une seule condition toutefois : celle de ne jamais s'exposer au soleil !

— Alors les tunnels... ?

— Oui, pour vivre plus longtemps ils devaient se cacher de la lumière solaire, ne sortir que la nuit. S'exposer au soleil de l'été, c'était provoquer une mutation chimique de la substance merveilleuse. C'était se condamner à un empoisonnement du sang. Ils ont donc appris à vivre sous terre, à ne remonter à la surface que nuitamment, à se défier du soleil. C'était la rançon de l'éternité. Et puis un jour les Cythonniens ont débarqué, ils ont pompé le liquide en ne remarquant que ses propriétés photosensibles. Ils ont asséché les gisements. Alors les hommes des tunnels ont dû creuser plus profondément encore pour

retrouver les nappes enfouies. Ils sont peu à peu descendus vers le centre de Santäl... C'est à ce moment que les tempêtes ont fait leur apparition.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. La réponse est quelque part sous nos pieds. C'est là qu'il faut aller voir...

— Pourquoi me racontez-vous tout ça. Je ne suis qu'une enfant.

— Parce que j'ai reproduit tous ces travaux sur microfilms. Je vais te les confier. Je sais que le temps qui nous est imparti est terriblement limité. C'est une question de semaines. À la prochaine tempête Almoha sera engloutie, et le musée la suivra en enfer. Il faut que tu survives, je te donnerai les documents, scellés dans un tube d'acier ignifuge. Un jour peut-être, dans plusieurs années, si tu rencontres quelqu'un qui te semble digne de confiance, parle-lui du secret de Santäl, organisez-vous en sectes, fondez la religion de la vérité. Essayez de savoir avant qu'il ne soit trop tard !

— Mais si vous vous trompez ?

— J'ai raison. J'ai fait des statistiques avant qu'on ferme le musée. Sais-tu que tous les Cythonniens « bronzés », c'est-à-dire ceux qui ont mené à bien leur voyage d'initiation, ceux qui ont vu se révéler sur leur chair les inscriptions de l'horoscope tatoué, tous ceux-là sont morts peu de temps après avoir regagné leur planète ? On a aussitôt parlé de malédiction, de la « colère de Santäl », mais la réalité est plus simple. Les Cythonniens « initiés » sont morts empoisonnés par l'encre révélée ! Au contraire, tous les velléitaires, tous ceux qui n'ont pas eu le courage de traverser le cosmos pour subir l'épreuve du bronzage prophétique, ont vécu jusqu'à un âge fort avancé ! Ce n'est pas une preuve, je le sais, mais la coïncidence est troublante, non ?

Nathalie se mordit les lèvres. La tête lui tournait. Werner la rendait folle. Elle avait envie de lui crier de se taire.

Mais Werner poursuivait son idée fixe. Ouvrant l'un des tiroirs de son bureau, il en tira un tube nickelé suspendu à une chaîne de cou.

— Tout est là ! fit-il d'un ton illuminé. Tout. J'ai réussi à recomposer une petite partie du puzzle, je passe le relais. D'autres viendront, d'autres chercheront. À toi de les identifier.

Boitillant, il vint agrafer la chaînette sur la nuque de Nathalie.

— Demande à la musicienne de venir me voir, fit-il doucement. Mes rhumatismes me torturent. Qu'elle brise une vitrine et se choisisse une flûte qui lui convienne. Ce soir, je voudrais qu'elle joue pour moi.

Nathalie repoussa son siège et s'éloigna sans un mot. Le tube d'acier battait sur son sternum entre ses seins naissants. Cette boîte de conserve bourrée de secrets prodigieux l'alourdissait comme une gueuse de fonte. Il lui sembla que le parquet craquait désormais plus fort sous ses semelles.

— Je suis idiot, dit-elle à haute voix en traversant la salle d'archéologie.

Agacée, elle prit le tube et le glissa dans l'encolure de son chemisier. La froideur du métal sur sa peau moite la fit frissonner.

Elle rejoignit Isi au fond du tunnel de l'ossuaire. L'aspect de la flûtiste était réellement effrayant. À quatre pattes au milieu des ossements éparpillés, elle avait l'air d'une bête qui vient de se rouler dans la farine. La sueur avait tracé des coulées plus sombres sur son visage, et ces stries parallèles s'organisaient en un masque tribal plutôt menaçant.

Nathalie lui transmit la prière du conservateur. La musicienne hocha la tête, puis se releva mécaniquement.

— Ne touche à rien, dit-elle en désignant le sol où elle avait disposé certains os à l'écart.

Nathalie ne jugea pas utile de répondre. La nuit avait obscurci les verrières. On ne distinguait plus aucune forme derrière les parois de verre blindé. Le musée était un sous-marin échoué dans un océan d'encre bleue, par cent mètres de fond. La fillette sortit de son abrutissement lorsque Isi brisa la vitrine pour s'emparer de la flûte exposée. Un peu plus tard elle entendit une mélodie acide sourdre à travers les murailles de livres de la bibliothèque. Elle se boucha alors les oreilles et

s'éloigna en courant pour échapper aux sortilèges de la sarbacane musicale. Elle courut longtemps, au hasard.

À bout de souffle, enfin, elle s'allongea sur le parquet ciré au pied d'un totem amputé. Les bras en croix, elle s'efforça d'adhérer aux lattes à la manière d'une limace épousant les configurations du terrain sur lequel elle se déplace.

« Je suis un sismographe vivant, songeait-elle ; je sens bouger le musée comme une dent déchaussée. Je suis une souris installée dans le chapeau d'une pieuvre creuse qui étire ses tentacules sous la ville. »

Elle ferma les yeux. Elle avait la sensation de dériver au-dessus d'un abîme, d'un réseau de ravins se ramifiant comme un arbre généalogique. Les galeries s'étiraient, se subdivisaient, mais toutes étaient rattachées au même tronc : un puits terrifiant qui plongeait au cœur de Santäl. Une sorte de déversoir général dans lequel débouchaient tous les vide-ordures de la planète. Des échos inusables amplifiaient leurs borborygmes au long de ces canalisations telluriques. Ces plaintes charriaient les remous du magma, la désespérance des tribus enfouies en quête de liquide vital, et les aboiements des chiens réfugiés.

Le noyau clapotait comme une soupe qui tiédit, les descendants des premiers habitants de Santäl erraient dans les ténèbres à la recherche des sources de jouvence aujourd'hui taries, et les chiens rongeaient les étais des galeries, broyant les os millénaires et friables entre leurs mâchoires musclées.

Nathalie tendait l'oreille, espérant isoler la voix de Cedric dans ce tumulte viscéral. « Le musée bouge ! chuchotait-elle aux rainures du parquet. Almoha se disloque chaque fois qu'un chien croque un tibia ! »

Cette revanche des animaux pourchassés l'emplissait d'une sombre joie.

Elle se remémorait le bavardage prétentieux des prêtres et des miliciens. Les discours, les justifications doctrinaires, les pseudo-hypothèses fondant la colère de Santäl. La colère de Santäl ? Elle en connaissait l'origine : les coups de dents d'une armée de corniauds s'attaquant aux pilotis de la cité !

Quant au son des flûtes sacrées, la planète malade y répondait par une autre musique : celle de ses bourrasques soufflées dans l'hélicon des tunnels ! Le sous-sol résonnait comme un orgue. Les chiens et le concert de l'ouragan travaillaient à la même entreprise de sape !

La dérision chaussait sa pointure la plus grandiose !

Nathalie tremblait d'une fièvre froide et sans nom. Elle en avait assez d'Almoha, de Werner et du musée. Elle ne désirait plus que retrouver Cedric et fuir avec lui. Partir loin, aller enfourcher les chevaux électriques qui galopaient sur la plaine de fer, quelque part dans le nord.

Elle voulait l'apocalypse, la dislocation, le démembrement. Dans un élan de rage, elle se redressa et se mit à sauter sur place, avec l'espoir que sa gesticulation aggraverait le délabrement des tunnels.

— Rongez ! hurla-t-elle aux chiens qu'elle ne pouvait voir. Rongez la carcasse de la ville ! Mangez-lui les pieds, qu'elle s'écroule enfin !

Prise de frénésie elle courut tout au long du déambulateur, agitant les bras et vociférant des exhortations.

Percevant les vibrations de sa rage, les bêtes des galeries se répandirent en interminables aboiements. Leurs coups de glotte modulaient des ululements de corne de brume qui filtraient entre les interstices du plancher.

Prisonnière des murailles de livres, Isi, elle, jouait toujours pour le vieillard aux mains crochues.

Ses doigts virevoltaient sur les trous de l'instrument en un ballet somnambulique indépendant de sa volonté. En bonne professionnelle, il ne lui avait fallu que quelques secondes pour déterminer les harmoniques commandant le système nerveux de Georges Werner.

À présent le conservateur avait la tête penchée, le menton sur la poitrine. L'air béat, il bavait tel un vieux nourrisson bouclant le cercle de son existence sur un nœud d'anéantissement. Sur le buvard, ses doigts recroquevillés bougeaient doucement comme les pattes d'un chat qui s'endort.

Isi vacillait, naufragée poudreuse empestant l'ossuaire.

« Désormais tout va s'arranger, se répétait-elle mentalement. Quand j'aurai rassemblé assez d'os pour équiper l'orchestre, j'allumerai un feu de détresse au sommet de l'un des dômes. Les nageurs aériens viendront à mon secours, ensuite... Ensuite nous jouerons pour calmer Santäl, et tout rentrera dans l'ordre. Tout. »

Elle savait qu'elle devait s'accrocher à cette idée si elle ne voulait pas succomber aux pulsions suicidaires qu'elle sentait grossir en elle.

« Je sers à quelque chose, rêva-t-elle, je vais sauver Santäl. Les prêtres avaient raison, tout ce qui concerne l'allègement est exact. Les lézardes en sont la preuve. J'ai été une mécréante mais il est encore temps de rejoindre la vraie route, il... »

Elle cessa brusquement de jouer, se dévisagea dans le miroir improvisé d'une vitrine. Elle baissa les paupières. Elle n'avait jamais pu regarder les menteurs en face. Werner grogna en griffant le buvard du sous-main.

CHAPITRE XXVII

Nathalie devina leur approche dès le lever du jour. C'était comme une démangeaison animale à l'arrière du crâne, une irruption de fourmis dans le cervelet, bref une sorte d'eczéma mental qui lui faisait tourner la tête toutes les trente secondes.

Encore plongée dans le brouillard du demi-sommeil, elle rêva que des yeux écarquillés voletaient autour d'elle, véritable essaim battant des paupières. Telles des guêpes, ces pupilles volantes se posaient sur ses joues, ses oreilles, s'introduisaient en vrombissant sous sa robe ou dans l'échancrure de son chemisier.

Elle s'éveilla brutalement, et tout de suite son regard plongea à travers la verrière en direction des points noirs qui se déplaçaient au-dessus des piques dorées de la grille du parc. Il y en avait beaucoup. Beaucoup trop. La fillette s'agenouilla contre la paroi de verre, plaquant ses paumes de part et d'autre de son visage. Elle compta avec fébrilité, se trompa, recommença, puis renonça. Les objets mouvants s'opposaient à toute tentative de dénombrement. Ils se rassemblaient en grappes, moutonnaient, puis se séparaient en unités zigzagantes. Nathalie se leva, parfaitement lucide, le souffle court. Dans le petit jour, cent ou cent cinquante nageurs aériens avaient franchi les limites du jardin zoologique. Pour l'instant ils se tenaient encore à l'écart, hésitants ou attendant des consignes qui tardaient à venir. Ils grouillaient, armée d'invasion aérosuspendue qui sautillait à l'horizon des grilles comme un mirage vibrant dans la chaleur.

Nathalie se leva avec lenteur, les mâchoires soudées et les jarrets fragiles. Ils ne pouvaient pas la voir, pourtant elle redoutait de bouger, craignant par un début de fuite de provoquer l'assaut de la meute. Finalement elle s'éloigna du vitrage à reculons, traînant les semelles dans un simulacre puéril d'immobilité. Elle avait peur. Ses intestins s'agitaient et

son haleine virait à l'aigre. Une minute s'écoula ainsi. Lorsque enfin elle parvint à rompre le cercle de l'hypnose, elle tourna les talons et se rua dans la galerie de paléontologie. Isi, déjà au travail, triait des vertèbres. Les examinant dans la lumière, les goûtant du bout de la langue, avant de décider de leur appartenance. La poudre d'os humide avait formé deux bourrelets croûteux au-dessus de ses lèvres. Cela lui faisait comme une deuxième bouche livide superposée à la première. Des cernes violets dessinaient des parenthèses sous ses yeux.

— La brigade volante est là ! dit Nathalie en avalant la fin des mots.

Malgré la fatigue, Isi réagit immédiatement. Elle se passa la main sur le visage et s'approcha de la verrière. Un commando d'éclaireurs dérivait entre les bâtiments. Les hommes qui le constituaient étaient équipés de gilets pare-balles et de casques à visière de plexiglas.

— Leurs ballons sont différents, observa la flûtiste. Je n'en ai jamais vu de pareils. On dirait qu'on les a enfermés dans une résille de cote de mailles !

— Qu'est-ce qu'ils viennent faire ? grogna Nathalie.

— Prendre le musée d'assaut, lâcha Isi avec lassitude. Ils sont plus d'une centaine ; cette fois Werner ne pourra pas les descendre tous, il sera submergé.

— Mais s'il ne tente rien, s'il n'ouvre aucune lucarne ?

— Alors ils vont se poser sur le toit des bâtiments et y installer tranquillement des charges explosives.

— Mais pourquoi ?

— Parce que l'Archevêché pense que j'ai échoué. La « douceur » n'ayant rien donné, ils se rabattent sur l'attaque en force.

— Les blindages résisteront !

— Je n'en suis pas si sûre. Ils ont le temps, ils peuvent décapiter l'un ou l'autre des bâtiments administratifs. Si j'étais une vraie croyante, j'aurais déjà torturé Werner pour obtenir la clef du dispositif de protection, celle qui neutralise les mines et relève les volets blindés.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ? Pourquoi vous êtes-vous obstinée à trier ces os ?

— Pour ne pas penser, justement. Pour avoir l'impression de faire quelque chose d'important en oubliant soigneusement l'essentiel.

Isi se frotta la bouche avec le dos de la main. La jeune femme et la fillette restèrent un long moment silencieuses, s'observant du coin de l'œil.

— Pendant que je jouais, Werner a parlé, hier soir, reprit la jeune femme. Il rêvait à haute voix. Il a mentionné l'existence d'une... pieuvre creuse. Il disait qu'Almoha était de toute façon condamnée. C'est vrai ?

Nathalie recula. Comme Cedric elle se méfiait de la musicienne.

— Peut-être, murmura-t-elle sans se compromettre. Mais c'est un vieux, il n'a plus toute sa tête.

Tournant brusquement les talons, elle se mit à courir vers le bureau du conservateur. Elle pénétra dans la chicane de livres moisis, haletante et la bave au menton. Georges Werner n'avait pas bougé de son fauteuil. Sur le buvard ses mains étaient deux serres tordues à la peau diaphane.

— Les nageurs aériens ! hurla Nathalie. Ils sont là, ils envahissent le jardin. Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Rien, soupira le vieil homme. Je ne peux plus bouger, je n'en ai même plus envie. Ils vont probablement bombarder les galeries d'exposition ou attaquer les vitrages au chalumeau. À moins que ton amie la flûtiste ne leur ouvre la porte du pavillon...

Il s'interrompit. Sa respiration était caverneuse et son visage gris. Ses yeux, sa bouche, son nez, disparaissaient dans les sillons mous et parallèles des rides.

— Je suis une momie, chevrotait-il en levant les avant-bras telle une mante religieuse. Si je voulais me cacher, je n'aurais qu'à me ratatiner dans la vitrine des momies indiennes. Les envahisseurs n'y verraient que du feu ! C'est d'ailleurs ce que je prévoyais de faire lorsque j'aurais senti venir la mort. Le conservateur rejoignant ses collections, joli, non ? Je m'imaginais, me déshabillant et me glissant tout nu entre deux rabougrs d'outre-tombe. À mon âge on ne pourrait plus, on se dessèche comme un insecte. On a la politesse des cadavres

propres. Je me serais changé en mannequin de cuir, en vieux fœtus épaissi. Mes lèvres auraient fondu, découvrant mes dents, j'aurais fait la grimace aux visiteurs, toute la journée, comme un clown inépuisable ! Quelle revanche pour un universitaire nourri d'encyclopédies, allaité à l'encre violette et bercé par le ressac des machines à écrire ! Momie indigne, cadavre irrespectueux ! Pièce de musée factice ! Werner le faussaire ! Le faux homme des cavernes habitant illégalement la vitrine cinquante-sept de la section anthropologique. Werner, le squatter des musées, le passager clandestin de l'Histoire ! Quelle belle fin... ou quel beau commencement, je ne sais plus.

— Taisez-vous ! cria Nathalie. Vous ne faites que parler !

Le vieillard ricana.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse d'autre, mon petit ? Je suis soudé à ce fauteuil, ma liberté c'est ma langue.

— S'ils bombardent le musée, il faudra partir ! Isi peut nous aider. Elle jouera de la flûte, vous n'aurez plus mal et vous pourrez marcher. Nous descendrons dans les tunnels de la pieuvre creuse. La musique désarmera les chiens, il suffira de découvrir le boyau qui communique avec l'extérieur. Cedric est en bas, il l'a sans doute déjà localisé, il lui sera facile de nous montrer le chemin.

Werner battit des paupières.

— Comme tout est simple avec toi, souffla-t-il. J'ai bien fait de te confier les documents, ton instinct de survie fonctionne à plein régime. C'est normal, tu es neuve. Ton plan est bon, à condition que la musicienne passe dans ton camp, toutefois.

— Alors remuez-vous ! Je vais chercher Isi, elle hésite encore. On peut la gagner à notre cause.

— Vas-y, mais ne t'occupe pas de moi. Je suis resté trop longtemps ici, je n'ai pas envie d'aller voir ailleurs, de déménager. Les vieux aiment mourir dans leurs meubles, c'est bien connu. Mon idée de vitrine me plaît bien. J'usurperai une étiquette, je me fabriquerai une fausse identité : « Momie anonyme du bas-empire santalien. Découverte à Saint-Marcados. Fouilles du professeur Van Schellinger, 1926... »

— Vous déconnez parce que vous avez peur ! S'ils font exploser leurs charges il ne restera plus une seule vitrine debout, vous le savez.

— Exact. Mais je n'ai pas le courage de remuer. Et puis danser au son d'une flûte, au fond d'un tunnel, et à mon âge, j'aurais l'air parfaitement ridicule.

— Venez.

— Non. Tu t'obstines à me trouver sympathique ? Tu as tort. Tu veux toute la vérité ? C'est moi qui ai attiré Cedric à l'aide du sifflet à ultrasons.

— Vous me l'avez déjà dit.

— Oui, mais ce que tu ne sais pas, c'est que je l'ai fait descendre dans la carrière, volontairement...

— Vous êtes fou ! Pourquoi ?

— Parce que je savais que tu aurais tôt ou tard besoin d'un guide et d'un allié pour fuir par les galeries souterraines. Je t'ai fabriqué cet allié. Tu me trouves toujours aussi sympathique ?

— Vous êtes un vieux combinard un peu cinglé. Je vais chercher Isi, elle jouera et je vous ferai descendre l'escalier à coups de pied dans le cul. J'espère qu'en bas Cedric vous bouffera les mollets. Il n'a jamais mangé de momie, ça le changera !

Werner éclata d'un rire grêle.

— Ah ! s'exclama-t-il, parlez-moi de la douceur des petites filles d'aujourd'hui ! Elles grandissent sur le dos d'un doberman et menacent les vieillards. Décadence !

— Arrêtez de jouer au con ! Je reviens avec Isi, préparez-vous.

— Non, lâcha le conservateur redevenu subitement grave, ne reviens pas, tu perdrais du temps. De toute manière je vais m'enfermer dans ce bureau, tu ne m'en délogeras pas. Fiche le camp avec la saltimbanque et garde toujours un œil sur elle.

Nathalie sentit qu'il ne servirait à rien d'insister. Selon son habitude elle sortit à reculons. Le vieillard avait fermé les yeux. Feignant de sommeiller, il se refusait à tout adieu. Mue électriquement, la porte à double battant claqua dès que la fillette eut franchi le seuil du bureau. Isi se tenait sur la

première marche d'un escalier de bibliothèque, la longue flûte dont elle s'était servie la veille entre les doigts.

— J'ai tout entendu, dit-elle en levant les sourcils dans une mimique interrogative. La pieuvre creuse, c'est quoi ?

Nathalie haussa les épaules. Elle n'avait plus le choix. Elle se mit à parler d'un ton monocorde. Elle raconta tout : la carrière souterraine, les galeries étayées avec des ossements de mégatérior. L'existence probable d'une sortie.

— Tu n'es pas forcée de venir, conclut-elle. Après tout, tu es des leurs. Qu'as-tu à craindre d'eux ? Ils auront besoin de toi pour trier le foutoir de la salle de paléontologie.

Isi secoua la tête.

— Non, fit-elle lentement, je ne veux pas devenir comme Maître Zarc, un valet aux ordres de l'Archevêché.

— Werner dit que vous avez toujours été des valets. Des bourreaux.

— Peut-être. Je ne m'en suis pas tout de suite rendu compte. Après...

— Après, c'était ça ou la rue ?

— Exactement.

Sans plus échanger un mot elles revinrent sur leurs pas. Les murs transparents des grandes verrières les entouraient comme les parois des labyrinthes de fête foraine. Sous l'écran de saleté qui les maculait de haut en bas on ne percevait plus qu'une image estompée de l'extérieur, des contours un peu flous, un dessin hachuré. Cela rappelait le grain très apparent d'une photo démesurément agrandie.

Les nageurs aériens s'étaient déployés au sein de cet espace trouble. Brassant la grisaille, ils examinaient la surface des vitrages, donnaient des coups de poing dont on n'entendait pas l'impact.

La flamme d'un chalumeau s'alluma quelque part, mais les bonbonnes de gaz se vidèrent avant que le mince trait de feu sous pression ait pu entamer l'épaisseur du verre blindé.

Nathalie assistait au spectacle sans bouger d'un pouce. Des crampes lui nouaient les muscles du dos ; elle ne les sentait pas.

Les ballons s'entrecroisaient, se frôlaient. On apporta de nouveaux réservoirs pour alimenter les chalumeaux. De grandes

fleurs de suie s'épanouissaient sur les verrières, mais le matériel vétuste de l'Archevêché ne pouvait rivaliser avec la technologie défensive du musée. Les nageurs aériens s'énervaient. Ils n'aimaient pas manier le feu. Une simple étincelle se déposant à la surface d'une baudruche et c'était l'éclatement ! La chute au milieu des mines fouisseuses !

— S'ils ne parviennent pas à percer un trou, ils bombarderont, observa Isi d'un ton faussement détaché.

— Il faut se replier vers la salle d'archéologie, dit Nathalie. Vous avez bien sûr la possibilité de rester ici pour attendre vos amis.

— Ne crâne pas ! siffla la musicienne. Sans ma flûte tu ne pourras pas te déplacer au milieu des chiens. Ils te dévoreront dès que tu poseras le pied au fond de la carrière.

— Peut-être, mais je n'attendrai pas ici que le musée me tombe sur la tête !

Isi se mordit nerveusement la lèvre inférieure. Dehors, les hommes volants se repliaient avec leurs outils de perceurs de coffres.

— D'accord, murmura la flûtiste, montre-moi le chemin...

— Je n'en connais que la moitié ; une fois en bas il faudra s'en remettre à Cedric.

— Si les autres fauves ne l'ont pas dévoré entretemps !

Comme elles allaient se mettre en marche, l'un des membres du commando aéroporté glissa au-dessus de leurs têtes de l'autre côté de la vitre. C'était un tout jeune homme à qui la maigreur avait taillé un visage féroce de prédateur. Il tapa à coups redoublés sur la verrière pour montrer qu'il les avait aperçues. Sa bouche se déformait sur des insultes inaudibles. Nathalie se demanda s'il ne s'agissait pas de l'adolescent auquel elle avait eu affaire lors de sa première rencontre avec le clan des suspendus, mais la saleté de la vitre ne lui permit pas de s'en assurer. Pour marquer son mépris, le garçon extirpa son pénis de dessous son gilet pare-balles et urina à longs jets sur la vitre.

Isi et Nathalie eurent un sursaut de recul instinctif. Sa vessie vidée, le gosse s'éloigna en glissant. Il ne lui fallut que deux ou trois minutes pour rejoindre les grilles d'enceinte.

— Ils vont revenir avec des explosifs, répéta Isi qui perdait son sang-froid. Il faut bouger !

Nathalie lui prit la main et l'entraîna vers la salle d'archéologie. Subitement, elle craignait de ne plus retrouver son chemin. Un intense découragement s'empara d'elle et il lui sembla que son plan d'évasion ne tenait pas debout. Elle ralentit, hésita...

— Dépêche-toi ! haleta Isi.

La fillette avala sa salive. Les couloirs lui paraissaient tout à coup taillés sur le même modèle, encombrés d'objets identiques interchangeables et ne menant nulle part...

Elle s'égara, dut rebrousser chemin. Maintenant elle avait perdu son assurance et un trop-plein de larmes lui engorgeait les yeux.

La première explosion fut comme un coup sourd frappé très loin en arrière, à l'autre extrémité du musée. L'onde de choc courut au long des galeries, faisant vibrer les lattes du parquet à la manière d'un xylophone. Des clous sautèrent, des rats, traumatisés, décampèrent des fissures et du dessous des vitrines. Une seconde déflagration bouscula les pièces exposées. Des momies piquèrent du nez, les livres débordèrent des rayons de la bibliothèque, tombant en avalanche moisie sur les épaules des deux fuyardes. Nathalie, frappée par le tome cinq d'une encyclopédie, s'effondra sur les genoux. Du sang lui coulait des narines, elle crut qu'elle allait s'évanouir. Isi la saisit sous les aisselles, la releva, et la secoua de toutes ses forces. La fillette claqua des mâchoires et se mordit la langue. La douleur lui fit reprendre conscience.

Les verrières vibraient et des grondements secouaient les tunnels des galeries d'exposition. Des vitrines se disloquèrent, vomissant des squelettes émiettés, des poteries, des silex taillés, des crânes décalottés comme des œufs à la coque, des parures de plumes, des flèches, des sagaies, des bijoux de pierre, des statuettes fétiches, des animaux empaillés...

Isi et Nathalie se débattaient au sein de cette foule de spécimens en rupture d'immobilité. Des perles, des quartz, des dents roulaient sous leurs semelles, les faisant trébucher et se retenir l'une à l'autre.

Les membrures d'acier des galeries émettaient des sonorités de diapasons faussés. Ces notes agressaient les tympanes et engendraient d'affreuses névralgies. Bombardée de livres, agrippée par des momies soudainement dépliées, Nathalie ne progressait plus qu'au hasard. Lorsqu'elle atteignit la salle d'archéologie, les derniers vestiges des monuments exposés se fragmentaient, transformant leurs fresques et leurs hiéroglyphes en pièces de puzzle. Le parquet s'agitait comme la peau d'un tambour géant, et les blocs de pierre tressautaient, émiettant leurs statues. Nathalie réalisa que de simples charges de plastic ne pouvaient déclencher un tel tumulte. Il y avait forcément autre chose. Elle se demanda confusément si la « pieuvre creuse » ne réagissait pas à l'agression en s'écroulant plus ou moins, si les secousses amplifiées par les caisses de résonance des différentes salles n'étaient pas en train de pulvériser les étais millénaires structurant les corridors souterrains...

Piétinant dans un déluge hétéroclite, elle finit par retrouver la « bouche de métro » qui menait à la carrière. Des livres, des chaises, des totems, des masques rituels, empilés par centaines, en obstruaient l'accès.

— C'est là ! hurla-t-elle à l'adresse d'Isi. Il faut descendre !

La flûtiste saignait de l'arcade sourcilière gauche et un énorme hématome lui marbrait le front. Elle avait l'air sonnée.

Mécaniquement elles entreprirent de déblayer l'escalier. Nathalie constata avec terreur que certaines marches penchaient plus que les autres. L'armature du musée se disloquait, travaillée par d'invisibles glissements de terrain. Des fissures colonisaient les murs et les verrières. Soumises à d'insupportables tensions, les vitres blindées commençaient à éclater. Leurs fragments sifflaient comme des boomerangs, décapitant tout ce qui se trouvait sur leur trajet. Le sol n'était plus droit, dans certaines salles le parquet tanguait, puis roulait bord sur bord avant de s'éparpiller en milliers de lattes.

Couvertes d'éraflures, les deux fuyardes réussirent à se frayer un chemin vers les profondeurs. Des choses non identifiables cascadaient dans leur dos, les bouscullaient avant de voler par-dessus la rampe.

Terrifiés par la catastrophe, les chiens rassemblés dans l'arène de la carrière hurlaient en chœur, troupe de loups hirsutes au pelage grisonnant de poudre d'os.

— Commencez à jouer ! cria Nathalie. Je vais essayer de trouver l'échelle, sinon il faudra sauter !

Isi s'agrippa à la rambarde qui bougeait en crissant. Malgré les projecteurs la nuit occupait la majeure partie du gouffre.

— Nous n'avons pas de lampe ! gémit la flûtiste.

— C'est pour cela qu'il faut être en bas avant que les projecteurs se cassent la gueule ! s'impacienta Nathalie. Jouez, mais jouez donc !

Elle tâtonnait dans l'obscurité, quêtant l'échelle dont lui avait parlé Werner. Isi s'adossa à la paroi, embouchant la longue flûte d'os. Une mélodie discordante et ténue se fraya une ouverture dans l'invraisemblable tumulte qui ébranlait le plafond.

Les chiens hurlèrent de plus belle, insensibles aux efforts d'Isi. Nathalie avait découvert l'échelle. C'était en fait la dernière section d'une sorte d'escalier d'incendie qu'un système d'engrenages rouillés maintenait en position haute. Elle se suspendit au levier et pesa de tout son poids. Quelque chose craqua et un horrible bruit de ferraille annonça que l'échelle venait de se mettre en place. Isi jouait plus vite, essayant de repérer le dénominateur commun commandant l'agressivité des bêtes écumantes massées plus bas.

Des images défilaient dans son esprit, ses doigts égrenaient des accords-réflexes. Elle n'était pas assez calme pour maîtriser la mélodie d'apaisement. Elle continuait à percevoir la rage, la faim et la haine des animaux. Un lien invisible se tissait, mais trop lentement. Le plafond grondait et déjà les premiers chiens posaient la patte sur les marches de l'escalier rouillé. Ils allaient se ruer sur les deux femmes, les déchiqueter pour s'occuper la dent, pour tromper la peur. Isi se rappelait ses velléités de composition, les conseils de Maître Walner, le concerto inachevé qui dormait dans le tiroir de sa table de chevet... Elle avait les narines pincées, la respiration dyspnéique, et ses lèvres saignaient sur le bec de la flûte, tachant de rouge l'os de mégatérius. La flûtiste avait la sensation de tenir entre les mains

un très long mégot maculé de rouge à lèvres. La situation lui échappait et elle entendait les griffes des chiens sur les marches oxydées. Leur halètement, aussi... Quelque chose se dessinait sous ses doigts, un contact s'établissait, un fil de cerveau à cerveau.

« Je les tiens ! » pensa-t-elle enfin.

Six museaux émergèrent des ténèbres, bavant une salive épaisse ; la craie des tunnels et la poussière d'os souillait la tête et le poitrail des chiens. Nathalie recula mais les bêtes paraissaient inoffensives. Aucun aboiement ne retentissait plus.

Sans cesser de jouer, Isi s'engagea sur l'escalier, repoussant les chiens de la pointe du genou. Ils grognèrent mais s'écartèrent. La lumière qui provenait du musée semblait les attirer.

Nathalie suivit la jeune femme. La passerelle remuait sous leurs deux poids réunis. L'un des projecteurs se décrocha du praticable et s'écrasa au centre de l'arène, tuant plusieurs bêtes. La fillette hurla en pensant à Cedric. Isi, surprise, s'embrouilla dans son jeu. Aussitôt les chiens se remirent à gronder, assaillis par les sécrétions de la faim et de la peur.

L'escalier n'en finissait pas. Isi avait repris sa mélodie et descendait en tâtant du pied dans l'obscurité redoublée.

Elle toucha enfin le sol ; dans le pinceau du projecteur survivant on ne distinguait qu'une rotonde percée de bouches noires. Les pas y soulevaient une poussière digne d'une champignonnière.

— Cedric ! appela Nathalie. Cedric !

Le doberman jaillit de la nuit. Il était gris de craie et constellé de morsures. Il boitait bas et Nathalie eut la certitude que sa queue avait été sectionnée à mi-longueur. Elle se jeta à sa rencontre, lui noua les bras sur l'encolure. Cedric lui lécha le visage en émettant un gémissement aigu.

— Le deuxième projecteur ! s'écria Isi. Il va tomber !

Elle avait raison, le rai de lumière trépidait dans la poussière. Nathalie saisit le collier de Cedric d'une main et le poignet de la flûtiste de l'autre.

— Dans la galerie ! dit-elle en courant vers le tunnel le plus proche.

Le projecteur s'effondra, entraînant à sa suite le praticable, l'escalier ainsi que sa plate-forme. Cette fois les ténèbres s'installèrent. La chute avait soulevé un véritable nuage de craie. Nathalie toussa, le nez et la bouche emplis d'une farine au goût âcre.

Cedric jappa, signalant que les autres chiens se rabattaient dans leur direction.

— Jouez ! Isi, jouez donc ! ordonna une nouvelle fois la petite fille.

La musicienne reprit son instrument. Elle ne s'entendait même plus. Un roulement impressionnant faisait trembler la nuit au-dessus de leurs têtes. De la terre et des blocs de pierre se détachaient des parois. Une pluie de gravillons cingla l'arène, meurtrissant les chiens qui ne lâchèrent pas un couinement, dominés qu'ils étaient par la magie de la flûte.

— Cedric, chuchota Nathalie contre le crâne du doberman, Cedric, cherche la sortie ! Cherche...

Un étau éclata tout près d'elle, lui criblant les reins d'esquilles d'os. Des éboulements mous emplissaient les tunnels, comblant des portions entières de trajet. Maintenant le sol bougeait réellement, les poutres craquaient les unes après les autres. Déséquilibrée, Isi tomba sur les fesses et lâcha sa flûte. Les chiens perdus dans l'obscurité n'attaquèrent pas. Ils venaient de sentir la mort. Une grande force dévoratrice montait des tréfonds de Santäl pour les engloutir tous ! Gémissant comme des chiots, ils se ruèrent sur les trajets de sauvegarde qu'ils avaient marqués de leur urine. Cedric se joignit à eux ; malgré sa boiterie il démarra d'un coup de reins si puissant qu'il faillit déboîter l'épaule de sa maîtresse. Entraînée par le doberman, Nathalie eut le réflexe de saisir au passage les cheveux de la jeune femme qu'elle savait sur sa gauche.

Tantôt debout, tantôt à quatre pattes, elles se laissèrent tracter dans le noir. Les chiens se bousculaient, remontant une piste invisible tandis que se fendaient les étais. La pieuvre creuse perdait peu à peu sa forme initiale. Ses tentacules, comblés par les glissements de terrain, disparaissaient un à un. Le sol se fragmentait en banquettes d'humus, en icebergs de tourbe. Les bêtes et les femmes couraient dans un boyau se

rétrécissant de minute en minute. Le musée s'abîmait dans cette succion des profondeurs. Son armada de bâtiments, de dômes vitrés, sombrait avec sa cargaison de collections. Les caravelles éventrées laissaient pleuvoir leurs trésors dans la nuit de la terre. Tout retournait au noyau, et Werner, capitaine fou et fatigué, accompagnait dans leur chute infinie ces bribes de monde et d'histoire.

Cedric bondissait, au mépris de sa patte blessée, reniflant sur ses congénères l'odeur de la liberté. La délivrance était proche, un obscur instinct l'en avertissait, il ne s'agissait que de courir assez longtemps sur la trace des autres fuyards pour en jouir. Aussi courait-il, remorquant ses deux boulets humains, si pesants, si malhabiles...

En cessant d'être aveugle, Nathalie comprit qu'elle atteignait la faille de sortie. La nuit devenait grise, la poussière dansait dans les rais timides d'une lumière venue de la carapace du plafond. Déjà habituée aux ténèbres, elle vit le bout du tunnel comme une tache de métal en fusion. Elle lâcha Cedric et se jeta vers cette ouverture palpitante comme un soleil blanc. Elle plongea dans l'éblouissement, roula sur une pente, heurta des pelages et des pierres avant de s'immobiliser sur une surface à peu près plane. Elle pleurait, arrachant l'herbe à pleines poignées. Quand elle eut retrouvé la vue elle constata qu'elle gisait au flanc d'une colline à un bon kilomètre du tissu urbain très compact et délimité d'Almoha. La sortie empruntée par les chiens n'était qu'un trou couronné d'arbustes rabougris aux branches noueuses. Isi s'était écroulée à l'écart, couverte de boue et de racines. Cedric avait choisi de se coucher pour soulager sa patte, les autres chiens continuaient à fuir vers la ligne d'horizon, silhouettes élastiques et basses striant la plaine. Ils savaient que la seule sagesse résidait dans la course. Les hommes d'Almoha avaient voulu manger leurs frères chiens, à présent la terre ouvrait la gueule pour avaler la cité des humains ! Ce n'était que justice...

CHAPITRE XXVIII

Le sol s'effondra sous les fondations du musée, comme aspiré par une sorte d'implosion venue du centre de Santäl. En l'espace de quelques minutes le jardin se changea en un entonnoir titanesque où basculèrent les bâtiments. Les débris de maçonnerie emportés par les tourbillons de terre heurtèrent les mines fouisseuses provoquant une multitude d'explosions qui ne firent qu'ajouter à la confusion générale. Les nageurs aériens surpris par l'ampleur de la catastrophe, n'eurent pas le réflexe de battre en retraite. Les salves d'éclats crevèrent leurs ballons, et on les vit disparaître en chute libre dans le cratère parcouru de convulsions sismiques. Très peu nombreux furent ceux qui échappèrent au maelström déclenché par les charges de plastic. Personne ne comprit que les kilos d'explosifs déposés au sommet des dômes avaient fait vibrer ces derniers comme des cloches géantes, engendrant un raz de marée d'ondes de choc au pouvoir puissamment destructeur. Le coup de gong était devenu explosion, l'explosion, salve de canons, et ainsi de suite jusqu'à l'effondrement complet des structures érigées sur le vide des carrières. Il avait suffi d'un cri pour donner le départ de l'avalanche.

La mince carapace supportant le musée avait cédé, un gouffre s'était ouvert, engloutissant tout ce qui se dressait à la surface du parc zoologique. Alertés par le vacarme, les habitants d'Almoha se précipitèrent à leurs fenêtres. Ils ne virent rien de plus qu'un brouillard de terre fumant au-dessus du sol. Un énorme champignon qui sentait l'humus, la boue, et peut-être la vase...

Assez curieusement, on s'aperçut par la suite que la grille d'enceinte était demeurée en place. Couronne de fer tordue surmontant un gouffre sans fond, elle paraissait défendre les abords d'un chantier interdit au public. Ceux qui étaient restés

au-delà de cette barrière n'eurent pas à souffrir du cataclysme. Si le musée s'autodévora, sa disparition ne fut pas contagieuse. Nathalie, qui s'attendait qu'une génération spontanée de tranchées et de ravins taille des coupes sombres dans la masse de la cité, eut la surprise de ne voir s'abattre aucun immeuble.

L'ironie du sort voulut que la fin de Werner et de son territoire n'entraînât aucune épidémie de dislocation. L'apocalypse annoncée par le conservateur ne fut pas au rendez-vous, et c'est à peine si l'on ressentit les effets du maelström dans la périphérie du musée. Il y eut bien sûr des vitres brisées, des trottoirs disjoints, des maisons qui penchèrent sur bâbord ou tribord, mais pas une seule habitation n'escorta Werner dans sa descente aux Enfers.

Affreusement déçue, la fillette constata que les coupoles de l'Opéra et la flèche de l'Archevêché restaient bien en place. Le tremblement de terre n'avait pas dévoré la cité impie. Elle en fut mortifiée.

Allongée à plat ventre dans l'herbe élastique, elle attendit longtemps, se persuadant que l'inévitable allait se produire d'une seconde à l'autre. Mais rien n'arriva.

La catastrophe purificatrice n'eut pas lieu. Prophète fou et rhumatisant, Georges Werner avait vu trop loin. Le mal était plus fort que les antibiotiques. L'Opéra brillait de tous ses dômes dans la lumière de midi, et déjà le nuage de terre remuée se dissipait, éparpillé par la brise.

— Ce n'est pas exactement ce à quoi tu t'attendais, murmura Isi en rampant vers la fillette.

Nathalie secoua négligemment la tête, l'œil obstinément braqué sur le hérisson de béton de la ville.

La jeune femme s'assit en gémissant. Elle était à peu près nue mais sa peau, incrustée de poussière, lui donnait l'allure d'une statue de glaise.

— L'Opéra n'a pas sombré, constata-t-elle d'une voix sans joie, mais l'orchestre est tout de même désarmé. Werner a coulé avec son trésor d'ossements. D'ici à quelques mois les flûtistes ne manieront plus que des instruments inoffensifs. Je ne sais pas comment réagira l'Archevêché. Sans son peloton d'exécution, il risque de perdre beaucoup de sa persuasion. Les

flûtes médicales ne constitueront plus un centre d'attraction. Les errants n'auront donc pas de raison de s'arrêter à Almoha plus qu'ailleurs. Peu à peu la ville se videra. Il faudra probablement plusieurs mois pour en arriver là, mais tôt ou tard le public des concerts de tempête réalisera que la musique qui tombe des coupoles de l'Opéra est chaque fois moins efficace...

— Il n'y a pas d'autre mégatérius ? demanda Nathalie.

— Rassure-toi ! ricana Isi. L'Archevêché ne disposait que de celui-là !

Elles se turent. Assises côte à côte, elles s'abîmèrent dans la contemplation de la cité. Elles avaient froid et se frictionnaient les épaules d'un geste machinal. Une heure passa. Elles commencèrent à avoir soif, puis faim.

— Je ne peux pas retourner en ville, dit doucement Nathalie, on me reconnaîtrait tout de suite. On m'accuserait de complicité, de sabotage. Tout le monde sait que je vivais avec Cedric dans le pavillon de l'hippopotame. Toi, c'est différent, tu prétendras qu'on te retenait prisonnière et le tour sera joué.

— Tu délires ! s'exclama Isi. Les errants ne sont pas complètement idiots ! Ils m'ont vue traverser la ville au bout d'un ballon et entrer dans le jardin zoologique. Ils se doutent sûrement de ce que nous allions faire dans le musée. S'il ne s'était agi que de s'approprier un corps de bâtiment, on n'aurait pas dépêché une musicienne ! Ils doivent déjà supposer que l'expédition concernait la musique, donc l'orchestre, donc les concerts de tempête... Quelqu'un a dû se souvenir des propriétés du mégatérius. En ce moment même on épilogue sur la disparition du musée et sur ce qu'elle implique : un terrible amoindrissement du potentiel offensif de l'Opéra. La grogne se changera en colère, on me tiendra pour responsable de cet échec. Demain, si j'ose traverser Almoha à visage découvert on me lynchera...

— Et tes collègues ?

— Je leur servirai de bouc émissaire. Je serai d'abord celle qui n'a pas su sauver la corporation, puis – très vite – celle qui l'a conduite à sa perte ! Personne ne me fera de cadeau.

Cedric se redressa ; en boitillant, il descendit la pente de la colline. Son flair lui avait permis de détecter une flaque d'eau

assez profonde. Sans hésiter il se mit à laper le liquide trouble laissé par la dernière averse. Isi et Nathalie le rejoignirent. Elles commencèrent par se désaltérer, puis, trempant dans la mare des lambeaux d'étoffe, se débarrassèrent de la croûte terreuse qui les recouvrait.

Le sol ne bougeait plus. Gavée comme un boa, Santäl digérait.

« Ce n'est pas possible, songea Nathalie, ce n'est que partie remise, à la prochaine tempête les prédictions de Werner se réaliseront ! *À moins... à moins que les glissements de terrain n'aient comblé les tunnels ! Dans ce cas le vent ne disposerait plus d'aucun "tuyau d'orgue" capable d'amplifier ses vibrations. Ce serait terrible... L'effondrement du musée n'aurait ainsi contribué qu'à consolider le sous-sol d'Almoha !* »

À cette seule idée elle fut inondée d'une sueur d'angoisse. La pieuvre creuse disparue, la cité n'avait plus rien à craindre des ouragans, elle en avait l'horrible pressentiment. Désormais les lézardes ne s'agrandiraient plus d'un pouce, les immeubles ne s'enfonceraient plus ! Werner s'était entièrement trompé ! La catastrophe n'avait pas tué la ville, elle lui avait offert un piédestal d'airain, un socle pesant et plein sur lequel elle allait pouvoir prospérer durant de longues années encore... Santäl ne mangerait pas Almoha, elle préférait les errants.

Nathalie se figea. La terre était complice des prêtres. Elle n'avait plus rien à espérer. Elle se blottit contre Cedric.

La lumière baissa peu à peu. Les dômes de l'Opéra cessèrent de rutiler. Un petit jour grisâtre s'installait. Pour comble de malheur il se mit à pleuvoir. L'averse aux gouttes dures et serrées obligea les deux femmes à regagner l'abri du tunnel. Ce dernier s'était en grande partie affaissé et il montait du boyau un relent de tourbe remuée. Isi et Nathalie se recroquevillèrent à l'entrée de cette petite caverne. Elles tentèrent de tromper leur faim en rongant quelques racines mais renoncèrent assez vite, tant la chair blanchâtre des pseudopodes végétaux levait le cœur.

— On ne peut pas rester comme ça ! s'emporta soudain Isi. Il nous faut des vêtements et de l'argent. Dès que la nuit sera tombée, je retournerai chez moi. Je ferai un ballot de tout ce qui

pourrait nous être utile et je reviendrai. À deux kilomètres d'ici il y a une ferme où nous achèterons un cheval. La prochaine ville est à deux jours de route, avec un peu de chance nous pourrions l'atteindre avant la tempête. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Ce n'est pas dangereux pour toi d'aller à Almoha ?

— Pas si je n'y reste qu'une nuit. Du moins je l'espère. Dans l'état où je suis, personne ne devrait me reconnaître. De toute manière il n'y a pas d'autre solution.

Nathalie hocha silencieusement la tête. Elle soupçonnait la flûtiste de chercher un prétexte pour retourner à la niche. Une fois là-bas il lui serait toujours possible d'inventer une excuse pour se faire pardonner son échec.

Cedric éternua bruyamment. La pluie avait lavé son pelage souillé de poussière d'os. On distinguait mieux à présent les morsures constellant ses flancs. Le poil ne repousserait jamais à ces endroits.

— Il faut attendre la nuit, dit la musicienne d'une voix de somnambule.

La journée passa dans une espèce de torpeur hypnotique. Engourdie par la fatigue et le froid, Nathalie ne réalisa même pas que l'obscurité envahissait la plaine. Ce fut Isi qui la secoua.

— Je pars, souffla la jeune femme, il fait assez noir. Ne crains rien, je serai de retour à l'aube. Je ramènerai des vêtements et de la nourriture. Ne bouge pas.

La fillette esquissa un vague signe de la main.

Isi se détourna et dévala le versant de la colline. Enduite de boue comme elle l'était, elle se confondait avec les ténèbres. En quelques secondes elle devint invisible.

« Je ne la reverrai jamais, pensa Nathalie. Elle va se faire lyncher dès qu'elle aura posé le pied dans les faubourgs. Ils vont la tuer. À moins qu'une fois rentrée chez elle, elle n'ait plus le courage d'en ressortir... »

Elle se tassa contre le flanc de Cedric, cherchant sa chaleur animale, mais le grand chien noir tremblait de froid.

CHAPITRE XXIX

Isi marchait dans la nuit, assaillie de sentiments contraires. Elle avait peur de retourner à Almoha, mais encore plus peur de couper le cordon ombilical qui la reliait à l'Opéra. Elle ne parvenait pas à imaginer ce que serait sa vie loin de l'orchestre, et pourtant elle savait l'orchestre condamné ! Tout lui conseillait de fuir avant que la colère de l'Archevêché ne se retourne contre les musiciens, mais en même temps elle était prise de terreur à l'idée de recommencer une nouvelle vie, de tout reprendre de zéro, sans privilège, sans statut. Elle avait passé des années à l'ombre de l'Opéra, sans jamais sortir d'Almoha, et l'extérieur l'effrayait. On racontait des histoires affreuses sur le désert de verre, sur ce volcan qu'on appelait « le rempart des naufrageurs ». On disait que la peur du vent avait fait naître d'horribles coutumes, plus bas, dans le sud, et que les gens n'y survivaient qu'au prix d'infemales compromissions. Elle n'avait pas envie de connaître la pauvreté et la déchéance des errants. Elle avait un petit pécule, bien sûr, mais sitôt celui-ci épuisé comment survivrait-elle ? En mendiant ? En se prostituant ?

D'un autre côté, en fuyant Almoha, elle échappait à la maladie, à la mort, car il restait encore assez de flûtes pour la tuer, elle, Isi-la-pourvoyeuse ! Alors ?

De mauvaises pensées se glissaient en elle. Elle n'était ni aveugle ni idiote. Elle avait remarqué le cylindre étanche qui pendait au cou de Nathalie. Lors de leur rencontre la gosse ne portait pas de chaîne, ce « bijou » ne pouvait donc provenir que du musée. Comme le tube ne présentait aucun aspect décoratif, elle en avait déduit qu'il s'agissait vraisemblablement d'un étui contenant des documents remis par Werner.

La Compagnie du Saint-Allègement ne pouvait être indifférente à de tels secrets ! N'y avait-il pas là un moyen simple de rentrer en grâce ? Il serait sûrement facile de négocier

avec l'Archevêché : le tube contre la protection indéfectible de la compagnie...

Non ! Elle devenait ignoble ! L'angoisse la rongait, lui faisant entrevoir d'abominables chemins de traverse. Elle secoua la tête. Elle ne trahirait pas Nathalie qui l'avait soignée, qui...

Malgré sa nudité et l'air froid de la nuit elle transpirait abondamment. Le tube... Quelle importance pouvait bien avoir une poignée de secrets pour une enfant seulement préoccupée de son chien ? Il ne s'agissait pas de porter atteinte à l'intégrité physique de la fillette, mais seulement de lui enlever le collier donné par Werner.

Allons ! Voilà qu'elle se mentait encore à elle-même ! S'il s'agissait de révélations importantes, la Compagnie du Saint-Allègement ne prendrait aucun risque ! On se débarrasserait de Nathalie en l'offrant à la prochaine tempête...

Oui, bien sûr. Il fallait prendre cela en compte.

Elle avançait, silhouette brune dans la perspective réduite des ruelles vides. Quelques errants qui s'étaient rapprochés d'elle avaient aussitôt reculé, effrayés par l'aspect boueux de cette momie en marche dont on avait l'impression qu'elle venait de sortir de son tombeau.

« Les choses qui dormaient dans le musée se sont réveillées ! » avait murmuré peureusement l'un d'eux.

Isi, elle, remontait la rue, à bonne distance des arcades. Elle avait le crâne en feu, la langue sèche.

« Je vais chez moi, se répétait-elle. Seulement chez moi ! Je prends des vêtements, des couvertures aussi. Et de l'argent bien sûr. Je viderai le coffret de la cheminée, je... »

Elle égrenait les mots comme un exorcisme inutile. Une pensée vénéneuse paralysait son esprit : le tube... Elle n'avait aucune envie de quitter Almoha, elle en était parfaitement consciente. Cependant, une fois la corporation des musiciens désarmée, elle serait condamnée à la rue, comme ses collègues. Et ce jour arriverait inévitablement ! Ce n'était plus qu'une question de mois. Aujourd'hui elle avait entre les mains la possibilité de modifier son destin. Il suffisait de décrocher le

téléphone, d'avertir l'Archevêché... En deux heures tout serait réglé.

« La gamine est dans une grotte, sur une colline, dirait-elle. À la sortie sud de la ville. Méfiez-vous du chien, tuez-le si c'est nécessaire, mais ne faites pas de mal à l'enfant... »

Ne faites pas de mal à l'enfant...

Elle délirait ! Les prêtres dépêcheraient sur place une patrouille de nageurs aériens. Ils attraperaient Nathalie au lasso et la soulèveraient de terre pour la ramener à l'Opéra... Ils...

Elle se mit à courir, se blessant les pieds sur les arêtes des pavés bousculés par les récents séismes. Elle haletait. Au détour d'une rue elle aperçut son immeuble, toujours intact. En quelques minutes elle atteignit le porche et pianota son code sur le boîtier du portier automatique. Le sas s'ouvrit en chuintant. Elle franchit aussitôt le second battant et sauta dans l'ascenseur. Elle déverrouilla le moteur de la cabine au moyen d'une troisième série de six chiffres. Le caisson élévateur décolla.

Une fois dans l'appartement, elle se doucha longuement, puis, sans prendre le temps de se sécher, entassa vêtements et couvertures dans un vieux sac de marin. Elle agissait avec précipitation, pour ne pas avoir le temps de penser...

Pendant qu'elle s'agitait, son œil enregistrait mille détails familiers : les vitres blindées, l'insonorisation des parois, le luxe de la pièce, les objets délicats...

Subitement elle s'immobilisa, le cœur broyé, la gorge serrée. Une peur sans nom la terrassait. La peur de l'extérieur, des plaines offertes au vent, de ce territoire de fragilité livré à l'insatiable appétit des ouragans. Elle pressentait qu'elle ne saurait jamais survivre dans ce monde si inhospitalier. Elle se laissa tomber sur un fauteuil. Les gouttes d'eau de la douche séchaient sur son corps. Une voix intérieure lui répétait : « Maintenant ou jamais. »

Son menton tremblait sous l'assaut des larmes. Comme si elle jouissait d'une vie indépendante, sa main droite saisit le combiné du téléphone.

D'une voix que les sanglots faisaient vibrer elle dit :

— Passez-moi l'Archevêché...

CHAPITRE XXX

Comme s'il avait été mystérieusement averti d'un obscur danger, Cedric se dressa sur ses pattes et, saisissant la manche de Nathalie entre ses dents, entreprit de tirer sa maîtresse hors du tunnel. La fillette frissonna en comprenant que le grand doberman l'invitait à fuir. Elle était épuisée et ne souhaitait que dormir, mais elle se fiait à l'instinct du chien. Elle se leva et descendit le flanc de la colline en trébuchant. Il n'y avait pas de lune et la nuit était d'une opacité désespérante. Cedric sautillait en jappant. Nathalie se mit à courir droit devant elle, tournant le dos à Almoha.

« L'obscurité nous protège, songea-t-elle, personne ne pourra nous poursuivre sans lumière. » Elle s'arrêta et, tâtonnant à même le sol, ramassa une demi-douzaine de pierres tranchantes qu'elle enfouit dans ses poches. Cedric lui souffla une haleine brûlante au visage. Il semblait dire « Cours ! Ne l'attarde pas ! C'est l'heure où on ne peut plus compter que sur ses pattes ! »

Elle lui obéit. Côte à côte ils fendaient les herbes élastiques trop peignées par le vent. Derrière eux Almoha, enracinée sur son socle, n'était plus qu'un récif dressé aux frontières de la nuit, un écueil n'aspirant qu'à accomplir son travail de naufrageur.

Nathalie luttait contre l'étreinte des hautes herbes qui lui cinglaient le bas du corps. Elle dérivait en aveugle, seulement guidée par les aboiements de Cedric.

Elle marcha ainsi près d'une heure, puis, rompue de fatigue, s'assit dans une déclivité du terrain. C'est alors qu'elle remarqua les taches lumineuses qui voletaient à dix mètres au-dessus de la plaine. Elle comprit qu'il s'agissait d'une patrouille de nageurs aériens. Ils zigzaguaient, porteurs de grosses lampes électriques dont ils braquaient le faisceau vers le sol.

— Ils nous cherchent ! chuchota la fillette en commandant au doberman de s'aplatir.

Dominant sa peur, elle tira les cailloux entassés dans ses poches et les aligna devant elle. C'étaient des armes dérisoires, elle en avait parfaitement conscience, mais leur présence la rassurait. Embusquée dans le noir, elle attendit. De temps à autre Cedric laissait échapper un grognement sourd.

Les miliciens volants se rapprochaient. Quand ils ne furent plus qu'à une centaine de mètres Nathalie ramassa la première pierre et la serra si fort qu'elle s'en meurtrit la paume.

Maintenant les nageurs allaient la découvrir, ce n'était plus qu'une question de minutes.

— Isi nous a donnés ! siffla-t-elle avec rage. Werner l'avait prévu !

Alors qu'elle se redressait, le bras ramené en arrière comme un lanceur de grenades, le vent se leva, en grosses bourrasques.

Incapables de lutter contre ce souffle, les miliciens firent un véritable bond en arrière. Les rafales qui les éparpillaient les repoussaient vers Almoha, les ramenant à la case départ. Incrédule, Nathalie jaillit de son trou. C'était bien la première fois que le vent lui venait en aide !

Appelant Cedric, elle reprit sa course, courbée dans les tourbillons, tandis que la patrouille dépêchée par les prêtres refluaient en désordre.

Par bonheur la tempête ne se leva pas. La fillette et le grand chien marchèrent toute la nuit sans s'accorder le moindre répit. À l'aube, ils atteignirent la route à l'instant où un convoi de fourgons plombés remontait la piste en direction du sud. Le conducteur voulut bien s'arrêter pour les prendre à son bord.

Balbutiant de vagues remerciements, Nathalie s'abattit dans un coin de la chambre de chauffe, Cedric à ses pieds. Elle savait qu'elle n'était pas sauvée pour autant et qu'avant peu il lui faudrait à nouveau semer les sbires du Saint-Allègement.

Elle s'endormit, et il lui sembla que le tube scellé noué à son cou l'entraînait dans le sommeil comme la boule de fonte qui, attachée aux chevilles d'un cadavre, fait plonger celui-ci dans les profondeurs de l'océan.

FIN